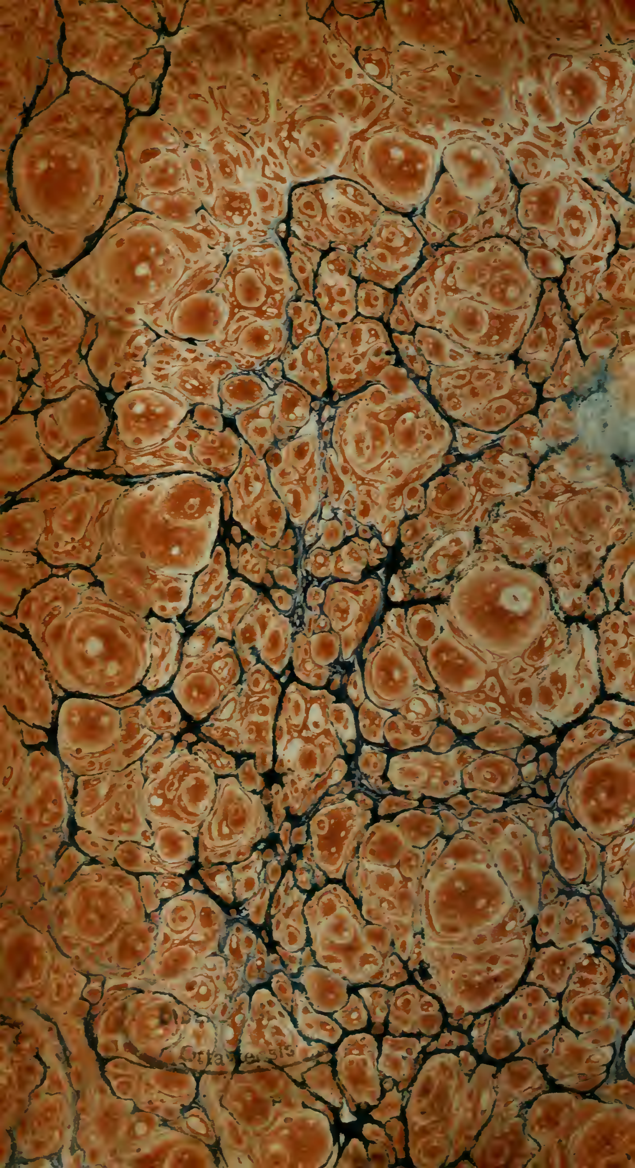
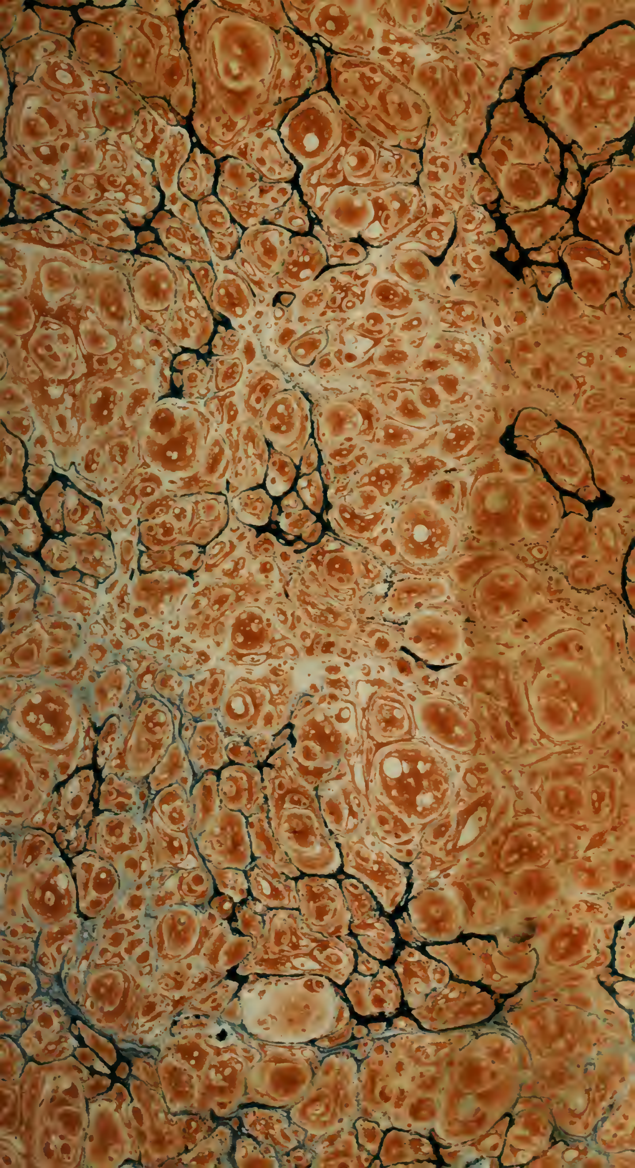






François — Coll. spéc.

LETTRES

DE

M^MES. DE VILLARS,

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN,

DE COULANGES,

DE NINON DE L'ENCLOS,

ET DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ.

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

LETTRES
DE
M^MES. DE VILLARS,
DE LA FAYETTE,
DE TENCIN,
DE COULANGES,
DE NINON DE L'ENCLOS,
ET DE
MADEMOISELLE AÏSSÉ;

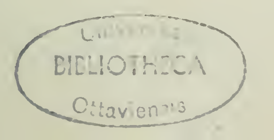
Accompagnées de Notices biographiques, de Notes explicatives, et de LA COQUETTE VENGÉE, par NINON DE L'ENCLOS.

TROISIEME ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LEOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, nº. 4.

1806.



LETTRES

DE

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

NOTICE

SUR

MADAME DE COULANGES.

Madame de Coulanges a laissé d'elle la réputation d'une femme très-aimable et de beaucoup d'esprit ; mais on ne trouve dans les livres, pour ainsi dire, aucune particularité, aucun détail sur sa personne. Il seroit aujourd'hui fort difficile, et peut-être même impossible, de suppléer entièrement à leur

silence. A la distance où nous sommes déjà du siècle de Louis XIV, comment puiser dans la tradition des renseignemens certains sur les personnages de ce siècle, lorsque les écrivains du temps ont négligé de nous en transmettre ? Les Lettres de madame *de Sévigné* sont presque le seul écrit où il soit question de madame *de Coulanges*. Nous allons en extraire le peu de notions biographiques qu'elles offrent sur cette femme spirituelle.

Madame *de Coulanges* naquit en 1631, de M. *du Gué-Bagnols*, intendant de Lyon.

Elle épousa Philippe-Emmanuel *de Coulanges*, conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, mort en 1716, âgé de 85

ans. M. *de Coulanges* étoit cousin-germain de madame *de Sévigné*, dont sa femme devint l'amie intime et presque inséparable. Plein d'esprit et surtout de gaîté, très-agréable en société, à cause de ses saillies et de ses chansons, il avoit peu d'aptitude ou du moins peu de goût pour les fonctions graves et laborieuses de la magistrature. On raconte qu'étant chargé de rapporter une affaire, où il s'agissoit d'une marre d'eau que se disputoient deux paysans. dont l'un s'appeloient *Grapin*, il s'embarrassa tellement dans le détail des faits, qu'il fut obligé d'interrompre son récit : *Pardon, messieurs*, dit-il aux juges; *je me noie dans la marre à* Grapin, *et je suis votre serviteur*. Depuis cette

aventure, il ne voulut plus être rapporteur, et il finit par se démettre de sa charge pour faire des voyages, des chansons et de bons dîners.

Madame *de Coulanges*, fille d'un simple intendant de province, et femme d'un homme de robe, qui avoit renoncé à son état, n'avoit aucun rang à la cour; et cependant elle y jouissoit de beaucoup de considération. Elle étoit nièce de la femme de *le Tellier*, ministre d'état, depuis chancelier, et cousine du fameux *Louvois*, ministre de la guerre. La parenté lui donnoit un certain crédit auprès de ces deux hommes puissans; et, comme on peut croire, ses amis lui fournissoient quelquefois l'occasion d'en faire usage. C'étoit surtout auprès de *Louvois*

qu'on réclamoit ses bons offices, dans ce temps de guerres continuelles, où les emplois de l'armée passoient si rapidement de main en main.

C'étoit beaucoup, pour avoir des succès à la cour, que d'être nièce et cousine de ministre : mais ceux de madame *de Coulanges* tenoient encore à une autre cause bien plus honorable pour elle. C'est ce que madame *de Sévigné* a exprimé d'une manière si vive et si ingénieuse, en disant : *l'esprit de madame* de Coulanges *est une dignité*. Cet esprit consistoit à dire avec grâce, avec aisance, des choses fines et imprévues, des mots vifs et piquans. On appeloit cela *les épigrammes de madame* de Coulanges. Voici ce

qu'en dit madame *de Caylus* dans ses *Souvenirs*. « Madame *de Cou-*
» *langes*, femme de celui qui a fait
» tant de chansons...... avoit une
» figure et un esprit agréables, une
» conversation remplie de traits vifs
» et brillans; et ce style lui étoit si
» naturel, que l'abbé *Gobelin* dit,
» après une confession générale
» qu'elle lui avoit faite : *Chaque*
» *péché de cette dame est une épi-*
» *gramme*. Personne en effet, après
» madame *de Cornuel*, n'a dit plus
» de bons mots que madame *de Cou-*
» *langes*. » Madame *de Sévigné*, qui, dans ses Lettres, nous a conservé plusieurs bons mots de madame *de Cornuel*, que l'on cite encore tous les jours, en a rapporté aussi quelques-uns de madame *de*

Coulanges ; mais ils n'ont pas fait la même fortune. Il semble qu'ils avoient quelque chose de plus délié, de plus fugitif, qui tenoit davantage aux circonstances des personnes, des lieux et du temps ; aux manières et au ton de celle qui les disoit ; en un mot, nous pensons qu'ils perdroient beaucoup à être déplacés ; et ce motif nous détermine à n'en transporter aucun dans cette Notice.

Madame *de Coulanges*, dont la malice s'égayoit souvent aux dépens des femmes que l'on soupçonnoit de quelque tendre foiblesse, fut à son tour l'objet des épigrammes ; elle fut accusée d'avoir un peu plus que de l'amitié pour le marquis *de la Trousse*, cousin-germain de son

mari. Le marquis étoit follement amoureux; elle, *dure, méprisante et amère*, à ce que dit madame *de Sévigné*, qui avouoit bonnement ne rien concevoir à leur conduite. « Il » y auroit, dit-elle ailleurs, à parler » un an sur l'état inconcevable et » surprenant des cœurs de M. *de* » *la Trousse* et de madame *de Cou-* » *langes.* » Tout le monde n'avoit point là-dessus la même incertitude qu'elle. Madame *de la Trousse* étoit jalouse avec fureur de madame *de Coulanges;* et *Louvois* ayant envoyé M. *de la Trousse* sur la frontière, demanda publiquement pardon à sa cousine de ce qu'il lui ôtoit, pendant l'hiver, *cette douce société.* « Au milieu de toute la France, dit » madame *de Sévigné*, elle soutint

» fort bien cette attaque ; elle ne
» rougit point, et répondit préci-
» sément ce qu'il falloit. »

Cette intrigue, vraie ou fausse de madame *de Coulanges* avec M. *de la Trousse*, n'empêcha point la scrupuleuse et dévote madame *de Maintenon* d'avoir toujours le plus vif attachement pour son ancienne amie de l'hôtel de Richelieu. Elle vouloit toujours l'avoir auprès d'elle à Versailles et à St.-Cyr, et alloit elle-même la voir quand elle étoit malade.

Nous ignorons dans quelle année est morte madame *de Coulanges.*

LETTRES

DE

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

Lyon, premier août 1672.

J'AI reçu vos deux lettres, ma belle; et je vous rends mille grâces d'avoir songé à moi dans le lieu où vous êtes. Il fait un chaud mortel; je n'ai d'espérance qu'en sa violence (1). Je meurs d'envie d'aller à Grignan; ce mois-ci

---

(1) Selon le proverbe, *que ce qui est violent ne dure pas.*

passé, il n'y faudra pas songer; ainsi je vous irai voir assurément, s'il est possible que je puisse arriver en vie; au retour, vous croyez bien que je ne serai pas dans cet embarras. Le marquis *de Villeroi* passe sa vie à regretter le malheur qui l'a empêché de vous voir. Les violons sont tous les soirs en Bellecour (1); je m'y trouve peu, par la raison que je quitte peu ma mère; dans l'espérance d'aller à Grignan, je fais mon devoir à merveille; cela m'adoucit l'esprit. Mais quel changement! Vous souvient-il de la figure que madame *Solus* faisoit dans le temps que vous étiez ici? Elle a fait imprudemment ses délices de madame *Carle;* celle-ci avoit, dit-on, ses desseins; pour moi, je n'en crois rien; cependant c'est le bruit de Lyon;

---

(1) Place publique de la ville de Lyon.

en un mot, c'est de madame *Carle* que M. le marquis paroît amoureux. Madame *Solus* se désespère, mais elle aime mieux voir M. le marquis infidèle que de ne le pas voir ; cela fait croire qu'elle ne prendra jamais le parti de se jeter dans un couvent. Cette histoire vous paroît-elle avoir la grâce de la nouveauté ? Continuez à m'écrire, ma très - belle, vos lettres me touchent le cœur. Madame *de Rochebonne* est toujours dans le dessein de vous aller voir. Je ne savois pas que madame *de Grignan* eût été malade ; si c'est une maladie sans suite, sa beauté n'en souffrira pas long-temps. Vous savez l'intérêt que je prends à tout ce qui pourroit, cet hiver, vous empêcher l'une et l'autre de revenir de bonne heure.

Adieu, ma très-chère amie ; j'oubliois de vous dire que le marquis *de Villeroi* se propose d'aller à Grignan avec votre

ami le comte *de Rochebonne* : je vous suis très-obligée de vouloir bien de moi; il y a peu de choses que je souhaite davantage que de me rendre au plus vite dans votre château ; mon impatience, *quoique violente*, dure toujours : cela me fait craindre pour le chaud ; il doit être insupportable, puisque je ne m'y expose pas. La rapidité du Rhône convient à l'envie que j'ai de vous embrasser ; ainsi, madame, je ne désespère point du tout de vous aller conter les plaisirs de Bellecour. Vous me promettez de ne point me dire : *Allez, allez, vous êtes une laide ;* cela me suffit. J'ai peur que vous ne traitiez mal notre gouverneur ; vos manières m'ont toujours paru différentes de celles de madame *Solus*. Vous savez bien que l'on dit à Paris que *Vardes* et lui se sont rencontrés : devinez où ?

LETTRE

LETTRE II.

Lyon, 11 *septembre* 1672.

Je suis ravie de pouvoir croire que vous m'avez un peu regrettée; ce qui me persuade que je le mérite, c'est le chagrin que j'ai eu de ne plus vous voir; j'ai fait vos complimens au *charmant* (1); il les a reçus, comme il le devoit; j'en suis contente : si je prenois autant d'intérêt en lui que M. *de Coulanges*, je serois plus aise de ce qu'il dit de vous, pour lui que pour vous. Madame *d'Assigni* a gagné son procès tout d'une voix.

---

(1) François *de Neuville*, marquis, puis duc *de Villeroi*, pair et maréchal de France.

Envoyez-moi M. *de Corbinelli* : son appartement est tout prêt ; je l'attends avec une impatience, qui mérite qu'il fasse ce petit voyage ; toutes nos beautés attendent, et ne veulent point partir pour la campagne qu'il ne soit arrivé ; s'il abuse de ma simplicité, et que tout ceci se tourne en projets, je romps pour toujours avec lui. Adieu, ma vraie amie. C'est à madame la comtesse *de Grignan* que j'en veux.

A madame DE GRIGNAN.

Je n'ai plus de goût pour l'ouvrage, madame ; on ne sait travailler qu'à Grignan ; le *charmant* et moi, nous en commençâmes un, il y a deux jours ; vous y aviez beaucoup de part ; vous me trouveriez une grande ouvrière à l'heure qu'il est. Il me paroît que le *charmant* vous voudroit bien envoyer des patrons ;

mais le bruit court que vous ne travaillez point à patrons, et que ceux que vous donnez sont inimitables. Adieu, ma chère madame; je trouve une grande facilité à me défaire de ma sécheresse, quand je songe que c'est à vous que j'écris.

LETTRE III.

Lyon, 30 *octobre* 1672.

Je suis très en peine de vous, ma belle; aurez-vous toujours la fantaisie de faire le bon corps? Falloit-il vous mettre sur ce pied-là après avoir été saignée? Je meurs d'impatience d'avoir de vos nouvelles, et il se passera des temps infinis avant que j'en puisse recevoir. Hélas! voici un adieu, ma délicieuse amie; je m'en vais faire cent lieues pour m'éloigner de vous! quelle extravagance! Depuis que le jour est pris pour m'en aller à Paris, je suis enragée de penser à tout ce que je quitte; je laisse ma famille, une pauvre famille désolée; et cependant je pars le jour même de la Tous-

saint pour Bagnols ; de Bagnols à Rouanne ; et puis , *vogue la galère.* N'êtes-vous pas ravie du présent que le roi a fait à M. *de Marsillac* (1) ? n'êtes-vous pas charmée de la lettre que le roi lui a écrite ? Je suis au vingtième livre de l'*Arioste* ; j'en suis ravie. Je vous dirai , sans prétendre abuser de votre crédulité , que , si j'étois reçue dans votre troupe à Grignan, je me passerois bien mieux de Paris que je ne me passerai de vous à Paris. Mais , adieu , ma vraie amie , je garde le *charmant* pour la belle comtesse. Ecoutez , madame , le procédé du *charmant* ; il y a un mois que je ne l'ai vu ; il est à Neuville (2) ,

(1) De la charge de grand - maître de la Garde-robe.

(2) Château de la maison de *Villeroi*, à quatre lieues de Lyon.

outré de tristesse ; et quand on prend la liberté de lui en parler, il dit que son exil est long ; et voilà les seules paroles qu'il a proférées depuis l'infidélité de son *Alcine ;* il hait mortellement la chasse, et il ne fait que chasser ; il ne lit plus, ou du moins il ne sait ce qu'il lit ; plus de *Solus*, plus d'amusement ; il a un mépris pour les femmes, qui empêche de croire qu'il méprise celle qui outrage son amour et sa gloire ; le bruit court qu'il viendra me dire adieu le jour que je partirai. Je vous manderai le changement qui est arrivé en sa personne. Je suis de votre avis, madame, je ne comprends point qu'un amant ait tort, parce qu'il est absent ; mais qu'il ait tort étant présent, je le comprends mieux ; il me paroît plus aisé de conserver son idée sans défauts pendant l'absence. *Alcine* n'est pas de ce goût ; le *charmant* l'aime de bien bonne

foi ; c'est la seule personne qui m'ait fait croire à l'inclination naturelle ; j'ai été surprise de ce que je lui ai entendu dire là-dessus ; mais que deviendra-t-elle, comme vous dites, cette inclination ? Peut-être arrivera-t-il un jour que le *charmant* croira s'être mépris, et qu'il contera les appas trompeurs d'*Alcine*. Le bruit de la reconnoissance que l'on a pour l'amour de mon gros cousin (1) se confirme ; je ne crois que médiocrement aux méchantes langues ; mais mon cousin, tout gros qu'il est, a été préféré à des tailles plus fines ; et puis, après un petit, un grand ; pourquoi ne voulez-vous pas qu'un gros trouve sa place ? Adieu, madame ; que je hais de m'éloigner de vous !

Venez, mon cher confident (2), que

---

(1) M. *de Louvois*, ministre.

(2) A M. *de Corbinelli*.

je vous dise adieu ; je ne puis me consoler de ne vous avoir point vu : j'ai beau songer au chagrin que j'aurois eu de vous quitter, il n'importe ; je préférerois ce chagrin à celui de ne vous avoir point fait connoître les sentimens que j'ai pour vous. Je suis ravie du talent qu'a M. *de Grignan* pour la friponnerie ; ce talent est nécessaire pour représenter le vraisemblable. Adieu, mon cher monsieur ; quand vous me promettez d'être mon confident, je me repens de n'être pas digne d'accepter une pareille offre ; mais venez vous faire refuser à Paris. Adieu, mon amie ; adieu, madame la comtesse ; adieu, M. *de Corbinelli* ; je sens le plaisir de ne vous point quitter en m'éloignant, mais je sens bien vivement le chagrin d'être assurée de ne trouver aucun de vous où je vais.

Je ne veux point oublier de vous dire que je suis si aise de l'abbaye que

que le roi a donnée à M. le coadjuteur, qu'il me semble qu'il y a de l'incivilité à ne m'en point faire de compliment.

LETTRE IV.

Paris, 26 *décembre* 1672.

Le siége de Charleroi est enfin levé (1); je ne vous demande aucun détail de ce qui s'y est passé, sachant que mademoiselle *de Méri* en envoie une relation à madame *de Grignan*. On ignore jusqu'à présent quelle route le roi prendra; les uns disent qu'il retournera tout droit à Saint-Germain; les autres qu'il ira en Flandre; nous serons bientôt éclaircis de sa marche. Sans vanité, je sais des nouvelles à l'arrivée des courriers; c'est

(1) Le prince *d'Orange* fut obligé de lever le siége de Charleroi le 22 décembre 1672.

chez M. *le Tellier* (1) qu'ils descendent, et j'y passe mes journées ; il est malade, et il paroît que je l'amuse ; cela me suffit pour m'obliger à une grande assiduité. Je ne comprends point par quelle aventure vous n'avez pas reçu la lettre de M. *de Coulanges*, dans laquelle je vous écrivois ; c'est une médiocre perte pour vous ; j'ai cependant la confiance de croire que vous regrettez cette lettre, parce que je vous aime, ma très-belle, et que vous m'avez toujours paru reconnoissante. J'ai été à la messe de minuit ; j'ai mangé du petit salé au retour ; en un mot, j'ai un assez bon corps cette année pour être digne du vôtre. J'ai fait des visites avec madame *de la Fayette*, et je me trouve si bien d'elle, que je crois qu'elle s'accommode de moi. Nous

(1) Madame *de Coulanges* étoit nièce de la femme de M. *le Tellier*, depuis chancelier de France.

avons encore ici madame *de Richelieu ;* j'y soupe ce soir avec madame *du Fresnoi ;* il y a grande presse de cette dernière à la cour, il ne se fait rien de considérable dans l'Etat, où elle n'ait part. Pour madame *Scarron*, c'est une chose étonnante que sa vie : aucun mortel, sans exception, n'a commerce avec elle ; j'ai reçu une de ses lettres ; mais je me garde bien de m'en vanter, de peur des questions infinies que cela attire. Le rendez-vous du beau monde est les soirs chez la maréchale *d'Estrées ; Manicamp* et ses deux sœurs sont assurément bonne compagnie ; madame *de Senneterre* s'y trouve quelquefois, mais toujours sous la figure d'Andromaque. On est ennuyé de sa douleur : pour elle, je comprends qu'elle s'en accommode mieux que de son mari ; cette raison devroit pourtant lui faire oublier qu'elle est affligée. Je la crois

de bonne foi; ainsi je la plains. Les gendarmes Dauphin sont dans l'armée de M. *le Prince ;* il faut espérer qu'on les mettra bientôt en quartier d'hiver, et qu'ils auront un moment pour donner ordre à leurs affaires ; je connois des gens qui en sont accablés. Adieu, ma très-aimable ; je vais me préparer pour la grande occasion de ce soir ; il faut être bien modeste pour se coiffer quand on soupe avec madame *du Fresnoi*. Permettez-moi de faire mille complimens à madame *de Grignan ;* je voudrois bien que ce fussent des amitiés, mais vous ne voulez pas.

La princesse *d'Harcourt* a paru à la cour sans rouge par pure dévotion : voilà une nouvelle qui efface toutes les autres ; on peut dire aussi que c'est un grand sacrifice ; *Brancas* (1) en est ravi.

---

(1) Charles *de Brancas*, père de la princesse *d'Harcourt*, et chevalier d'honneur de la reine Anne *d'Autriche*.

Il vous adore, mon amie : ne le désapprouvez donc pas, lorsqu'il censure les plaisirs que vous avez sans lui ; c'est la jalousie qui l'y oblige; mais vous ne voudriez de la jalousie que de ceux dont vous pourriez être jalouse ; il faut plaindre *Brancas*.

LETTRE V.

Paris, 24 *février* 1673.

Si vous étiez en lieu où je vous pusse conter mes chagrins, ma très-belle, je suis persuadée que je n'en aurois plus. Quand je songe que le retour de madame *de Grignan* dépend de la paix, et le vôtre du sien, en faut-il davantage pour me la faire souhaiter bien vivement? Le comte *Tot* a passé l'après-dînée ici; nous avons fort parlé de vous; il se souvient de tout ce qu'il vous a entendu dire; jugez si sa mémoire ne le rend pas de très-bonne compagnie. Au reste, ma belle, je ne pars plus de Saint-Germain: j'y trouve une dame d'hon-

neur (1) que j'aime, et qui a de la bonté pour moi ; j'y vois peu la reine. Je couche chez madame *du Fresnoi* dans une chambre charmante; tout cela me fait résoudre à y faire de fréquens voyages. Nos pauvres amis sont repartis, c'est-à-dire, M. *de la Trousse* (2), sur la nouvelle qu'a eue le roi d'une révolte en Franche-Comté. Comme il n'aimeroit point que les Espagnols envoyassent des troupes qui passeroient sur ses terres, il a nommé *Vaubrun* et *la Trousse* pour pour aller commander en ce pays-là. *La Trousse* a beaucoup de peine à se réjouir de cette distinction; cependant c'en est une, qui pourroit ne pas déplaire à un homme moins fatigué de voyages; celui-ci joindra la campagne,

---

(1) Madame *de Richelieu.*

(2) Capitaine des Gendarmes Dauphin.

cela est fort triste pour ses amis. Le guidon (1) nous demeure ; mais ce n'étoit point trop *de tout*. Je menai ce guidon avant-hier à Saint-Germain ; nous dînâmes chez madame *de Richelieu* ; il est aimé de tout le monde presqu'autant que de moi. *Mithridate* (2) est une pièce charmante ; on y pleure ; on y est dans une continuelle admiration ; on la voit trente fois ; on la trouve plus belle la trentième que la première. *Pulchérie* n'a point réussi. Notre ami *Brancas* a la fièvre et une fluxion sur la poitrine ; je l'irai voir demain. Je n'ai point vu votre cardinal (3), j'en ai toujours eu envie ; mais il s'est toujours trouvé quelque

(1) M. *de Sévigné* étoit guidon des Gendarmes Dauphin.

(2) Tragédie de *Racine*, représentée, pour la première fois, en janvier 1673.

(3) *De Retz.*

chose qui m'en a empêchée. La belle *Ludre* est la meilleure de mes amies ; elle me veut toujours mener chez madame *Talpon*, quand les *pougies* (1) sont allumées. Le marquis *de Villeroi* est si amoureux, qu'on lui fait voir ce que l'on veut ; jamais aveuglement n'a été pareil au sien ; tout le monde le trouve digne de pitié, et il me paroît digne d'envie ; il est plus charmé qu'il n'est *charmant ;* il compte pour rien sa fortune, mais la belle compte *Caderousse* pour quelque chose ; et puis un autre pour quelque chose encore ; un, deux, trois, c'est la pure vérité : fi, je hais les médisances. J'embrasse madame la comtesse *de Grignan ;* je voudrois bien qu'elle fût heureusement accouchée, qu'elle ne fût plus grosse, et qu'elle

(1) Selon la manière de prononcer de madame *de Ludre*.

vînt ici désabuser de tout ce qu'on y admire. Adieu, ma véritable amie; *vos petites entrailles* (1) se portent bien; elles sont farouches, elles ont les cheveux coupés, elles sont très-bien vêtues. Madame *Scarron* ne paroît point; j'en suis très-fâchée. Je n'ai rien cette année de tout ce que j'aime; l'abbé *Tétu* et moi, nous sommes contraints de nous aimer. *Mademoiselle* a songé que vous étiez très-malade; elle s'éveilla en pleurant; elle m'a ordonné de vous le mander.

---

(1) Madame *de Sévigné* nommoit ainsi la fille de madame *de Grignan*, qui étoit née le 15 novembre 1670.

LETTRE VI.

Paris, 20 mars 1673.

Je souhaite trop vos reproches pour les mériter ; non, ma belle, la période ne m'emporte point ; je vous dis que je vous aime par la raison que je le sens véritablement, et même je suis plus vive pour vous que je ne vous le dis encore.

Nous avons enfin retrouvé madame *Scarron*, c'est-à-dire que nous savons où elle est ; car pour avoir commerce avec elle, cela n'est pas aisé. Il y a chez une de ses amies (1) un certain homme (2) qui la trouve si aimable et de si bonne compagnie, qu'il souffre impatiemment

(1) Madame *de Montespan.*

(2) Le roi.

son absence ; elle est cependant plus occupée de ses anciens amis, qu'elle ne l'a jamais été ; elle leur donne le peu de temps qu'elle a avec un plaisir qui fait regretter qu'elle n'en ait pas davantage. Je suis assurée que vous trouverez que deux mille écus de pension sont médiocres ; j'en conviens, mais cela s'est fait d'une manière qui peut laisser espérer d'autres grâces. Le roi vit l'état des pensions, il trouva deux mille francs pour madame *Scarron*, il les raya, et mit deux mille écus. Tout le monde croit la paix ; mais tout le monde est triste d'une parole que le roi a dite, qui est que paix ou guerre, il n'arriveroit à Paris qu'au mois d'octobre. Je viens de recevoir une lettre du jeune guidon (1); il s'adresse à moi (2) pour demander son

---

(1) M. *de Sévigné*.

(2) Madame *de Coulanges* étoit cousine-germaine de M. *de Louvois*.

congé, et ses raisons sont si bonnes, que je ne doute pas que je ne l'obtienne. J'ai vu une lettre admirable que vous avez écrite à M. *de Coulanges ;* elle est si pleine de bon sens et de raison, que je suis persuadée que ce seroit méchant signe pour quelqu'un qui trouveroit à y répondre. Je promis hier à madame *de la Fayette* qu'elle la verroit; je la trouvai tête à tête avec *un appelé* M. *le Duc;* on regretta le temps que vous étiez à Paris; on vous y souhaita; mais, hélas! qu'ils sont inutiles les souhaits! et cependant on ne sauroit se corriger d'en faire. M. *de Grignan* ne s'est point du tout rouillé en province, il a un très-bon air à la cour; mais il trouve qu'il lui manque quelque chose. Nous sommes de son avis, nous trouvons qu'il lui manque quelque chose. J'ai mandé à M. *de la Trousse* ce que vous m'écrivez de lui. Si ma lettre va jusqu'à lui, je ne

doute pas qu'il ne vous en remercie ; je crois que le secret miraculeux qu'il avoit de faire comme les gens les plus riches, lui manque dans cette occasion : il me paroît accablé sans ressource. Madame *du Fresnoi* fait une figure si considérable, que vous en seriez surprise ; elle a effacé mademoiselle de S. . . . sans miséricorde. On avoit tant vanté la beauté de cette dernière, qu'elle n'a plus paru belle ; elle a les plus beaux traits du monde, elle a le teint admirable, mais elle est décontenancée, et elle ne le veut pas paroître ; elle rit toujours, elle a méchante grâce. *Madame* fera souvent voir de nouvelles beautés ; l'ombre d'une galanterie l'oblige à se défaire de ses filles ; ainsi je crois que celles qui lui demeureront, se trouveront plus à plaindre que les autres. Mademoiselle de L. . . . la quitte. Madame *de Richelieu* m'a priée de vous faire mille compli-

mens de sa part. Adieu, ma très-aimable belle; j'embrasse, avec votre permission et la sienne, madame la comtesse *de Grignan ;* n'est-elle point encore accouchée ? M. *de Coulanges* m'a assurée qu'il vous enverroit *Mithridate.* On me peint aujourd'hui pour M. *de Grignan ;* je croyois avoir renoncé à la peinture. L'histoire du *charmant* est pitoyable ; je la sais. . . . . . *Orondate* (1) étoit peu amoureux auprès de lui ; il n'y a que lui au monde qui sache aimer. C'est le plus joli homme, et son *Alcine* la plus indigne femme.

---

(1) Héros de roman.

LETTRE VII.

Paris, 10 *avril* 1673.

Il est minuit, c'est une raison pour ne vous point écrire : j'en suis enragée. J'avois résolu de répondre à votre aimable lettre ; mais voici, ma chère amie, ce qui m'en a empêchée. M. *de la Rochefoucauld* a passé le jour avec moi : je lui ai fait voir madame *du Fresnoi ;* il en est tout éperdu. Je suis ravie que madame *de Grignan* ne soit qu'accablée de lassitude ; la surprise et l'inquiétude que j'ai eues de son mal, me devoient faire attendre à toute la joie que j'ai du retour de sa santé ; c'est une barbarie que de souhaiter des enfans. Je ne veux pas oublier ce qui m'est ar-

rivé ce matin ; on m'a dit : madame ; voilà un laquais de madame *de Thianges* ; j'ai ordonné qu'on le fît entrer. Voici ce qu'il avoit à me dire : *Madame, c'est de la part de madame de Thianges, qui vous prie de lui envoyer la lettre du cheval de madame de Sévigné, et celle de la prairie.* J'ai dit au laquais que je les porterois à sa maîtresse, et je m'en suis défaite. Vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent, comme vous voyez ; il est certain qu'elles sont délicieuses, et vous êtes comme vos lettres. Adieu, ma très-aimable ; j'embrasse bien doucement cette belle comtesse, de peur de lui faire mal : j'ai bien senti, je vous jure, sa fâcheuse aventure ; je souhaite plus que je ne l'espère qu'elle ne soit jamais exposée à de pareils accidens. Le roi dit hier qu'il partiroit le 25, sans aucune remise.

LETTRE VIII.

Paris, 29 octobre 1694.

On me dit hier que votre mariage étoit refait, c'est-à-dire, qu'on avoit envoyé des conditions à madame *de Grignan*, qu'elle auroit tort de ne pas accepter ; et comme je suppose qu'elle ne peut avoir tort, je conclus que vous vous mariez (1), et je m'en réjouis avec vous, ma chère amie.

Le roi est à Choisi pour jusqu'à sa-

---

(1) Il étoit question du mariage du marquis *de Grignan*, petit-fils de madame *de Sévigné*, avec mademoiselle *de Saint-Amant*, qu'il épousa peu de temps après.

medi ; tout le monde revient en foule ; l'armée de Flandre est séparée. Nous n'aurons madame *de Louvois* et M. *de Coulanges* que le 8 du mois qui vient ; ils ont M. *de Souvré* et madame *de Courtenvaux*, pour augmentation de bonne compagnie. La maréchale *de Villeroi* est partie pour passer tout son hiver à Versailles avec sa belle-fille ; nous avons cru être fort fâchées de nous séparer. Au reste, madame, j'ai vu la plus belle chose qu'on puisse jamais imaginer ; c'est un portrait de madame *de Maintenon*, fait par *Mignard* : elle est habillée en Sainte-Françoise romaine. *Mignard* l'a embellie ; mais, c'est sans fadeur, sans incarnat, sans blanc, sans l'air de la jeunesse ; et sans toutes ces perfections, il nous fait voir un visage et une physionomie au-dessus de tout ce que l'on peut dire ; des yeux animés, une grâce parfaite, point d'atours ; et

avec tout cela aucun portrait ne tient devant celui-là. *Mignard* en a fait aussi un fort beau du roi ; je vous envoie un madrigal que mademoiselle *Bernard* fit impromptu en voyant ces deux portraits ; il a eu beaucoup de succès ici : vous jugerez si nous avons raison. Mademoiselle *de Villarceaux* est morte de la petite vérole, sans confession, et sans avoir eu le temps de déshériter ses cousines. Madame *d'Epinoi*, la princesse, est accouchée d'un fils; et depuis ce grand jour, on ne cesse de tirer et de boire à la Place Royale. Adieu, ma chère amie.

LETTRE IX.

Paris, 19 novembre 1694.

Il y a quinze jours, mon amie, que je ne vous ai écrit; je vous en avertis, de peur que vous ne vous en aperceviez pas. Je n'avois point reçu de vos lettres, et cela me faisoit craindre que vous ne voulussiez plus des miennes. Etes-vous à la noce? y serez-vous bientôt? Je veux savoir ce qui vous regarde tous, parce que j'y prends un véritable intérêt. Toute la troupe de Tonnerre est revenue dans une parfaite santé. M. *de Coulanges* a trouvé une grande affliction à son retour; il paroît dans le monde un livre imprimé de ses chansons, et à la tête de ce livre un éloge admirable de sa

personne ; on dit qu'il est né pour les choses solides et pour les frivoles ; on montre les preuves des dernières ; il est très-touché de cette aventure, que j'ai encore aggravée par ne la pouvoir prendre sérieusement ; à tout cela je réponds : *Chansons*, *chansons*. Il est allé à Versailles, et de là à Saint-Martin ; il faut espérer qu'il se consolera d'avoir fait ce livre par en faire un second, avant que sa jeunesse se passe. Vous voulez que je vous dise des nouvelles de ma santé ; mon amie, elle n'est en vérité point bonne. *Curette* me donne tout ce qu'il veut ; et j'avale ses remèdes sans confiance et sans succès ; mais je crois que ce seroit encore pis de changer tous les jours de médecin ; il faut prendre patience, et être bien persuadée qu'on ne meurt que quand il plaît à Dieu. Voilà des vers que l'abbé *Têtu* m'a priée de vous envoyer ; ils sont de sa façon.

Le bruit court que le marquis *de Moui* aura la maison de Pipaut : on dit qu'il fait habiller un de ses laquais en cerf, et qu'il le court toutes les nuits avec un cor ; que vous semble de cet équipage de chasse ? M. *de Harlai* n'est point encore de retour de ses négociations ; tout le monde désire la paix, et l'espère peu. Voilà encore des vers de mademoiselle *Bernard* : malgré toute cette poésie, la pauvre fille n'a pas de jupe ; mais il n'importe, elle a du rouge et des mouches. Adieu, ma belle amie, ne m'oubliez pas, je vous en conjure.

LETTRE X.

Paris, 26 *novembre* 1694.

J'AI envoyé à Versailles la lettre que vous m'avez adressée pour M. *de Coulanges* ; il y est établi depuis son retour : j'ai été bien tentée d'ouvrir cette lettre ; mais la discrétion l'a emporté sur l'envie que j'ai toujours de voir ce que vous écrivez ; tout devient or entre vos mains. Je suis très-obligée à M. *de Grignan* de se souvenir encore de moi ; sa chute me met tout à fait en peine ; et je vous prie, ma belle, de me bien mander de ses nouvelles, parce que j'y prends un très-sincère intérêt. Les vers que j'ai envoyés à la cour ont été fort

bien reçus ; la personne à qui ces vers s'adressoient m'a écrit la plus aimable lettre du monde ; vous en jugerez par son effet, puisque, sans ma mauvaise santé, qui me rend si difficile à changer de lieu, je serois partie sur-le-champ pour Versailles. J'avale sans fin des gouttes de *Carette ;* et tout ce que je sais, c'est qu'elles ne font point de mal ; il y a peu de remèdes dont on en puisse dire autant. Au reste, j'allai voir hier la maréchale *d'Humières ;* elle demeure dans une vilaine maison, au faubourg Saint-Germain, où il n'y a place que dans la cour pour mettre son dais. La duchesse *d'Humières,* de son côté occupe une autre maisonnette dans l'Isle. Si la maréchale avoit un peu de courage, en attendant mieux, elle auroit bien donné la préférence à un couvent. M. *du Maine* vient coucher aujourd'hui à l'Arsenal ; il y doit donner à souper à toutes

les dames qui l'habitent, la jeune dame *de la Troche* y brillera, car elle est la beauté de ce lieu. Madame *de Boisfranc* a la petite vérole; le fils de M. le premier président l'a aussi; enfin, tout en est rempli. Je vous ai mandé l'affliction de M. *de Coulanges* au sujet de ses chansons, qui ont été même assez mal choisies à l'impression; on a mis son éloge à la tête du livre. Comme il ne pouvoit plus lui arriver que ce malheur, il y a été aussi sensible que ce capitaine qui, après avoir vu mourir son fils, et perdu la bataille de sang-froid, pleura seulement la mort de son esclave. Madame *de Montespan* est de retour ici: elle a donné un lit de quarante mille écus à M. *du Maine*, et trois autres encore très-magnifiques. Elle donne ses perles à madame la duchesse. Adieu, ma chère amie; dites bien des choses pour moi à toute votre belle et bonne

compagnie, et surtout ménagez-moi bien les bonnes grâces de la charmante *Pauline* (1).

---

(1) Fille de madame *de Grignan*, depuis marquise *de Simiane*.

LETTRE XI.

Paris, 10 *décembre* 1694.

Je viens de passer encore quinze jours sans vous écrire ; mais je garde mes excuses pour quand je vous écris ; car mes lettres ne peuvent être que tristes et ennuyeuses ; je perds tous mes amis et amies. La mort du maréchal *de Bellefond* (1) m'a donné une véritable douleur ; je suis la dernière visite qu'il ait faite ; je le vis en parfaite santé, et six jours après il étoit mort : on dit que c'est d'un abcès dans le genou, et que si l'on le lui avoit percé, on lui auroit

(1) Mort le 5 décembre 1694, âgé de 64 ans.

sauvé la vie; mais vous n'êtes pas la dupe de ces sortes de repentirs : il faut partir quand l'heure est venue ; sa famille est dans une désolation digne de pitié ; pour moi, je sens très-vivement cette perte : ajoutez à cette mort celle de mademoiselle *de Lestranges*, qui étoit mon amie depuis vingt-cinq ans, et vous ne serez pas surprise de la noirceur de mes pensées. Ma santé est assez mauvaise. *Carette* exerce son art très-inutilement sur ma personne : il me donna, il y a quelques jours, une médecine, qui me fit de très-grands maux ; mais il dit, comme don *Carlos : Tout est pour mon bien.* J'ai des journées assez bonnes, et puis des retours de colique plus violens que jamais ; je suis résolue à ne plus faire de remèdes, et à vivre avec ce mal tant qu'il plaira à Dieu. Le pis qu'il en puisse arriver, arrive sitôt, même avec une bonne santé, que l'évé-

nement ne vaut pas qu'on s'en tourmente; il n'y a que les douleurs qui sont redoutables. Vous voyez, mon amie, par le récit de tous mes ennuis, quelle est ma confiance en votre amitié. Je sens cependant le plaisir de vous savoir tous dans la joie. M. l'abbé *de Marsillac* me dit hier des biens infinis de M. et de madame *de Saint-Amant*, et de madame la marquise *de Grignan* leur fille; il les a vus à Vincennes; il dit que ce sont les plus honnêtes gens qu'il est possible, et qu'ils vous ont élevé un chef-d'œuvre; enfin, il passa bien du temps à me chanter leurs louanges, et je vous assure qu'il ne m'ennuya pas; car je prends un très-sincère intérêt à tout ce qui vous touche: je vous demande en grâce de faire bien des complimens de ma part à M. et à madame *de Grignan*: je suis trop triste et trop malade pour écrire à tout autre que vous; vous vous passe-

riez peut-être bien de cette préférence. M. *de Coulanges* est toujours à la cour. M. *de Noyon* (1) y fait une figure principale; il est le seul présentement qui y soit, et la cour a toujours besoin d'un pareil amusement. Il sera reçu lundi à l'académie (*françoise*); le roi lui a dit qu'il s'attendoit à être seul ce jour-là. L'abbé *Testu* se trouva ici lorsque je reçus votre dernière lettre; il fut fort touché du bon accueil que vous avez fait à ses stances (2) : il vous envoie une dissertation sur *Montaigne*. Je ne veux pas oublier, mon amie, que l'on m'obligea, il y a quelques jours, en très-bonne

---

(1) François *de Clermont-Tonnerre*, évêque et comte de Noyon.

(2) L'abbé *Testu* avoit fait des stances chrétiennes sur divers passages de l'Ecriture et des Pères.

compagnie, à dire tout ce que je savois de la charmante *Pauline ;* mon cœur avoit tant de part dans le portrait que j'en fis, qu'en vérité je crois qu'il lui ressembloit ; au moins dit-on qu'une telle personne devoit être cherchée au bout du monde, par tout ce qu'il y avoit de meilleur. Je crois que nous aurons M. et madame *de Chaulnes* à la fin de ce mois. Le maréchal *de Choiseul* a exécuté vos ordres ; c'est une vérité, je ne le vois plus : il dit qu'on l'a averti qu'il se rendoit ridicule par aller souvent chez des femmes ; je lui ai laissé croire qu'on ne le trompoit pas ; enfin, j'en suis quitte pour une visite la semaine. Il a fait des merveilles pour le pauvre maréchal *de Bellefond ;* il n'y a que lui qui parle au roi pour toute cette famille. Adieu, ma très-chère,

embrassez toujours la belle *Pauline* pour l'amour de moi : voyez comme j'abuse de vous, de vous demander des choses si difficiles.

LETTRE XII.

Madrid, 14 *janvier* 1695.

Je vous remercie, mon amie, de m'avoir appris la conclusion de votre roman; car tout ce que vous me mandez est romanesque. L'héroïne est charmante; le héros, nous le connoissons; ce qui me paroît, c'est que vous ne faites point de legers repas, comme faisoient tous ces princes et princesses. Je suis ravie que M. *de Grignan* se porte bien: cette circonstance n'a pas été inutile pour l'agrément de la fête. J'appris hier votre mariage (1) à madame *de*

(1) C'est-à-dire, le mariage du marquis *de Grignan* avec mademoiselle *de Saint-Amant*.

Chaulnes, qui est arrivée en très-bonne santé, et qui n'en dit pas moins, *Jésus Dieu ! ils sont donc mariés !* que si elle n'en avoit jamais entendu parler. Elle avoit couché à Versailles ; elle y avoit vu madame *de Chevreuse* et toutes ses amies. On ne peut être plus remplie qu'elle l'est de tout ce qu'on lui a conté de la mort de M. *de Luxembourg ;* si vous étiez ici, mon amie, elle vous diroit bien : *Gouvernante, il est mort bien chrétiennement :* Monsieur *a presque toujours été dans sa chambre.* Ce qui est de vrai, c'est que le P. *Bourdaloue* a dit qu'il n'avoit pas vécu comme M. *de Luxembourg*, mais qu'il voudroit mourir comme lui. Madame *de Maintenon* se porte bien; elle a été assez mal; elle sort maintenant tous les jours pour aller à Saint-Cyr. J'eus hier une des Andro-

maques de ce temps. La maréchale *d'Humières* donna ses rendez-vous dans ma chambre à M. *de Tréville* et à l'abbé *Testu ;* elle nous apprit qu'elle ne voyoit plus la duchesse *d'Humières ;* qui l'eût cru que les intérêts pussent faire une telle désunion ? Le bruit court ici que la princesse *d'Orange* (1) est morte ; mais cette nouvelle auroit besoin d'une plus grande confirmation. La capitation est enfin passée et réglée. J'ai toujours oublié de vous faire les complimens de l'abbé *Testu*, et à toute la maison de Grignan. Adieu, ma très-aimable ; je vous embrasse, je vous aime et vous désire toujours. M. *de Coulanges* n'ha-

---

(1) Marie *Stuard*, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, et femme de Guillaume III, roi d'Angleterre, lequel n'étoit connu alors en France que sous le nom de prince *d'Orange*.

bite plus que la cour ; on ne dira pas qu'il est mené par l'intérêt ; quelque pays qu'il habite, c'est toujours son plaisir qui le gouverne, et il est heureux ; en faut-il davantage ?

LETTRE XIII.

Paris, 21 janvier 1695.

COMPTEZ, madame, qu'on ne songe point ici qu'il y ait eu un M. *de Luxembourg* (1) dans le monde. Vous ne me faites pitié où vous êtes, que par les réflexions que vous vous amusez à faire sur des morts, dont on ne se souvient plus du tout. Les meilleurs amis de M. *de Luxembourg* s'assemblent encore souvent; le prétexte est de le pleurer, et ils boivent, mangent, rient, se trouvent de bonne compagnie, *et de Caron, pas un mot*. C'est ainsi que fait le monde, ce monde que nous voulons toujours aimer.

(1) Mort le 4 janvier 1695, âgé de 67 ans.

On parle à peine encore de la princesse *d'Orange* (1), qui n'avoit que trente-trois ans, qui étoit belle, qui étoit reine, qui gouvernoit, et qui est morte en trois jours. Mais une grande nouvelle, c'est que le prince *d'Orange* est malade très-assurément; la maladie de la reine, sa femme, étoit contagieuse; il ne l'a point quittée, et Dieu veuille qu'elle ne l'ait pas quittée pour long-temps. Il se passa hier une belle et magnifique scène à l'hôtel de Chaulnes. *Monsieur* y passa presque toute la journée avec ses bontés et ses agrémens ordinaires pour la maîtresse de la maison. L'appartement de cette duchesse est dans le point de la perfection; depuis le salon jusques au dernier cabinet, tout est meublé de ces beaux damas galonnés d'or que vous

(1) Morte le 7 janvier 1695.

connoissez

connoissez; on a fait dans la chambre du lit une cheminée d'une beauté et d'une magnificence qui ne peut se dire; et il y avoit de gros feux partout, et des bougies en si grande quantité, qu'elles auroient obscurci le soleil, s'ils s'étoient trouvés ensemble. Madame *de Chaulnes* est allée ce matin rendre la visite à *Monsieur*, et ensuite à Versailles pour quelques jours; c'est ce qui l'a empêchée de vous écrire. Il n'y a de plaisir qu'à Grignan, mon amie; mais ce qui est triste, c'est qu'il n'y en a point pour nous à Paris, quand vous êtes à Grignan. Je révère et estime tout ce qui habite ce beau château. M. le marquis *de Grignan* m'a écrit la plus jolie lettre qu'il est possible; elle a eté trouvée telle par les connoisseurs. Rendez-moi de bons offices auprès de madame sa femme; mais, mon amie, rendez-m'en de bons auprès de vous, je vous en sup-

plie. On parle ici tous les jours de l'aimable *Pauline*, et toutes ses amies s'en souviennent si tendrement, qu'elle est une ingrate si elle ne s'en soucie plus ; mais pourvu qu'elle ne m'oublie pas, je lui pardonne tout le reste. La petite duchesse *de Sulli*, qui est à mon gré la vieille, vient de m'envoyer prier de vous faire à tous mille complimens de sa part. Aimez-moi toujours, je vous en conjure, ma chère amie.

LETTRE XIV

Paris, 4 *février* 1695.

On voit bien que vous avez oublié le climat de Paris, mon amie, puisque vous croyez avoir plus froid que nous; jamais il n'y a eu un hiver comme celui-ci. Le soleil se fait voir depuis deux jours; mais il ne se laisse point sentir; c'est un privilége dont vous jouissez à Grignan, j'en suis assurée. Je comprends à merveille que madame *de Grignan* se fasse un plaisir de ne point faire de visites; c'est un avantage que j'ai au milieu de Paris; mais aussi n'ai-je point de raison pour m'incommoder; point d'enfans, point de famille; grâces à Dieu, assez de dégoût pour ces

fatigantes occupations; bien des années et une assez mauvaise santé ; tout cela fait demeurer au coin de son feu avec un plaisir pour moi , que je préfère à d'autres , qui paroissent plus sensibles; mais une retraite que j'admire , c'est celle de mademoiselle *de la Trousse* ; Dieu lui fait de grandes grâces , et son état est maintenant bien digne d'envie. Madame *de Chaulnes* veut toujours se reposer , et court incessamment. Il y a chez elle des dîners magnifiques; le chevalier *de Lorraine*, M. *de Marsan* , M. le cardinal *de Bouillon ;* cela se soutient de cette sorte tous les jours de la semaine. Madame *de Pontchartrain* est assez malade. La comtesse *de Grammont* est retournée à la cour en assez bonne santé. L'on ne se souvient plus ici de madame *de Meckelbourg ,* si ce n'est pour parler de son avarice. On dit que M. *de Montmorenci* va épouser

madame *de Seignelai ;* j'ai peine à croire ce mariage-là. M. *de Coulanges* arriva hier de Saint-Martin et de Versailles ; mais c'est chez madame *de Louvois* (1) qu'il est descendu : *A tout seigneur, tout honneur.* Je comprends fort bien que l'on s'accommode d'un mari qui a plusieurs femmes ; j'en souhaiterais encore une ou deux, comme madame *de Louvois,* à M. *de Coulanges.* Le maréchal de *Villeroi* prêta hier le serment (2), et prit le bâton ensuite ; il fit attendre beaucoup le roi, parce qu'il s'ajustait ; il avoit un habit de velours bleu d'une magnificence extraordinaire, et sa bonne mine le paroit plus que son habit. Madame la duchesse *du Lude* m'a

(1). M. *de Coulanges* appeloit madame *de Louvois* sa seconde femme.

(2) Pour sa charge de capitaine des gardes de corps de S. M.

fait promettre que je vous ferais mille complimens et mille amitiés bien tendres de sa part. Le roi a donné à madame *de Soubise* l'appartement que le maréchal *d'Humières* avoit à Versailles; et celui de madame *de Soubise* aux princesses *d'Épinoi*; celui de ces princesses à M. *de Rasilli ;* et de la duchesse *d'Humières*, pas un mot. Adieu, ma chère amie : je vous embrasse et vous aime beaucoup. J'ai peur que la charmante *Pauline* ne m'oublie à la fin ; l'absence laisse tout craindre, même quand on est heureux. Continuez, je vous prie, de faire mes complimens dans le château de Grignan. Je suis fort obligée à M. le chevalier (*de Grignan*) de l'honneur de son souvenir, et je vous conjure de l'en remercier pour moi ; je suis véritablement occupée de ses maux ; son ami, le P. *de la Tour* prêche à St.-Nicolas, et si je suis en état de pouvoir sortir, ce

sera mon prédicateur pour ce carême. On vous a sans doute envoyé tous les sonnets qui ont été faits à la louange de la princesse *de Conti*.

LETTRE XV.

Paris, 22 février 1695.

J'AI perdu mon petit secrétaire, mon amie, et je ne puis me résoudre à vous faire voir de ma mauvaise écriture. J'essaie un secrétaire nouveau (1); mandez-moi si vous lisez bien son écriture. La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, est le mariage de la belle *Pauline*. On dit que l'abbé *de Simiane* est parti pour se trouver aux noces. Quand je dis que je n'en sais rien, personne ne me veut croire. La duchesse *du Lude* dit qu'elle le sait par le chevalier *de Grignan*. Pour

(1) C'étoit M. *de Coulanges*.

vous

moi, je pardonne tout le secret que vous m'en faites, pourvu que cela soit vrai. Vous croirez par là que j'aime passionnément M. *de Simiane*. M. le duc *de Chaulnes* donne des dîners magnifiques; il en a donné un à madame *de Louvois*, comme il l'aurait donné à M. *de Louvois*; un autre au chevalier *de Lorraine*, et à toute la maison de *Monsieur*. J'étois du premier; et pour le second, j'y envoyai mon fils, qui s'appelle M. *de Coulanges*. A mesure qu'il me vient des années, les siennes diminuent de façon que je me trouve encore bien vieille pour être sa mère. Tous les courtisans sont devenus poëtes. L'on ne voit que des bouts-rimés, les uns aussi remplis de louanges que les autres de médisances. Dieu me garde de vous envoyer ces derniers. Il en court un à la louange du cardinal *de Bouillon*, qui passe pour une chanson. Qu'en dites-vous, mon

amie ? Que dites - vous aussi du *prince Dauphin ?* Je laisse à mon secrétaire le soin de vous mander cette histoire ; car il se mêle quelquefois d'écrire de son style. On dit que c'est une affaire résolue que le mariage de mademoiselle *de Croissi* avec le comte *de Tillières* (1). Madame *de Maintenon* est encore languissante ; mais elle se porte beaucoup mieux. Madame *de Grammont* paroît à la cour sous la figure d'une beauté nouvelle ; elle est parfaitement guérie. M. l'abbé *de Fénelon* a paru surpris du présent que le roi lui a fait (2). En le re-

---

(1) Ce mariage ne se fit point. Mademoiselle *de Croissi* fut mariée, en 1696, au marquis *de Bouzoles ;* et le comte *de Tillières* épousa, en 1699, mademoiselle *du Gué de Bagnols*, nièce de madame *de Coulanges*.

(2) De l'archevêché de Cambrai.

merciant, il lui a représenté qu'il ne pouvoit regarder, comme une récompense, une grâce qui l'éloignoit de M. le duc *de Bourgogne*. Le roi lui a dit qu'il ne prétendoit point qu'il fût obligé à une résidence entière; et, en même temps, ce digne archevêque a fait voir au roi que, par le concile de Trente, il n'étoit permis aux prélats que trois mois d'absence de leurs diocèses, encore pour les affaires qui les pouvaient regarder. Le roi lui a représenté l'importance de l'éducation des princes, et a consenti qu'il demeurât neuf mois à Cambrai, et trois à la cour. Il a rendu son unique abbaye. M. *de Reims* a dit que M. *de Fénelon*, pensant comme il fait, prenait le bon parti, et que lui pensant comme il fait, il fait bien aussi de garder les siennes. Adieu, ma chère amie; votre absence m'est toujours insupportable. Ne me laissez point oublier

dans ce château de Grignan ; c'est votre affaire, je vous en avertis. J'embrasse bien tendrement la charmante *Pauline*. Les femmes courent après mademoiselle *de l'Enclos*, comme d'autres gens y couroient autrefois ; le moyen de ne point haïr la vieillesse, après un tel exemple ! L'abbé et le chevalier *de Sanzei* partirent hier pour aller faire carême-prenant avec leur mère. Ce dernier fera son possible pour aller faire la révérence à sa marraine (1), en s'en retournant à son vaisseau.

M. de Coulanges *continue*.

Premièrement, madame, comment vous accommodez-vous de ce petit papier (2) ? Ne vous trouble-t-il point

(1) Madame *de Sévigné* étoit la marraine du chevalier *de Sanzei*.

(2) Cette lettre et la précédente étoient écrites sur des feuilles volantes d'un très-petit papier.

quelquefois dans votre lettre? Pour moi, j'aime mieux les bonnes feuilles de papier de nos pères, où les détails se trouvent à l'aise. Il y eut hier huit jours que je revins de Saint-Martin et de Versailles, pour passer le reste des jours gras à Paris. Il n'y a rien de pareil aux bons et somptueux dîners de l'hôtel de Chaulnes, à la beauté du grand appartement, qui augmente tous les jours, et au bon air des feux, qui sont dans toutes les cheminées; il n'y a plus en vérité que cette maison, qui représente la maison d'un seigneur. M. *de Marsan* et le duc *de Villeroi* furent du dîner du chevalier *de Lorraine*. Comme je n'ai point entendu le cardinal *de Bouillon* sur le sujet du *prince Dauphin*, je ne puis bien vous dire la vérité de ce fait; mais on prétend que *Monsieur*, pressé par le cardinal, avoit consenti à démembrer la principauté dauphine d'Auver-

gne, du duché de Montpensier, pour les prétentions que la maison de Bouillon pouvait avoir sur la succession de *Mademoiselle ;* en sorte qu'ils étoient par là les maîtres de toute l'Auvergne ; car le cardinal en a le duché, et M. *de Bouillon* le comté ; et que dans la suite le duc *d'Albert* se seroit appelé le *prince Dauphin ;* comme on est persuadé qu'il n'y a rien de trop chaud pour ce cardinal, qui n'est occupé que de la grandeur de sa maison, que ne dit-on point de cette vision ? Ce qui est vrai, c'est que *Monsieur*, ayant tout promis, fut parler au roi de ce démembrement, et que le roi s'y opposa. On assure que le cardinal, encore affligé de ce refus, a écrit au chevalier *de Lorraine* pour lui dire qu'il étoit surpris que *Monsieur* lui eût manqué de parole, et qu'il ne pouvoit plus désormais être du nombre de ses serviteurs. On ajoute que le chevalier *de Lor-*

raine a montré sa lettre à *Monsieur*, qui l'a gardée, et qui a dit que du moins le cardinal devoit lui savoir gré de ce qu'il ne la montroit point au roi. Quoi qu'il en soit, madame, voilà qui est fort désagréable pour notre cardinal; car, comme il n'est pas universellement aimé et approuvé, tous ses ennemis ne perdent pas une si belle occasion de se déchaîner, et tous ses amis sont fâchés qu'une bonne fois pour toutes il ne finisse point sur sa maison, et qu'il ne s'accommode point au temps présent. Jugez, après cela, du succès du bout-rimé, dont madame *de Coulanges* vous a parlé. Il y a des temps infinis que je ne vous ai écrit; mais je sais toujours de vos nouvelles par madame *de Coulanges*, qui veut bien quelquefois me faire part de vos lettres. J'ai toujours oublié de vous faire, dans les miennes,

les complimens de madame *de Louvois*, et à tout le château de Grignan : elle me gronda très-sérieusement l'autre jour d'y avoir manqué.

LETTRE XVI.

Paris, 25 *mars* 1695.

Mes secrétaires me manquent au besoin ; mais, quand c'est à vous que j'écris, ma chère amie, mes deux doigts sont toujours disposés à écrire : *Ils ne vont plus que pour Climène.* Que dites-vous de ne plus savoir M. le duc *de Chaulnes* gouverneur de Bretagne? On ne parle que de ce grand événement ; les gens modérés croient que ce duc et cette duchesse se doivent trouver heureux de ce changement (1) ; les autres les croient désespérés. Pour moi, je dis tout ce que l'on veut, et suis très-persuadée

(1) Le gouvernement de Bretagne fut donné à feu M. le comte *de Toulouse*, et celui de Guyenne à M. le duc *de Chaulnes*.

qu'il ne faut point juger de la manière de penser de nos amis par la nôtre. C'est cependant un tort que le monde a toujours, et qu'il ne peut pas ne point avoir; il a plutôt fait de juger par ses dispositions, que d'examiner celles des autres. M. *de Chaulnes* fait bonne mine. La duchesse se cache si bien, que je ne l'ai point vue : il est vrai qu'il est assez aisé de m'échapper; car je fais naturellement peu de diligence, et j'en fais moins que jamais, dans l'espérance d'avancer toujours dans cette parfaite indifférence, dont vous ne vous apercevrez jamais, ma très-aimable. Au reste, ma santé n'est pas du tout bonne. Il est plus question que jamais de me faire aller à Bourbon; il arrivera ce qu'il plaira à Dieu. Quand je songe que dix ou douze ans de plus ou de moins font la différence de cette affaire-là, je ne trouve pas que cela vaille la peine de la traiter

si solidement. Peut-être penserai-je tout d'une autre façon, quand je me trouverai plus proche de la mort; il faut trancher le mot, ne fût-ce que pour s'y accoutumer. J'attends de vous un compliment qui sera bien sincère, sur l'aventure du feu. Cela a paru une occasion digne de m'attirer le monde entier; mais le monde est bien inutile; je l'ai évité avec assez de soin. Au reste, madame *de Villars* m'a fait promettre que je vous dirois des choses infinies de sa part, et sur-tout que j'apprendrois qu'elle ne pardonnera point à M. *de Villars* de n'avoir point parlé d'elle à madame de *Grignan*. Cela pourroit bien aller à une séparation, si madame votre fille ne s'y oppose. Comme j'achève ma lettre, voilà un secrétaire qui m'arrive. Il vous apprendra que je viens de voir M. *de Chaulnes*, qui m'a conté tout ce qui s'étoit passé entre le roi et lui; mais,

comme en même temps il m'a dit qu'il vous alloit écrire, je ne m'embarquerai point dans un récit que vous saurez encore mieux par lui-même : il me paroît tout plein de raison. Madame sa femme m'a envoyé prier qu'elle pût aujourd'hui passer la journée avec moi ; je la plains, puisqu'elle est fâchée. Pour moi, qui ne connois point le goût de la représentation, ou, pour mieux dire, qui ne connois que celui du repos, quand on n'est plus jeune, je ne me trouverois pas à plaindre à la place de madame *de Chaulnes*. M. *de Mémes* épouse mademoiselle *de Broue*, à qui on donne trois cent cinquante mille francs en argent, et cinquante mille francs en habits et en pierreries. On dit aussi que M. *de Poissi* épouse mademoiselle *de Beaumelet* (1), qui aura un jour

---

(1) M. *de Poissi* n'épousa point mademoiselle

soixante mille livres de rente; *et de ma pauvre nièce, pas un mot*. M. *de Coulanges* arriva hier de Saint-Martin, et il est allé aujourd'hui je ne sais où. Le maréchal *de Choiseul* part dimanche. Il a le commandement de la Bretagne joint aux autres. Comme il a le commandement beau, je suis assez aise qu'il commande loin d'ici. Ce n'est pas que je ne sois une ingrate cette année, car je ne l'ai presque pas vu. Adieu, ma vraie amie; ne me laissez pas oublier à Grignan, et surtout de l'adorable *Pauline*.

---

de Beaumelet, et ne se maria qu'en 1698 avec mademoiselle *de Varangeville*.

LETTRE XVII.

Paris, 13 *mai* 1(95.

Je me porte beaucoup mieux; *Helvétius* ne m'a donné que d'un extrait d'absinthe, qui m'a rétabli, ce me semble, mon estomac ; je vous assure, ma très-belle, que je suis bien éloignée d'avoir de l'indifférence pour ma santé, et que je supporte mes maux fort impatiemment : ainsi, je ne veux point me parer auprès de vous d'un mérite que je n'ai point. Je crois que si j'eusse imaginé de passer à Grignan le temps d'entre les deux saisons des eaux, je les aurois crues nécessaires pour ma santé : et je pense que si j'y étois une fois arrivée,

j'aurois donné la préférence aux vins de Grignan sur les eaux de Bourbon. Je plains bien M. le chevalier *de Grignan*, et je suis bien honteuse de me plaindre de mes petits maux, quand j'en vois souffrir de si grands, et avec tant de patience. La pauvre madame *de Carman* est bien mal; nous verrons la fin de sa vie avant celle de sa patience. Mon Dieu! que je me presse de vous faire des complimens de M. *de Tréville*; il me gronde tous les jours de l'avoir oublié; il souhaite votre retour très-sincèrement. Il nous dit avant-hier les plus belles choses du monde sur le Quiétisme, c'est-à-dire, en nous l'expliquant; il n'y a jamais eu un esprit si lumineux que le sien. Monsieur *Duguet* (1), qui n'est pas trop sot, comme

(1) L'abbé *Duguet*, auteur de l'*Institution d'un Prince*.

vous savez, sur de tels sujets, étoit transporté de l'entendre. Parlons d'autre chose. Les princesses sont ici, et se divertissent si parfaitement bien, qu'on assure qu'elles n'ont nulle impatience du retour de la cour; elles se couchent ordinairement vers onze heures ou midi. *Langlée* donna hier un souper à M. et à madame *de Chartres*, madame *la Princesse*, madame *la Duchesse*, qui étoit la reine de la fête, madame *de Montespan*, une infinité d'autres dames, dont madame la maréchale et madame la duchesse *de Villeroi* étoient; M. *le Duc* et tous les princes qui sont ici, s'y trouvèrent; mais une autre fête, ce fut celle que M. *le Duc* donna, il y a deux jours, dans sa petite maison de madame *de la Sablière;* tous les princes et princesses y étoient; cette maison est devenue un petit palais

lais de cristal; ne trouvez vous pas que ce sont les lieux saints aux infidèles (1), Madame *de Montespan* a acheté Petit-Bourg quarante mille écus ; elle le donne après sa mort à M. *d'Antin*. M. *de Sevigné* nous quitte après-demain : il m'assure qu'il vous retrouvera cet hiver à Paris ; cela me fera paroître l'été bien long, malgré la belle saison. M. *de Chaulnes* reviendra le dix-sept de ce mois, et notre duchesse ne reviendra qu'après les fêtes. M. *de Coulanges* me mande que plus il a de printemps, plus il sent le printemps; voilà un grand prodige; car sans l'offenser, il a plus de printemps que madame *de Brégi*. Je vous prie, ma très-aimable, de dire bien des choses de ma part à madame

(1) A cause de l'extrême dévotion de madame *de la Sablière*, à qui cette maison appartenoit auparavant.

de Grignan, et d'embrasser pour moi bien tendrement la tranquille *Pauline ;* on dit que vous nous l'amenerez toute mariée ; je sens déjà que je ne l'en aimerai pas moins. L'oraison funèbre de M. *de Luxembourg* (1) sera achevée d'imprimer dans deux jours ; l'on dit qu'on a retranché quelques traits du portrait du prince *d'Orange* (2). Madame *de Grignan* (3) va avoir le plaisir de recevoir des lettres tendres de son mari, et de lui en écrire ; il est bien joli que tous ses sentimens se développent pour lui. Adieu, ma très-chère.

---

(1) Par le P. *de la Rue*, jésuite.

(2) *Guillaume III*, roi d'Angleterre.

(3) La marquise *de Grignan.*

LETTRE XVIII.

Paris, 3 juin 1695.

Comment vous portez-vous, ma très-belle? je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis la lettre que vous m'avez fait écrire par votre joli secrétaire. J'ai peur que vous n'ayez gâté votre belle santé par une médecine. Je vis hier monsieur *de Chaulnes*, qui est le parfait courtisan; il a demeuré dix jours à Marli, où il a passé ses journées à jouer aux échecs avec le cardinal *d'Estrées*; et sur ce qu'on lui a dit que cela faisoit ici une nouvelle, il a répondu qu'il en étoit surpris, par la raison qu'il y a long-temps qu'ils cherchaient à se donner échec et mat. Une autre nouvelle est que

Mme. *de Louvois* a cédé Meudon au roi, qui l'a pris pour *Monseigneur*, en donnant quatre cent mille francs à madame *de Louvois*, et la charmante maison de Choisi, qui étoit la chose du monde qu'elle désiroit le plus; ainsi je crains qu'elle ne puisse plus avoir de désirs. Elle est fort mal contente de M. *de Coulanges*, qui, en arrivant de Chaulnes, partit le lendemain pour Pontoise. Quant à moi, je ne me sens plus de goût que pour le repos; on m'a priée d'aller chez le cardinal *de Bouillon* cette semaine; cela me paroît comme si l'on me proposoit d'aller faire un petit tour à Rome; je trouve qu'il faut de grandes raisons pour quitter son lit; c'est la mauvaise santé qui fait penser ainsi, il faut bien le croire; la mienne est cependant meilleure qu'elle n'a été. Je ne suis point contente de celle de madame *de Chaulnes*; elle a un vilain

rhume que je n'aime point. Je crois le marché du Ménil-Montant absolument rompu, d'autant que, selon toutes les apparences, le premier président ne le veut plus vendre. Adieu, ma très-aimable, ne me laissez point oublier à *Grignan*, je vous en prie; dites à la belle *Pauline* de songer quelquefois à ce que je suis pour elle.

LETTRE XIX.

Paris, 20 *juin* 1695.

Vous jouissez présentement des beautés de la campagne, ma très-belle ; le printemps paroît dans tout son triomphe. Je m'en vais faire un grand excès ; car je compte partir dimanche pour aller à Saint-Martin avec M. et madame *de Chaulnes*, et y passer trois jours ; les plaisirs que j'y espère seront bien troublés par une mauvaise santé ; je suis arrivée à un tel excès de délicatesse, que la vue d'un bon dîner me fait malade ; ainsi je suis intimidée, et dans cet état les plus petites choses paroissent considérables. Madame *de Louvois* alla hier remercier le roi ; il lui donna une au-

dience particulière chez madame *de Maintenon* ; elle sent plus que jamais la joie d'être défaite de Meudon. Le roi est allé à Trianon, où il demeurera jusqu'au voyage de Fontainebleau. Je crois vous avoir mandé que M. *de Montchevreuil* marie son fils à la cousine-germaine de la maréchale *de Lorges*, qui est une petite personne que vous avez souvent vue avec elle ; on lui donne trois cent quatre-vingt mille livres. C'est vous qui me manderez que M. *de Vendôme* va commander en Catalogne, et que M. *de Noailles* en revient malade. M. *de Coulanges* a toujours plus d'affaires que jamais, et toutes de la même importance ; mais elles sont agréables, quand elles le rendent heureux ; c'est de cela qu'il est question. J'ai trouvé les couplets du comte *de Nicei* fort jolis ; c'est un aimable enfant ; aussi rien ne laisse des idées plus agréables que de ne

le point voir ; ce petit comte là parviendra à l'immortalité. J'ai remarqué, comme vous, mon amie, le temps de la mort de notre pauvre madame *de la Fayette*. Madame *de Caylus* se divertit à merveille chez elle ; la cour ne lui paroît pas un séjour de plaisirs ; elle ne quitte plus madame *de Leuville*, qui donne tous les jours les plus jolis soupers qu'il est possible. Je ne crois pas le marché de Ménil-Montant rompu sans ressource ; et, n'en déplaise à madame *de Chaulnes*, c'est la plus jolie acquisition que puisse faire M. *de Chaulnes*. La maréchale *d'Humières* se retire aux Carmélites ; elle a loué la maison de feu mademoiselle *de Porte* ; elle gouverne entièrement le faubourg Saint-Jacques ; et, ce qui est le plus étonnant, c'est que le P. *de la Tour* la gouverne. Vous savez que M. *de Lauzun* a l'appartement de Versailles du maréchal

maréchal *d'Humières* : il fait faire pour sa femme un collier de diamans de deux cent mille francs. Adieu, ma chère amie; je souhaite bien plus votre retour que je ne l'espère. Je vous prie de dire des choses infinies de ma part à madame *de Grignan*. Priez la belle *Pauline* de ne me point jeter dans la nécessité d'aimer une ingrate. Madame *de Mêmes* paroît dans un carrosse de mille louis. Lisez un peu dans le *Mercure Galant*, la généalogie de *F****, et vous verrez qu'il n'y a que cette maison-là de noble et d'illustre dans le monde, et que le feu grand-maître (1) s'est trompé, quand il a cru ne pas tirer de là tout son éclat.

---

(1) Le duc *du Lude*.

LETTRE XX.

Paris, 24 *juin* 1695.

MADAME *de Louvois* n'avoit point attendu l'approbation du monde pour désirer Choisi ; ça été la seule maison qu'elle ait souhaitée. Le roi et elle ont fait un très-bon marché ; ils en paroissent fort contens aussi. Cela se passe, de part et d'autre, avec des honnêtetés que l'on voit quelquefois entre les particuliers, mais que l'on éprouve rarement avec son maître. Le roi est à Marli pour neuf jours ; la duchesse *du Lude* est de ce grand voyage ; et, pour comble de bonheur, elle mène et ramène demain madame *de Maintenon* de Pontoise, où cette dernière va voir

une fille de Saint-Cyr. Le roi donna une fête, lundi dernier, à Trianon, au roi et à la reine d'Angleterre. Il y eut un opéra où le roi alla; madame *de Maintenon* n'y parut point du tout. Il est grand bruit de la faveur de M. *de la Rochefoucauld*. On prétend qu'il s'est rendu maître de l'esprit *de Monseigneur*, et qu'il se sert de son crédit, tout comme le roi le peut désirer. Sa majesté mena, il y a quelques jours, madame *de Maintenon* suivie de ses dames, souper dans une maison de campagne de ce nouveau favori, qui se nomme *la Selle*, et je vous le dis ainsi, pour ne vous point dire qu'il les mena à la selle. Il doit aller (*le roi*) un de ces jours à l'Étang, chez M. *de Barbesieux*, afin d'avoir l'air de partager ses faveurs. Une autre grande nouvelle: les princesses ont mené dîner et souper, à Trianon, avec le roi, la com-



tesse *de la Chaise*, les marquises *de la Chaise* et *de la Luzerne*. Je crois que cette distinction les a fort touchées; car jusqu'alors elles n'en avoient eu qu'au salut. M. *de Coulanges* arriva avant-hier de Saint-Martin. Il fut tout de suite à Choisi, le lendemain à Versailles, et part enfin aujourd'hui pour Evreux, avec M. *de Bouillon*. Je lui propose de ne plus tant perdre de temps en chemin, et de se mettre tout d'un coup dans une escarpolette, qui le jetera tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, afin de ne pas mettre au moins les pieds à terre. J'attends aujourd'hui une compagnie qui ne vous déplairoit pas, ma très-belle; c'est M. *de Tréville*, qui vient lire à deux ou trois personnes un ouvrage qu'il a composé. C'est un précis des Pères, qu'on dit être la plus belle chose qui ait jamais été. Cet ouvrage ne verra jamais le jour, et ne sera lu que

cette fois seulement, de tout ce qui sera chez moi ; je suis la seule indigne de l'entendre, c'est un secret que je vous confie au moins.

. . . . . . N'abusez pas, prince, de mon secret ;
Au milieu de ma lettre, il m'échappe à regret.

Mais enfin, il m'échappe. M. *de Bagnols* est parti pour l'armée ; et ma sœur sera, je crois, bientôt de retour. Cependant elle ne me parle point encore du jour de son départ. Avez-vous bien chaud à Grignan, ma très-belle? Je me souviens d'y avoir été par un temps pareil à celui-ci. L'affaire du Ménil-Montant paroît tout à fait rompue; cependant j'ai dans la tête qu'elle se raccommodera. Adieu, ma chère amie.

LETTRE XXI.

Paris, 8 *juillet* 1695.

Je puis répondre pour M. *de Tréville* qu'il auroit été ravi que vous eussiez augmenté la bonne compagnie qui l'entendit ; et je suis assurée, ma chère amie, que vous auriez été contente de votre journée ; mais vous nous regardez du haut en bas de votre château de Grignan, et je m'amuse à vous désirer toujours sans m'en pouvoir empêcher. On est fort alerte ici sur le grand événement du siége de Namur ; car c'est tout de bon, et apparemment ce siége sera meurtrier ; vous savez que le maréchal *de Boufflers* s'est jeté dedans avec six régimens de dragons à pied,

et celui du roi à cheval ; ainsi le pauvre *Sanzei* est dans Namur tout comme un grand homme. M. le maréchal *de Boufflers* a la fièvre double-tierce ; mais il aura bien d'autres affaires qu'à l'écouter. Le maréchal *de Lorges* est hors de danger. Tout retentit ici des louanges du maréchal *de Villeroi ;* il n'y a guère de jours que le roi n'en parle avec éloge, et tous les guerriers qui composent son armée, n'écrivent ici que pour chanter ses louanges. Je crois qu'à la fin M. le duc *de Chaulnes* va acheter Putaut, qui est une maison près du Pont de Neuilli, située sur le bord de la rivière ; il y a de quoi faire des merveilles, et il les fera ; car il a une extrême envie d'une maison de campagne. Le roi va à Marli pour quinze jours. Si la duchesse *du Lude* est de ce voyage, ce sera pour la troisième fois de suite ; ces distinctions charment quand on est

en ces pays-là : heureux qui peut voir cela du point de vue où il faut l'envisager ! Je n'ai point vu la lettre du P. *Quesnel* ; on dit qu'il la désavoue, et il ne sauroit mieux faire. Vous savez, ma très-belle, que M. *de la Trappe* (1) a remis son abbaye entre les mains de don *Zozime*, supérieur de sa maison, avec la permission du roi, et qu'il se va trouver simple religieux ; cette fin est bien digne de lui, et couronne parfaitement une si belle vie. Pour l'oraison funèbre du P. *de la Rue*, on n'en parle non plus présentement, que de celle que l'on fit pour la reine mère. On ne sait pas qu'il y ait eu un M. *de Luxembourg* dans le monde. Est bien fou qui compte sur la gloire qui suit la mort ; ce n'est en vérité pas de cela

---

(1) L'abbé *de Rancé*.

qu'il faut être occupé dans cette vie ; mais les hommes auront toujours leurs erreurs et les chériront. M. *de Coulanges* arriva avant-hier au soir ici, plus charmé de M. *de Bouillon*, de mademoiselle *de Bouillon* et de Navarre, que de tous ses anciens amis ; il partit hier pour Choisi, où il sera jusqu'à ce que notre voyage de Saint-Martin s'accomplisse ; je ne me sens pour ces sortes de parties que la force du projet ; l'exécution est fort au-dessus de moi. Ma sœur monte dimanche sur l'hippogriffe, et arrive lundi à Paris. M. *de Bagnols* (1) ne perd pas de vue le maréchal *de Villeroi ;* cela me fait craindre pour sa vie. M. *de Reims* a acheté la maison d'Erval deux cent vingt-une mille livres. Adieu, ma très-aimable ; n'oubliez pas

---

(1) Intendant de l'armée de Flandre.

de m'aimer, je vous en conjure, et ne me laissez point oublier dans le lieu que vous habitez ; mandez-moi si la charmante *Pauline* aura été bien contente du portrait mystérieux que vous lui avez donné. Madame *de Caylus* me vint voir hier plus jolie qu'un ange ; elle me demanda en grâce de venir voir l'arrangement de sa maison ; j'aurois plus de peine à rendre cette visite, que je n'en montrerai ; ce que je sens là - dessus ne peut être confié qu'à vous, ma chère amie.

LETTRE XXII.

Paris, 29 *juillet* 1695.

Il n'est plus question, ma chère amie, ni de M. *Arnauld* ni du P. *Quesnel* ; toutes les pensées sont détournées du côté de Namur. Ces derniers tués ont jeté une consternation qui ne laisse plus de joie ici. Madame *de Morstein* est inconsolable. La bonne chancelière (1) pleure amèrement son petit-fils *de Vieuxbourg* ; et madame *de Maulevrier* renvoie bien loin tous les gens qui lui

(1) Anne-Françoise *de Loménie*, femme de Louis *de Boucherat*, chancelier de France.

veulent parler de consolation, jusqu'au P. *Bourdaloue*. On ne sait point de nouvelles du comte *d'Albert*, sinon qu'on le croit trépané; et, depuis cela, pas un mot. M. et madame *de Chaulnes* en sont dans une extrême inquiétude. Vous savez que M. le prince *de Conti* a la petite vérole; elle est sortie avec abondance, et commence à suppurer sans aucun accident; ainsi on espère qu'il s'en tirera heureusement. On fait des détachemens de tous côtés pour envoyer au secours de Namur. *Sanzei* est dans la place, et il n'y a que sa mère qui soit plus à plaindre que lui. Madame la duchesse *du Lude*, qui est de retour de Versailles, m'a conté qu'elle avoit mené ma petite nièce *de la Chaise* dîner à Trianon avec le roi. S. M. et *Monsieur* ne parlèrent que de l'agrément de cette petite personne, et de son peu d'embarras. Pour moi, je crois qu'elle con-

fesseroit (1) fort bien le roi. M. le premier président (2) a eu une manière d'apoplexie ; on l'a saigné quatre fois ; sa bouche est demeurée un peu tournée. Il doit partir incessamment pour Bourbon. Voilà une épigramme que l'on a faite sur son mal.

Ne le saignez pas tant ; l'émétique est meilleur,
Purgez, purgez, purgez ; le mal est dans l'humeur.

Je crois que je ferois bien de prendre le même chemin que ce magistrat ; car mon estomac ne se rétablit point du tout. Au reste, ma très-belle, j'ai consulté si l'on pouvoit prendre du café deux heures après la germandrée. On

---

(1) Allusion au père *de la Chaise*, confesseur du roi.

(2) Achilles *de Harlai*, premier président du parlement de Paris.

en peut prendre en toute sûreté, et même ils s'accordent fort bien ensemble. Adieu, ma très-aimable; je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui; je vous supplie seulement de faire mes complimens à *tutti quanti*, et sur-tout de vous faire la violence d'embrasser pour moi bien tendrement la charmante *Pauline*. Ma sœur (1) vous rend mille grâces de l'honneur de votre souvenir; elle en a été fort touchée; elle est à Versailles pour quelques jours.

---

(1) Madame *du Gué-Bagnols*.

LETTRE XXIII.

Paris, 12 *août* 1695.

La mort de M. *de Paris* (1), ma très-belle, vous aura infailliblement surprise ; il n'y en eut jamais de si prompte. Madame *de Lesdiguières* a été présente à ce spectacle ; on assure qu'elle est médiocrement affligée. L'on ne parle point encore du successeur ; mais bien des gens croient que ce sera M. *de Cambrai* (2), et ce sera certainement un bon choix ; d'autres disent M. le cardinal *de Janson*. Nous saurons lundi ce grand événement ; la chose mérite bien qu'on

(1) François *de Harlai de Chanvalon*, archevêque de Paris, mort à Conflans, près de Paris, le 6 d'août 1695, âgé de 70 ans.

(2) M. *de Fénelon*.

y pense. Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui se charge de l'oraison funèbre du mort. On prétend qu'il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent la chose difficile; c'est la vie et la mort. On vous aura sans doute envoyé les articles de la capitulation de Namur; vous aurez vu qu'on fait la guerre fort poliment, et qu'on se tue avec beaucoup d'honnêteté. Nous bombardons Bruxelles (1) à l'heure qu'il est; les chansons, les madrigaux, les bons mots pleuvent sur le maréchal *de Villeroi*, qui peut-être n'a aucun tort : c'est le malheur des places, heureux qui n'en a point; mais peu de gens sentent ce bonheur-là. La comtesse *de Grammont* est de retour; je la vis hier si fatiguée des eaux de Bourbon, qu'elle me confirma plus que

(1) C'étoit le maréchal *de Villeroi* qui commandoit l'armée en ce temps-là.

jamais

jamais dans ma paresse; elle est revenue dans une litière et elle dit qu'elle aimeroit mieux être revenue à pied. Le roi doit aller samedi à Meudon pour deux jours; les distinctions vont rouler présentement sur Meudon, et point sur Marli. Tout y a été cette semaine, jusqu'à M. *de Busenval* et M. *de Saint-Germain*. Comme je me sens incapable de prendre la résolution d'aller à Bourbon, je m'en vais essayer à Paris des eaux de Forges. Cela s'appelle aller du chaud au froid. Depuis que madame *de Fontevrault* (1) est ici, Saint-Joseph, où elle est presque toujours, est le rendez-vous du beau monde, mais non pas de la galanterie (2). Adieu, ma très-

(1) Sœur de madame *de Montespan*.

(2) Allusion à ces vers du *Menteur :*

Mais, puisque nous voici dedans les Tuileries,
Le séjour du beau monde et des galanteries.

aimable. Tous les marchés de M. *de Chaulnes* sont rompus. Madame *de Chaulnes* se console de tout avec madame *de Saint-Germain;* elle ne se peut passer d'elle, et cela apprend à se passer de madame *de Chaulnes.*

LETTRE XXIV.

Paris, 2 septembre 1695.

Hélas ! mon amie, il n'est non plus question de M. l'archevêque, que s'il n'avoit jamais été ; on a dit bien du mal de lui après sa mort ; on a parlé du successeur (1) ; depuis qu'il est nommé, on ne parle plus ni de l'un ni de l'autre ; ceci est un tourbillon qui ne permet pas les réflexions. Tout le monde étoit fou hier à Paris ; on ne voyoit que des femmes désespérées ; les unes couroient les rues, les autres se faisoient enfermer

---

(1) Louis-Antoine *de Noailles*, évêque de Châlons, depuis cardinal.

dans les églises ; on entendoit : « Je n'ai plus de mari, je n'ai plus de fils » ; d'autres ne disoient pas ce qu'elles n'avoient plus, mais elles ne s'en désespéroient pas moins. La comtesse *de Fiesque* disoit que la bataille étoit donnée, et par conséquent gagnée ; elle ajoutoit que le prince *d'Orange* étoit prisonnier ; je me trouvai le soir chez madame *de Carman*, où étoit madame *de Sulli*, la duchesse *du Lude*, madame *de Chaulnes*, et une douzaine d'autres femmes, dont étoit la comtesse *de Fiesque*. Quand elles eurent bien discouru, j'entrepris de leur remettre l'esprit (chose bien difficile) par un petit raisonnement, qui concluoit qu'il n'y auroit point de bataille ; elles se moquoient toutes de moi ; aujourd'hui que l'événement justifie mes raisons, elles croient que d'ici je conduis l'armée : on ne parle que de ma pénétration ; et sur cela je

conclus qu'on ne sait presque jamais pourquoi on loue ni pourquoi on blâme. J'étois hier folle, et aujourd'hui je suis la plus habile personne du monde ; et la vérité est que je ne suis ni folle ni habile ; mais que par un courrier qui étoit arrivé, on avoit appris qu'il étoit impossible de donner une bataille sans hasarder toute l'armée. M. *de Conti* l'a mandé au roi, aussi bien que monsieur le duc *du Maine*, et tout ce qu'il y a de principal dans l'armée.

M. *de Coulanges* est toujours à Navarre ; il me prie par toutes ses lettres de vous dire des choses infinies de sa part. Le roi doit partir le 24 de ce mois pour aller à Fontainebleau. M. et madame *de Chaulnes* partent incessamment pour Chaulnes, et le bruit court que je vais avec eux. Je prends des eaux de Forges, dont je me trouve assez bien. Je suis ravie que la santé de madame

de Grignan soit bonne ; je m'en réjouis avec vous et avec elle. Faites-vous la violence d'embrasser la charmante *Pauline* pour l'amour de moi, je vous en conjure, ma très-aimable.

LETTRE XXV.

Paris, 9 *septembre* 1695.

Que d'événemens, madame! que de discours! que de chansons! que d'épigrammes! que de dignités! Le maréchal *de Boufflers* est duc; vous le savez déjà. Le même courrier, qui a apporté la réduction de Namur, lui a été renvoyé pour lui apprendre que le roi le faisoit duc, et lui dire en même temps qu'il pouvoit prendre le chemin de la cour. Quand il s'est trouvé pressé par sa reconnoissance de venir remercier le roi, le prince *d'Orange* lui a dit qu'il le faisoit son prisonnier. On prétend qu'il a pris cette conduite sur celle que

nous avons eue à Dixmude. Il a bien voulu cependant le laisser revenir à la cour sur sa parole ; mais le maréchal a cru devoir attendre les ordres du roi. La maréchale *de Boufflers* est transportée de joie de sa nouvelle dignité, et ne sait point encore ce malheur, qui, selon les apparences, ne sera pas long. Revenons aux épigrammes. Le maréchal *de Villeroi* en est chamarré ; il a pourtant la consolation de savoir que le roi est persuadé qu'il n'a aucun tort ; et je sais bien ce que je dis Mais le monde veut juger de ce qu'il ignore ; et, comme on juge par l'opinion des autres, on est assez fou pour se croire malheureux, malgré sa bonne conduite. Le roi va aujourd'hui à Marli pour dix jours. M. et madame *de Chaulnes* partiront dans peu pour Chaulnes, et moi avec eux. Que dites-vous de cette résolution ? Ne me trouvez-vous pas grande femme tout

à fait

à fait ? M. *de Coulanges* est toujours à Evreux ; madame *de Louvois* le boude ; mademoiselle *de Bouillon* l'aime de passion, et le retient malgré lui. Moi, je lui écris régulièrement, et lui mande toutes les nouvelles. A qui donneriez-vous la préférence ? Les passions sont horribles ; je ne les ai jamais tant haïes que depuis qu'elles ne sont plus à mon usage : cela est heureux. Notre dragon (1) est sorti tout couvert de gloire, et tout nourri de cheval. Il a écrit une très-plaisante lettre à sa sœur. Dans toutes les relations, il a été nommé au roi avec distinction ; et, pour dire plus, c'est de madame *de Montchevreuil* que je le sais. Vous jugez bien, ma très-aimable, de la joie de madame *de Sanzei*, qui sait à cette heure que son fils se

(1) M. *de Sanzei*, neveu de M. *de Coulanges*.

porte bien. Songez que, de douze mille hommes qu'ils étoient dans Namur, il n'en est resté que trois mille trois cents. J'oubliois de vous dire que c'est M. *de Guiscard* qui étoit venu apprendre à la cour que le maréchal *de Boufflers* est prisonnier. Madame *de Sulli* a la même maladie que madame *de Grignan*. Elle prend des eaux de Forges, dont elle se trouve à merveille. Mais Forges est un peu trop loin de Grignan : il faudroit s'en approcher, mon amie. Je pardonne à madame *de Sulli* cette maladie ; mais madame *de Grignan* est trop avancée pour son âge. On prétend que, de toutes les façons d'être malade, c'est la moins fâcheuse. Je vous demande toujours des nouvelles de madame *de Grignan*, dont je suis très-sincèrement en peine. Ne me laissez point oublier dans le château

que vous habitez, et baisez, pour l'amour de moi, la charmante *Pauline*. Vous m'avouerez que j'exige des choses bien difficiles de votre amitié.

LETTRE XXVI.

Paris, 16 *septembre* 1695.

Ce n'est que pour marquer la cadence que je vous écris aujourd'hui, madame; car je n'ai point reçu de vos lettres, cette semaine, et je suis toute honteuse de n'avoir pas de grands événemens à vous mander; depuis quelque temps, ils ne nous ont pas manqué; de vous dire que le roi est à Marli depuis huit jours, voilà une belle affaire : la duchesse *du Lude* y est; le roi en revient demain, et doit partir jeudi 22 de ce mois, pour aller à Fontainebleau. Une assez grande nouvelle, c'est que je crois que j'irai dimanche à Versailles pour deux ou trois jours. Il sera question incessamment du

voyage de Chaulnes ; j'espère encore que j'en serai ; mais j'ai une santé qui me dérange si aisément, que je n'ose plus faire de projets. M. *de Coulanges* doit revenir aujourd'hui d'Évreux pour rompre avec madame *de Louvois*, et aller à Chaulnes. Encore faut-il bien vous apprendre, mon amie, que c'est le P. *Gaillard*, qui ne doit point faire l'oraison funèbre de feu M. l'archevêque (*de Paris*). Voici ce que je veux dire. M. le président et le P. *de la Chaise* se sont adressés au P. *Gaillard* pour ce grand ouvrage; le P. *Gaillard* a répondu qu'il y trouvoit de grandes difficultés ; il a imaginé de faire un sermon sur la mort au milieu de la cérémonie , de tourner tout en morale , d'éviter les louanges et la satire , qui sont des écueils bien dangereux. Tout le prélude des oraisons funèbres n'y sera point. Il se jetera sur les auditeurs pour les exhor-

ter; il parlera de la surprise de la mort, peu du mort; et puis, Dieu vous conduise à la vie éternelle. Adieu, ma belle amie; ne me laissez jamais oublier à Grignan, je vous en conjure, et surtout de la charmante *Pauline*. Je crois que M. *de Chaulnes* va acheter Villeflit de M. *de Fieubet*, dont madame *de Chaulnes* paroît peu contente. Le confesseur extraordinaire de madame *de Grignan* me doit demain lire l'oraison funèbre qu'il a faite de ce saint homme.

LETTRE XXVII.

Paris, 30 *septembre* 1695.

Je m'en vais vous parler bien habilement du mal de madame *de Grignan*, c'est-à-dire du mal d'estomac, qui n'est autre chose, mon amie, que le mien. J'ai éprouvé, par mon impatience, toute sorte de remèdes : trop heureuse si ces expériences lui peuvent être utiles. *Carette* m'a donné, pendant neuf mois, de ses gouttes, qui ne m'ont point fait un mal sensible, mais qui m'avoient grésillée à un tel point sans me raccommoder l'estomac, que je vous avouerai confidemment qu'elles m'ont fait une seconde maladie. Venons à *Helvétius* : il m'a donné une préparation

d'absinthe, qui m'a tout à fait rétabli l'estomac. Comme cela fait quelqu'impression de chaleur, très-légère pourtant, il m'a fait prendre des eaux de Forges, dont je me trouve à merveille. Je commence à engraisser; je mange du fruit, je dîne et je soupe; en un mot, mon amie, je ne suis plus la même personne que j'étois il y a deux mois. Vous voyez bien pourquoi je vous conte tous ces détails. Ramenez-nous donc madame *de Grignan* à Paris; je vous promets qu'en trois semaines, *Helvétius* et moi lui rétablirons l'estomac. C'est la cause de presque tous les maux. Je me suis même raccommodée avec le café; et, comme je ne sais point user d'une chose que je n'en abuse, j'en prends dans l'excès. Ma petite absinthe est le remède à tous maux. Vous me demanderez, mon amie, pourquoi me portant aussi bien que je vous le dis là,

je ne suis point allée à Chaulnes? Et je vous répondrai que je me trouve comme les personnes qui deviennent avares par être riches. Depuis que j'ai un peu de santé, je la ménage beaucoup. Le vilain temps m'avait alarmée; si j'avois prévu qu'il pût faire aussi beau qu'il fait présentement, je crois que je me serois embarquée pour ce grand voyage; mais je me garde pour Dampierre, et je fais très-facilement de ma maison une maison de campagne. Je me promène les matins sur mon rempart, et je passe les après-dînées assez solitairement La cour d'Angleterre est à Fontainebleau. Ils ont des comédies, des fêtes, et s'ennuient, à ce qu'ils disent; et tant pis pour eux. Madame la marquise *de Grignan* ne veut voir personne; c'est ce qui m'a empêchée de me présenter à sa porte aussi souvent que j'aurois fait. M. *de Chaulnes*, qui sait forcer les

portes, dit qu'elle est très-aimable. M. *de Coulanges* est allé à Chaulnes; ils reviendront tous dans un mois, et c'est tout à l'heure. L'abbé et moi ne laisserons point ignorer à madame *de Sanzei* tout ce que vous dites pour elle. Je vous demande mille complimens pour madame *de Grignan*, ma très-aimable : je vous demande aussi d'embrasser la belle *Pauline* pour l'amour de moi, tout comme si vous n'aviez point de sujet de vous plaindre d'elle.

LETTRE XXVIII.

Paris, 28 *octobre* 1695.

Vous avez eu la colique, ma chère amie; et quoique je sache que vous vous en portez bien présentement, je ne saurois être rassurée que je ne le sois par vous-même. Je vous demande aussi des nouvelles de madame *de Grignan* ; si vous saviez combien l'air subtil est contraire à ses maux, vous l'obligeriez de se mettre dans une litière bien faite et bien commode, et vous gagneriez Paris; l'air de Lyon lui feroit connoître qu'il n'y a point de meilleur remède pour elle que de changer de climat; c'est l'avis de mon

oracle (*Helvétius*). La maréchale *de Boufflers* a été fort malade d'une pareille maladie ; elle se porte très-bien aujourd'hui. Le roi est de retour dans une parfaite santé. Je vis hier la duchesse *du Lude*, qui est venue à Paris pour se faire saigner et purger, sans autre raison, je crois, que d'avoir trop de santé. Il s'est fait de grands changemens à Chaulnes. M. *de Chaulnes* aime son château comme sa vie, et ne le peut quitter. Madame *de Chaulnes* passe les jours, et peut-être une bonne partie des nuits à jouer. M. *de Coulanges* est devenu délicat et précieux ; les visites de province l'ennuient. Je vois souvent notre petite accouchée (*la duchesse de Villeroi*) (1) : elle a un fils un peu plus

(1) Marguerite *le Tellier*, fille du marquis *de Louvois*, ministre de la guerre.

grand que son père, et un peu moins grand que le maréchal (*de Villeroi*); il n'y a point de jour qu'elle ne me demande des nouvelles de mademoiselle *de Grignan*, et qu'elle ne lui souhaite tous les biens et les maux qu'elle a. L'on dit que le maréchal *de Lorges* se porte mieux, et on n'appelle plus sa maladie une apoplexie; la maréchale, qui l'est allé trouver, va avec lui aux eaux de Plombières. Tout le monde croit le mariage de M. *de Lesdiguières* fait avec mademoiselle *de Clérembault* (1); le charme que madame *de Lesdiguières* trouve dans ce mariage, c'est qu'elle n'aura point son fils avec elle. Le monde dit aussi celui de ma-

(1) Ce mariage ne se fit point avec mademoiselle *de Clérembault*, mais avec mademoiselle *de Duras*, fille du maréchal de ce nom, en 1696.

demoiselle *d'Aubigné* avec le fils (1) de M. *de Noailles*; et je crois qu'en cette occasion le monde dit vrai. Au reste, ma très-belle, j'ai à vous apprendre que l'abbé *Testu* est charmé de madame *de Carman*, et qu'il se plaint hautement de toutes ses amies de ne lui avoir pas fait connoître ce mérite-là plutôt. On parle fort ici de la solitude de madame la marquise *de Grignan*; on dit que sa vie n'est pas soutenable, parce qu'il ne faut voir personne, ou voir bonne compagnie. Vous voyez combien votre retour et celui de *sa belle-mère* (2) sont nécessaires; mes conseils sur cela vous paroîtront bien intéressés; je souhaite que cette raison ne vous empêche pas de les suivre, et

(1) Ce mariage ne se fit que le premier avril 1698.
(2) Madame la comtesse *de Grignan*.

que vous me croyiez aussi tendrement à vous que j'y suis. Je vous demande en grâce de dire bien des choses de ma part à madame *de Grignan*, et de ne pas oublier la belle et charmante *Pauline*.

LETTRE XXIX.

Paris, 7 novembre 1695,

Après avoir réfléchi avec toute l'application possible sur tout ce que vous me mandiez, ma chère amie, *Helvétius* a encore voulu emporter votre lettre afin d'y penser à loisir; il ne me rapporta qu'hier ce que je vous envoie; il est persuadé que l'air subtil est fort contraire à madame *de Grignan*, et que s'il étoit possible qu'elle se mît dans une litière bien commode, et qu'elle fit de petites journées, elle ne seroit pas plutôt arrivée à Lyon qu'elle se trouveroit fort soulagée; c'est un remède que nous approuvons fort ici. Notre oracle *Helvétius* a sauvé la vie à la pauvre *Tourte*;

Tourte; il a un remède sûr pour arrêter le sang, de quelque côté qu'il vienne ; c'est un très-joli homme et très-sage. Sa physionomie ne promet pas tant de sagesse ; car il ressemble à *Dupré* comme deux gouttes d'eau. Je vous demande des nouvelles de madame *de Grignan*, ma très-aimable, pour me récompenser de toutes mes consultations. M. le marquis *de Grignan* m'est venu voir ; il est assurément moins gras qu'il n'étoit ; je lui en ai fait des complimens très-sincères : madame sa femme me fit l'honneur de venir ici hier ; je la trouvai si considérablement embellie, qu'elle me parut une autre personne que celle que j'avois vue ; c'est qu'elle est engraissée, et qu'elle a bien meilleur visage, de beaux yeux si brillans, que j'en fus éblouie ; elle vint ici sur les deux heures avec madame sa mère et mademoiselle sa sœur. Malheu-

reusement pour moi, madame *de Nevers* s'étoit levée aussi matin qu'elles ; elle arriva un moment après ces dames, qui s'en allèrent quand elle entra; et madame *de Nevers* qui me parla très-sincèrement, trouva madame la marquise *de Grignan* toute des plus jolies. M. et madame *de Chaulnes* et M. *de Coulanges* arrivent mercredi pour dîner à Paris, je me dois trouver à l'hôtel de Chaulnes pour les y recevoir. Le roi est à Marli pour jusqu'à lundi; la comtesse *de Grammont* y est aussi; mais quoiqu'elle ait rattrapé à la cour les grâces de la nouveauté, la pauvre femme ne s'en porte pas mieux. Tous ses maux sont revenus : elle les soutient avec un courage et une gaieté qui m'étonnent, ayant perdu, je crois, jusqu'à l'espérance de guérir. La duchesse *de Villeroi* reçoit ses visites dans son lit, jolie tout ce qu'on peut l'être ; je fis, il y a

deux jours, les honneurs de sa chambre avec la maréchale *de Villeroi*; j'ai découvert à cette petite duchesse un mérite qui lui fait bien de l'honneur dans mon esprit, c'est qu'elle a un goût si naturel pour mademoiselle *de Grignan* (1), qu'elle en est sincèrement occupée; elle m'en demande continuellement des nouvelles Elle lui souhaite tout le bonheur qu'elle mérite; mais elle ne veut consentir à aucun mariage, qu'elle ne soit assurée de la revoir ici. Enfin, elle a des sentimens, elle a des pensées; c'est un des miracles de *Pauline*. Je sais de ses nouvelles; on dit que vous vous allez encore marier (2); j'en suis ravie, mon amie; revenez donc toutes;

---

(1) Depuis marquise *de Simiane*.

(2) C'est à l'occasion du mariage de mademoiselle *de Grignan*, qui devoit bientôt épouser le marquis *de Simiane*.

la vie est trop courte pour de si longues absences. Par rapport à la vie, les plus longues ne devroient être que de deux heures. Je vous envoie une lettre de M. *de Vannes*, qu'il y a en vérité trois mois qui est dans mon écritoire. Je lui en demande pardon; car pour vous, je suis assurée que vous l'aimez autant à l'heure qu'il est, que quand elle a été écrite. Adieu, ma très-aimable; mandez-moi vitement que vous allez revenir, et que vous ne pouvez plus souffrir la solitude de cette jeune marquise, qui, comme moi, soupire après votre retour.

LETTRE XXX.

Paris, 18 *septembre* 1695.

MONSIEUR *de Lamoignon* me montra hier une lettre de M. le chevalier *de Grignan*, qui m'apprit que madame votre fille se portoit bien mieux ; j'en ai une joie très-sincère, et je souhaite de tout mon cœur, ma très-chère, d'apprendre la continuation de ce mieux ; j'ai la confiance de croire que vous me le ferez savoir ; cela me donne aussi des espérances que nous vous reverrons bientôt ; il n'y a rien, en vérité, que je désire si vivement : votre retour est nécessaire à bien des choses, dont le changement d'air est une des principales pour madame *de Grignan*. Madame sa belle

fille est trop abandonnée ici; le retour de M. *de Sévigné* qui approche; que de raisons, ma très-belle, pour nous revenir voir! Paris est fort rempli à l'heure qu'il est; mais il ne le sera point à ma fantaisie, tant que vous ne serez point avec nous. J'ai bien envie d'apprendre si madame *de Grignan* a fait usage des bouillons d'écrevisse, et si elle s'en est bien trouvée. Il y a tous les jours de bon dîners à l'hôtel de Chaulnes, et une très-bonne compagnie, où vous êtes toujours désirée. M. le marquis *de Grignan* me fit l'honneur de me venir voir il y a deux jours. Je le remerciai de n'être point grossi; il me paroît fort content du palais qu'il habite. On me mande de Lyon que la charmante *Pauline* va changer de nom; ne nous l'amenez-vous pas? Il n'y a que madame *de Simiane* que je puisse jamais autant aimer que mademoiselle

de Grignan. Hélas ! à propos *de Simiane ;* le pauvre monsieur *de Langres* (1) est à l'extrémité ; j'en suis tout à fait en peine. Je crois M. *Nicole* mort ; il tomba en apoplexie il y a deux jours. *Racine* vint en diligence de Versailles lui apporter des gouttes d'Angleterre, qui le ressuscitèrent ; mais on vient de me dire qu'il est retombé ; c'est une grande perte. Il s'est trop épuisé à écrire : on prétend qu'il s'est cassé la tête à ce dernier livre contre les Quiétistes ; ils n'en valoient, en vérité, pas la peine. Adieu, ma très-aimable ; j'attends toujours de vos nouvelles avec impatience, mais encore plus à présent, à cause de l'état où est madame *de Grignan.*

---

(1) Louis-Marie-Armand *de Simiane de Gordes,* évêque de Langres, mort le 21 novembre 1695.

LETTRE XXXI.

Paris, 6 *avril* 1696.

Je ferai voir votre lettre à la maréchale *de Créqui* (1), madame ; le seul plaisir qui lui reste, c'est d'entendre louer son pauvre fils (2) : elle me paroît plus affligée que le premier jour ; je n'en passe guère sans la voir. Je l'ai cependant envoyée à M. *de Coulanges* cette aimable et tendre lettre ; il est à Saint-Martin, d'où il doit revenir mardi. Madame *de Saint-Géran* a reçu deux

(1) Catherine *de Rougé du Plessis-Bellière*.

(2) Nicolas-Charles *de Créqui*, marquis *de Blanchefort*, mort à Tournai le 16 mars 1696, âgé de 27 ans.

visites

visites de madame *de Maintenon* ; vous jugez bien qu'il n'en falloit pas tant pour la consoler : madame *de Mornai* ne quitte point madame *de Maintenon* ; plus cette petite femme paroît insensible aux honneurs qu'elle reçoit, plus on est occupé d'elle. Je suis étonnée de ces sortes de conduites. Le mariage de ma nièce est absolument rompu avec M. *de Poissi* (1) ; elle part dans huit jours pour aller en Flandre. M. et madame *de Bagnols* n'ont aucun tort : madame *de Maisons* (2) a fait aussi ce qu'elle a pu, et nous lui en serons toujours très-sensiblement obligées : je suis ravie de la connoître ; elle a un très-bon cœur, et une véritable générosité. Il

---

(1) Claude *de Longueil*, marquis *de Poissi* et *de Maisons*, président à mortier au parlement de Paris.

(2) Louise *de Fieubet*, mère de M. *de Poissi*.

faut espérer que notre grande fille sera bien mariée (1) ; mais ce ne peut plus être qu'au retour de la campagne, car rien ne nous convient plus dans la robe. Je m'en vais vite finir ce petit billet, car madame *de Montespan* me vient prendre dès la pointe du jour, pour aller entendre le P. *de la Ferté* (jésuite), qui prêche comme un *Bourdaloue*, et qui ressemble si fort au duc son frère, qu'on ne se peut empêcher de rire des discours qu'ils tiennent tous deux : madame *de Fontevrault* (2) vient aussi : voilà bien des sermons que j'entends avec cette bonne compagnie, qui part dans huit jours pour aller à Bourbon. Moins madame *de Grignan* se rétablira

---

(1) Elle fut mariée, en 1699, au comte *de Tillières*.

(2) Sœur de madame *de Montespan*.

où elle est, plus elle se devroit presser de changer d'air. Séparément de l'intérêt que j'ai à donner ce conseil, c'est l'avis de tous les gens habiles. Quand reverrons-nous aussi madame *de Simiane*? elle ne s'en soucie guère; elle a de quoi s'amuser, pendant que nous soupirons ici après elle. Je ferai vos complimens à la maréchale *de Créqui*, et ceux de M. et de Madame *de Grignan*, je vous en assure, ma très-aimable. Le roi a donné deux mille louis au maréchal *de Choiseul* pour l'aider à faire son équipage; je ne sais si le marquis *de Grignan* ira avec lui. Adieu, ma vraie amie, et vite adieu; on me presse de sortir.

LETTRE XXXII.

A Madame DE SIMIANE (1).

Paris, 2 mai 1696.

Je vous suis sensiblement obligée, madame, de songer encore à moi; je connoissois toutes vos perfections; mais la tendresse de votre cœur, et l'amitié que vous avez su avoir pour une personne (1) aussi digne d'être aimée que celle que vous regrettez, c'est ce qui

---

(1) Pauline Adhémar *de Monteil*, marquise *de Simiane*, et petite-fille de madame *de Sévigné*.

(2) Madame *de Sévigné*, morte à Grignan peu de jours auparavant.

me paroît fort au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. Ah ! madame, que vous avez raison de me croire infiniment touchée ! Je ne pense à autre chose ; je ne parle d'autre chose ; j'ignore tous les détails de cette funeste maladie, je les cherche avec un empressement qui fait voir que je ne songe point à me ménager. Je passai hier toute la journée avec le prieur de Sainte-Catherine ; vous jugez bien sur quoi roula notre conversation ; je lui fis voir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; elle lui fait un vrai plaisir ; car ces sortes de gens-là sont si persuadés que cette vie-ci ne doit servir qu'à s'assurer l'autre, que les dispositions dans lesquelles on quitte le monde sont les seules dignes d'attention pour eux ; mais on songe à ce que l'on perd, et on le pleure. Pour moi, il ne me reste plus d'amie ; mon tour viendra bientôt, cela est rai-

sonnable : ce qui ne l'est guère, c'est d'entretenir une personne de votre âge de si tristes et de si noires pensées ; votre raison fait oublier votre jeunesse, madame ; et cela, joint à l'inclination naturelle que j'ai pour vous, m'autorise, ce me semble, à vous parler comme je fais.

LETTRE XXXIII.

A LA MÈME.

Paris, 8 juin 1696.

Il me paroît qu'il y a bien du temps que vous n'avez reçu de mes lettres; vous ne serez peut-être pas de cet avis : il n'y a pas moyen cependant de pousser ma discrétion plus loin; c'est un bien qui m'est devenu nécessaire, d'avoir de vos nouvelles; et, quelque inégalité qu'il y ait de votre âge au mien, j'éprouve que l'on vous aime très-solidement. Il y a des endroits dans votre cœur, qui font oublier votre jeunesse, sans qu'il

y en ait aucun dans votre figure, qui ne présente toute la fleur de ce bel âge.

Je ne m'accoutume point à la perte que nous avons faite (1); et lorsque j'apprends le retour de la santé de madame votre mère, je ne puis m'empêcher d'être vivement touchée que cette joie n'ait point été sentie par une personne qui en eût été si digne (2). Je vous prie, madame, que je sois informée de la continuation de cette santé, à laquelle je prends plus d'intérêt que je ne puis vous le dire.

Je vis avant-hier M. *de Coulanges* dans la belle maison de Choisi : Madame *de*

(1) De madame *de Sévigné*, grand'mère de madame *de Simiane*, et bonne amie de madame *de Coulanges*, morte depuis environ six semaines.

(2) A cause de l'extrême tendresse de madame *de Sévigné* pour madame *de Grignan*, sa fille.

Louvois et lui y sont établis pour tout l'été ; on est obligé tous les jours d'y avoir deux tables, par la quantité de monde qui s'y trouve ; un lansquenet ensuite, et puis des promenades délicieuses ; joignez à tout cela les plaisirs qui suivent l'abondance, et vous trouverez que Choisi est un séjour enchanté : il y a trop de ces plaisirs pour moi, et je ne saurois me résoudre à y passer plusieurs jours : mon goût augmente pour la solitude, ou du moins pour une très-petite compagnie. Madame *de Mornai* ne quitte plus madame *de Maintenon* : elle va à Marli ; enfin, madame, je ne trouve rien de si extraordinaire que de la voir de tous les plaisirs, pendant que vous êtes éloignée du monde et du bruit ; il est vrai que vous avez de grandes ressources dans vous-même. Adieu, madame, je vous demande en grâce de ne pas négliger l'occasion de

dire à M. le comte *de Grignan* combien je l'honore ; mais sur-tout rendez-moi de bons offices auprès de vous, je vous en supplie.

LETTRE XXXIV.

A LA MÊME.

Paris, 20 juillet 1696.

Il y a long-temps, madame, que je n'ai eu l'honneur de vous écrire; mais je ne suis point seule à m'en apercevoir. En vérité, c'est pure discrétion qui m'empêche de vous dire plus souvent ce que je sais penser de vous; il y a une telle disproportion de votre âge au mien, qu'il me paroît de la cruauté à moi de vous aimer comme je fais, et sur-tout de vous en entretenir. Je suis très-persuadée que vous n'enviez point les extrêmes distinctions dont jouit madame *de Mornai;* mais, madame,

n'est-ce point être trop avancée pour votre âge ; de vous savoir passer du monde et de la cour ? Il me semble qu'il n'y a que l'expérience qui en puisse détromper, et voilà ce que vous n'avez pas jusqu'à présent. Madame *de Mornai* est de tous les voyages de Marli, sans être nommée de toutes les promenades du roi ; en un mot, madame *de Maintenon* la traite comme sa fille ; et pensez-vous qu'on puisse être insensible à ces honneurs ? ma nièce *de Bagnols* voit tout cela d'un grand sang-froid. La trève d'Italie donne ici de grandes espérances de la paix générale ; je suis assurée, madame, que cette grande nouvelle ne vous sera pas indifférente. On se tourmente déjà pour être des dames de madame *de Bourgogne ;* car on dit qu'elle n'aura point de filles, et qu'on lui donnera à peu près les dames qu'avait la reine, excepté ma-

dame *de Beauvilliers*, qui, selon toutes les apparences, sera dame d'honneur. Nous craignîmes beaucoup avant-hier pour madame *de Chaulnes*, qui, à la suite d'une mauvaise santé, eut une si grande foiblesse, qu'elle perdit connoissance. On envoya querir des médecins, un confesseur, enfin un appareil très-propre à épouvanter; elle se porte beaucoup mieux; elle a pris aujourd'hui un peu d'émétique. J'aime cette duchesse de la vraie douleur qu'elle a eue de la perte de madame *de Sévigné*. Pour moi, madame, je vous avoue avec une sincérité que j'ai pour vous, malgré mon âge, que je ne m'en consolerai jamais; j'y pense sans fin et sans cesse; et quand je songe que tous les retours ne la ramèneront point, je ne puis soutenir une telle idée. Je vous demande des nouvelles de votre santé, madame; on m'a dit qu'elle n'étoit pas absolument

bonne ; et que vous preniez des eaux : je vous croyois une sorte de maladie, où les eaux n'étoient point propre. La maréchale *de Castelnau* est morte d'un très-douloureux cancer : les petites-filles espèrent la pension de quatre mille livres, que le roi lui faisoit. Je vous demande pardon, madame, de vous écrire une si longue lettre ; mais le goût que j'y trouve, me doit faire espérer que vous ne vous en plaindrez pas.

LETTRE XXXV.

A LA MÊME.

Paris, 14 septembre 1696.

J'ai été fort aise, madame, d'apprendre par vous le rétablissement de la santé de madame votre mère; mais je ne puis m'ôter la pensée que la personne du monde, qui s'intéressoit le plus à cette santé, n'ait point partagé notre joie. Ah! madame, je ne m'accoutume point à ne plus espérer qu'aucun retour nous amène ce que nous regrettons avec tant de raison. Je comprends ce que ce sera pour madame *de Grignan*, de se trouver en ce pays-ci au milieu de ces tristes souvenirs. Je

suis fort occupée de ce que vous nous privez de l'espérance de votre retour. Il me semble que vous seriez bien nécessaire à madame votre mère ; et je vous avoue que j'aurois plus de joie de vous revoir qu'il ne convient à une personne de mon âge. Vous êtes faites pour charmer tout ce qui est aimable et jeune comme vous ; et c'est vous offenser que de vous aimer aussi véritablement que je fais; mais qu'importe ? Je ne sens point que je puisse m'empêcher de vous offenser , ni d'espérer que vous me pardonnerez. Que dites-vous, madame , de notre duchesse *du Lude ?* Je l'embarquai mardi avec les dames du palais , dans une santé parfaite : jamais on n'a marqué tant de confiance en une personne , que le roi et madame *de Maintenon* ont fait pour elle dans cette occasion ; et je vous assure qu'elle n'y est pas insensible. On dit qu'il sera ques-

tion encore de quatre dames du palais, et de deux autres, quand la jeune princesse se mariera. Je ne comprendrai jamais qu'on ne vous aille pas chercher au bout du monde pour cela. J'ai assez bonne opinion de votre *voisine* (1), pour croire que vous seriez sa favorite. Enfin, je fais de tout ceci un petit château qui vous regarde uniquement, et je ne m'accommoderai jamais que ce château soit en Espagne. A propos d'Espagne, savez-vous que toute l'histoire de cette reine est fausse? Elle n'est point grosse, elle se porte fort bien; le roi en a reçu des nouvelles. On est ici dans les *Te Deum*, dans les feux de joie de la paix de Savoie. Grâces à Dieu, le roi con-

(1) La princesse *de Savoie*, qui devoit être dans peu duchesse *de Bourgogne*, est appelée ici *la voisine* de madame *de Simiane*, parce qu'alors madame *de Simiane* demeuroit en Provence.

tinue de se porter de mieux en mieux. On croit que la cour ira à Fontainebleau vers la fin de ce mois, pour y recevoir la princesse. Conservez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, madame; j'espère que vous voudrez bien vous souvenir de moi auprès de madame la comtesse *de Grignan* et de M. *le Chevalier*. Je vous demande pardon de la liberté que je prends; mais tout est permis à une personne qui a la confiance de vous écrire, et que vous honorez de vos aimables lettres. M. *de Coulanges* est à Vichi avec sa femme *de Louvois* (1).

---

(1) Il a déjà été remarqué que M. *de Coulanges* appeloit madame *de Louvois* sa seconde femme.

LETTRE XXXVI.

A LA MÊME.

Paris, 25 *octobre* 1696.

Je suis fort aise, madame, que vous nous fassiez espérer le retour de madame votre mère; mais, en vérité, pour que la joie fût complète, le vôtre nous seroit bien nécessaire. J'admire que l'on ait pu faire des dames du palais pour madame la duchesse *de Bourgogne*, sans avoir songé à vous envoyer chercher au bout du monde. Je fis part, il y a quelques jours, de mon étonnement à madame *de Montchevreuil*. A propos de madame *de Montchevreuil*, madame *de Mornai*

est accouchée d'un fils. Cet événement donne beaucoup de joie à toute sa maison. Où avez-vous pris, madame, que madame la duchesse *de Bourgogne* a eu la rougeole? Est-il possible qu'une de *ses voisines* soit si peu instruite? (1) Je reçus hier une lettre de madame la duchesse *du Lude* (2), qui me paroît charmée de sa princesse. Elle me mande qu'elle est gracieuse, qu'elle a un très-bon air, et que, sans beauté, on ne peut être plus agréable qu'elle est. Le roi et *Monsieur* iront coucher à Montargis, pour la recevoir, et M. le duc *de Bourgogne* ira jusqu'à Nemours. *Madame*, toutes les princesses et les fem-

(1) A cause de la proximité du Piémont et de la Provence.

(2) Dame d'honneur de madame la duchesse *de Bourgogne*.

mes de la cour l'attendront toutes parées dans l'appartement qu'on lui destine à Fontainebleau, qui est le même qu'occupoit madame *la Dauphine*. On dit que l'on nommera encore six dames au mariage de la princesse. Le roi, madame *de Maintenon*, tout est charmé de madame *du Lude*. Elle s'est surpassée elle-même dans toute la bonne conduite qu'elle a eue : j'en suis aussi peu surprise que j'en suis aise. Le pauvre abbé *Pelletier* est mort d'apoplexie. Il y a quatre ou cinq jours que je vois un spectacle bien triste, mais qui commence à le devenir moins. M. *d'Harrouis* tomba dimanche dernier en apoplexie : je volai à son secours; et nous avons si bien fait par nos remèdes et par nos soins, que je le crois hors d'affaire; mais le pauvre homme demeurera paralytique. Tout ce qu'il nous a dit dans son agonie, ne se peut ni croire ni imaginer; je n'ai

jamais vu envisager la mort avec tant de courage, ni revenir à la vie avec tant de docilité. Ce pauvre mourant parloit toujours de madame *de Sévigné*. Il disoit : « Si elle étoit au monde, elle seroit » de celles qui ne m'abandonneroient » pas. » Nous fondions toutes en larmes, et puis il nous disoit des choses qui nous faisoient rire, malgré que nous en eussions. J'ai une vraie impatience de recevoir l'honneur que vous dites que doit me faire un homme, qui a été assez heureux pour vous plaire. J'avoue que cela me prévient en sa faveur ; mais, madame, pourquoi le laissez-vous venir tout seul ? En vérité, vous êtes trop raisonnable, et nous souffrons trop de votre raison. J'espère que mademoiselle *de Bagnols* aura un beau palais sans l'aller chercher à Turin, ou, pour parler plus juste, un beau château ; j'ai une grande envie qu'elle soit bien établie.

Conservez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, madame; et, si vous n'êtes point honteuse d'avoir un commerce avec une vieille comme moi, comptez qu'il ne finira point par ma faute. Je vous serai sensiblement obligée, si vous voulez bien me faire la grâce d'assurer madame la comtesse *de Grignan* et M. *le Chevalier* que j'attends leur retour avec toute l'impatience qu'ils méritent.

LETTRE XXXVII.

A LA MÊME.

Paris, 7 mars 1697.

Je suis charmée de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame. Comme il y a long-temps qu'on n'a eu celui de vous voir, on est étonné de trouver tant de sagesse, de raison et de bon sens, avec tous les charmes de la jeunesse. Il n'y a que vous qui ayez pu accorder des choses si opposées. Je suis très-fâchée d'avoir ignoré si long-temps le séjour de M. *de Simiane* en ce pays-ci. Le hasard me l'a fait trouver à dîner chez M. *de Saint-Amant*; il m'a ensuite

ensuite fait l'honneur de me venir voir deux fois. Il m'a paru tout comme il vous paroît ; je ne crois pas peu dire. Il a bien raison d'être pour vous, comme il est. J'avoue que cela m'a fait un sensible plaisir ; je n'aime point qu'on ignore de tels bonheurs. Ah ! madame, que ne feroit point notre pauvre madame *de Sévigné* dans une pareille occasion ? Le malheur de ne la plus voir m'est toujours nouveau ; il manque trop de choses à l'hôtel de Carnavalet. Je ne saurois m'empêcher de vous désirer ; et toute votre indifférence pour ce pays-ci ne m'en peut inspirer pour votre retour. Je le souhaite comme si j'étois d'âge à en profiter ; mais il me semble que mon inclination si naturelle pour vous, vous fait souffrir mon âge avec quelque bonté. J'ai eu la conduite que vous m'avez prescrite au sujet de votre lettre ; cependant je vous avouerai,

madame, que je l'ai montrée à madame *de Chaulnes*, qui m'a fait promettre de vous dire de sa part qu'elle vous approuve autant qu'elle désapprouve, je ne dirai pas qui. Savez-vous que madame *de Chaulnes* a un nouveau mérite à mon égard? C'est celui de ne se point du tout consoler de la perte de madame *de Sévigné*. Nous en parlons sans cesse; car, pour moi, c'est ma manière; j'aime à parler de ce que j'ai aimé, et à ne me point ménager sur les souvenirs qui me sont chers.

Je fis une longue réponse à une lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avant la dernière; je la donnai à madame votre mère, et ma lettre s'est trouvée perdue. Je vous le dis, madame, afin que vous ne me soupçonniez pas d'une grossièreté pareille à celle d'y avoir manqué. Au reste, le mariage de ma nièce avec M. *de Poissi* est rompu

Si j'étois à sa place, j'en serois aussi aise qu'elle en est peut-être fâchée. Il ne la désiroit point autant qu'il convenoit pour surmonter les plus petites difficultés : quand cela est ainsi, il me paroît qu'on se doit trouver heureuse de ne point entrer dans une maison où l'on est si peu souhaitée : je suis assurée que c'est là votre avis. Quel bon sens, madame, que le vôtre, de n'être point entêtée de la cour ! Songez que madame *du Lude*, qui avoit une si bonne santé, est accablée de rhumatismes. Songez qu'il faut qu'elle couche dans la chambre de la princesse ; qu'elle se fatigue jour et nuit, et pour qui (1) ? Cependant je sais une personne du monde, qui admire les agrémens de la place, et la trouve préférable à tout le repos, dont

(1) Madame *du Lude* n'avoit point d'enfans.

madame *du Lude* pouvoit jouir. J'ai eu quelque escarmouche avec cette personne sur une telle façon de penser, que je vous avoue que je ne comprends point. Continuez-moi toujours un peu de part dans votre amitié, madame. Il faudroit que vous puissiez bien savoir comme je suis pour vous, afin de vous persuader que je n'en suis pas indigne. Permettez-moi de prendre part à la joie de M. le marquis *de Simiane* de se trouver auprès de vous. Sa joie est d'autant plus raisonnable, qu'il n'est pas aise tout seul. J'ai eu assez l'honneur de le voir, pour désirer beaucoup de le voir davantage.

LETTRE XXXVIII.

A Madame DE GRIGNAN.

Paris, 19 *avril* 1700.

Il y a si long-temps, madame, que je ne fais rien de ce que je désire, que je n'ai pu trouver le moment de vous remercier de la dernièrelettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ma mère a depuis quinze jours la fièvre continue avec des redoublemens; et moins elle est en état de penser, plus je suis attachée auprès d'elle : c'est un terrible spectacle. Ce qui se passe en moi dans cette cruelle occasion, ne se peut concevoir; mais en voilà trop sur un si triste sujet. Il vaut mieux vous

faire de très-sincères complimens sur le voyage que M. le marquis *de Grignan* va faire en Lorraine. Toutes les distinctions sont agréables à son âge ; et vous ne sauriez croire , madame , combien celle-là a été recherchée. Je me présentai hier à la porte de *son excellence ;* elle étoit à Versailles. Je vis madame votre belle-fille chez madame *de Simiane* , qui est en vérité bien incommodée de sa grossesse. Je rendis mes devoirs à votre appartement ; il est très-beau ; la vue m'en paroît charmante. Je le regardai avec un air d'intérêt , qui me le fit bien examiner pour la première fois. Vous serez bien logée , madame ; mais vous nous ferez trop languir après votre retour. C'est là votre unique défaut ; nous aurions besoin que vous en eussiez d'autres pour nous consoler. On commence aujourd'hui à tirer la loterie de madame *de Bourgogne*. J'ai

eu trente pistoles à la grande, qui s'est faite à l'Hôpital; se peut-il un plus grand malheur dans une pareille occasion? Cependant j'ai eu l'âme assez intéressée pour préférer ce vilain petit billet noir à un billet blanc; ma sœur a trouvé ce sentiment très-indigne d'elle. M. *de Bagnols* est ici. Je ne désespère point qu'il n'aille à Grignan rendre à M. *de Grignan* tout ce qu'il lui doit; car pour Paris, ce n'auroit été que la conduite des autres. Madame la duchesse *du Lude* a eu un mal assez considérable au pied. Elle a quelquefois un rhumatisme; mais elle ne sent point ses maux dans la chaleur du combat. Je pense toujours de la même façon sur ce qui la regarde; et, Dieu merci pour elle, sa façon de penser n'est point changée aussi. La pauvre petite madame *d'Aunai*, fille de madame *de Morangis*, est morte à vingt-un ans; les *Villeroi* sont

sont très-affligés avec raison. On assure que M. *de Rochebonne* et M. *de Saint-Germain* ont des raisons d'espérer ; je souhaite de tout mon cœur pour la chose en elle-même, et par l'intérêt sensible que vous y avez tous, que leurs espérances soient fondées. J'ai appris à l'abbé *Testu* que vous l'honoriez de votre souvenir; mais je vous avouerai que, quoiqu'il ait reçu cette marque de votre bonté avec beaucoup de reconnoissance, il a voulu voir si je ne le trompois point, car il lui faut des démonstrations ; et après avoir été convaincu de la vérité de ce que je lui disois, il a tiré des conséquences qu'il falloit qu'il fût charmé, et il a conclu qu'il l'étoit.

LETTRE XXXIX.

A LA MÊME.

Paris, 30 juillet 1700.

Tout ce que vous me faites la grâce de me dire est vrai, madame; cependant on ne sauroit s'imaginer ce que la nature soutenue du spectacle m'a fait souffrir. L'impression qui m'en est restée est si vive, que je n'en puis revenir, malgré tout ce que la raison peut fournir de consolation. J'espère en la diversion que je n'ai point encore éprouvée; car je n'ai vu personne dans cette triste conjoncture. Je ne vous fais point d'excuses de n'avoir pas fait réponse à votre lettre; vous jugez aisément, madame, de ce

qui m'en a empêchée, et combien j'avois renoncé à mes plaisirs, puisque je m'étois retranché celui de vous entretenir. M. *de Coulanges* est à Versailles ; on vient de me dire qu'il vit hier madame *de Maintenon* chez madame *de Saint-Gérun*, et qu'il en avoit reçu des amitiés infinies. Il a mandé cette heureuse rencontre à madame *de Louvois*. C'est une chose raisonnable que les *secondes femmes* soient mieux traitées que les premières ; et je suis assez juste pour ne me point plaindre de la préférence que M. *de Coulanges* donne à madame *de Louvois*. Que dites-vous de la mort de la duchesse *d'U****? Pour moi, je voudrois qu'on fît un exemple de tels assassinats. On dit cependant que la presse est grande à qui épousera ce joli héros. O grand pouvoir du tabouret ! Le roi est à Marli pour dix jours. Je donnai à dîner à madame *de Simiane* en plein

réfectoire le jour de la Madeleine. Nous avions la comtesse *de Grammont* à notre dîner, et ensuite il fut question d'un sermon tout neuf du père *Massillon*. La seule visite que je me suis permise, a été celle de la maréchale *d'Humières*. En vérité, il n'y a qu'à habiter le faubourg Saint-Jacques pour être une personne au-dessus des autres. On ne peut assez admirer la parfaite patience de cette maréchale, sa résignation à la mort, sa piété, son courage; enfin, rien n'est tel que le faubourg Saint-Jacques. Madame *de Guitaut* l'habite aussi; je vous assure que ce quartier fournit une très-bonne compagnie. Je voudrois bien, pour nous venger de la joie que vous avez eue de nous quitter, que votre séjour à Grignan vous ennuyât autant que nous. Si cela étoit, madame, il nous seroit permis d'espérer bientôt votre retour. Une des grandes nouvelles

du monde, c'est que madame *de Bourgogne* changera de confesseur aussi souvent qu'elle voudra, pourvu qu'il soit jésuite.

LETTRE XL.

A LA MÊME.

Paris, 18 *décembre* 1700.

Vous n'avez pas eu de peine, madame, à imaginer la raison, je ne dis pas de mon oubli, mais de mon silence, puisque vous m'avez fait la grâce de le remarquer. Votre vie est plus remplie que la mienne ; ainsi c'est à moi qu'il convient d'être discrète. Je suis plus solitaire que jamais, et ne le suis pas encore assez à mon gré. Il n'a pas été au pouvoir des grands et prodigieux événemens qui sont arrivés (1), de m'obliger à

(1) La mort de Charles II, roi d'Espagne, qui

quitter ma chambre. Les années m'ont tellement mise à la raison, que si j'en avois encore beaucoup à passer, je crois que je me retirerois dans quelque petit désert; mais l'avenir est court pour moi. Vous jugez bien qu'avec de telles dispositions je ne suis pas assez informée des nouvelles du monde, pour avoir la confiance d'espérer vous divertir; et je ne dois pas avoir celle de croire que de ne vous apprendre que des miennes, cela vous suffise. Ce n'est pas que je n'aie véritablement souffert d'ignorer ce qui se passoit dans les lieux que vous habitez, et que je n'en aie été instruite, autant que je l'ai pu, par madame *de Simiane*. Il faut avouer cependant que les nouvelles considérables n'ont pas

---

appela, par son testament, M. le duc *d'Anjou* à la succession entière de la monarchie d'Espagne.

manqué depuis quelque temps; mais *quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi.* Vous allez avoir bien des affaires, madame, pour recevoir les princes (1); je suis assurée que vous n'en serez point du tout embarrassée. Madame *de Simiane* trouva hier au soir ici madame la duchesse *du Lude*, qui est venue passer deux ou trois jours à Paris, et lui demanda de quelle manière il convenoit que vous fussiez habillée pour recevoir cette belle et grande compagnie. Elle lui répondit que ce n'étoit pas une question; qu'il falloit un grand habit, une coiffure noire, en un mot, comme vous seriez au souper du roi. Je ne vous parle point de plusieurs mariages dont il est question,

---

(1) M. le duc *de Bourgogne* et M. le duc *de Berri*, après avoir accompagné le roi d'Espagne, leur frère, sur la frontière d'Espagne, firent le voyage de Provence.

et dont je suis sûre que vous ne vous souciez guère. Madame *de Simiane* s'embarqua hier au soir pour aller souper chez ma nièce *de Tillières*, où est le rendez-vous du beau monde tous les jours. Vous voyez bien, madame, qu'on a du monde quand on en veut avoir. M. *de Coulanges* veut répondre lui-même aux aimables reproches que vous lui faites; il est cause que l'on a fait des chansons sur tous les grands directeurs: il a eu la goutte comme un grand homme. Je le plains, si jamais il est obligé de se croire vieux.

LETTRE

LETTRE XLI.

A LA MÊME.

Paris, 17 *juin* 1701.

Je vous rends mille grâces, madame, de l'attention que vous avez eue à la subite et violente maladie, dont par les soins *de Chambon* j'ai été délivrée en vingt-quatre heures. Je suis ravie de vous devoir ce médecin; car j'aime fort à être obligée aux personnes pour qui j'ai un sincère attachement; j'espère vivre et mourir de sa façon. Vous aurez été fâchée et surprise de la mort de *Monsieur* (1),

(1) *Philippe*, fils de France, frère unique de Louis XIV, mort à Saint-Cloud le 9 de juin 1701, âgé de soixante ans et huit mois.

j'en suis assurée. La dernière fois que j'eus l'honneur de le voir, il me demanda tant de vos nouvelles, que je lui fis très-bien ma cour par être en état de lui répondre sur ce qui vous regardoit. En vérité, la mort est un événement trop ordinaire pour pouvoir compter sur cette vie; pour moi, j'avoue que je ris quand je vois traiter solidement quelque chose d'aussi court et d'aussi fragile; c'est ma raison qui a cette conduite; car si c'étoit le sentiment, eh! mon Dieu, on ne feroit rien de tout ce que l'on fait, et on feroit tout ce que l'on ne fait point. On vous aura sans doute mandé, madame, que le roi conserve à M. le duc *d'Orléans* tous les honneurs et priviléges *de Monsieur*; des gardes, tous les grands officiers, et même un chancelier. Le roi est très-véritablement affligé. Toutes les femmes ont paru en mante devant S. M., et les cours souveraines vont lundi la haranguer. Les

personnes, dont la mort devroit faire le plus d'impression, sont celles qui paroissent le moins regrettées, par la raison que l'on se tourne tout d'un coup à ce qui remplit leurs places. J'avoue, madame, que mon goût ne diminue point pour le repos, et qu'à l'heure qu'il est, je n'y préférerois que ce qui se doit préférer à tout; mais je n'aime point le repos que vous avez; il est trop loin de moi. Ce n'est pas que le séjour de Grignan ne me plût infiniment, si j'y pouvois aller. Au reste, madame, à propos de beau château, je vais avoir celui d'Ormesson; et je suis assez modérée pour n'en point désirer d'autres, ne voyant rien au-dessus que le séjour de Grignan. Nous avons eu ici la duchesse *du Lude* cinq ou six jours avant la funeste mort de *Monsieur*. J'ai vu l'abbé *de Polignac* depuis son retour, dont il se croit redevable au P. *de la Chaise*; il est

plus aimable que jamais, je dis l'abbé *de Polignac*. M. *de Coulanges* est ravi de la fin de cette disgrace; mais comme il court toujours les champs, je crois qu'il ne l'a point encore vu. M. le cardinal *de Bouillon* est tranquille dans son abbaye, chose étonnante et difficile à croire! mais, madame, vous n'en serez point surprise, quand vous saurez qu'il est dans une extrême dévotion. Le roi lui a fait la grâce de lui accorder une main-levée pour la jouissance de tous ses revenus; cela fait espérer bien des adoucissemens dans ses malheurs. Il faut que je vous remercie beaucoup de vous être souvenue de mon amie la marquise, dont je ne sais seulement pas le nom, mais qui m'a été recommandée par une de mes véritables amies. On me l'amena hier. Elle dit qu'elle connoissoit fort toute ma famille à Lyon; je ne me souviens point de l'y avoir

vue. Tout ce que je sais, c'est que c'est une femme de bonne maison, et que je vous suis très-obligée, madame, et à M. *de Grignan*, de la bonté que vous avez eue l'un et l'autre d'avoir égard à la très-humble prière que je vous ai faite. Madame *de Sulli* est assez malade ; elle est dans toutes les règles des mauvais médecins, *du lait, saignare, purgare*, etc. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison sur cela, quoiqu'elle l'entende si bien sur toute chose. Continuez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, madame, et croyez, s'il vous plaît, qu'on ne peut vous honorer plus que je fais. Ma sœur brille à Bruxelles ; elle a tous les soirs madame la comtesse *de Soissons* à souper chez elle. Il me prend quelquefois envie d'aller à Bruxelles représenter madame *de Bé-*

thune (1) en Pologne. Vous ne sauriez comprendre à quel point je désire votre retour, madame. Plus je suis indifférente pour tout ce qui vient, plus je m'attache à ce qu'il y a quelque temps que je connois. M. *de Coulanges* s'en va en Bourgogne avec madame *de Louvois*, et moi à Choisi toute seule prendre patience de ne pouvoir être à Ormesson que l'année qui vient ; mais le moyen de faire encore des projets avec les exemples qu'on a chaque jour sous les yeux.

---

(1) Louise-Marie *de la Grange d'Arquien*, femme du marquis *de Béthune*, et sœur de Marie-Casimir *de la Grange*, reine de Pologne.

LETTRE XLII.

A LA MÊME.

Paris, 12 septembre 1701.

Je suis dans le monde, madame, et si peu instruite de ce qui s'y passe, que je n'oserois vous agacer; mais quand vous m'honorez de votre souvenir, j'y réponds avec un empressement, qui vous doit faire connoître la sensible joie que j'en ai, et juger en même temps que mon silence doit s'appeler de la discrétion toute pure. Il est vrai, madame, que vous êtes bien exposée aux grandeurs de ce monde. Vous réussissez si bien, qu'il seroit malheureux que vos talens ne parussent point. Vous ne payez

pas seulement d'invention ; on n'a parlé ici que de la magnificence avec laquelle vous avez reçu les princes; ce n'étoit qu'en attendant la reine d'Espagne. Madame *de Bracciane* sera ravie de vous présenter à sa jeune reine. Je la trouve, comme vous, bien digne de l'emploi qu'elle a ; mais la facon de penser de quelqu'un qui n'est plus jeune, ne laisse rien imaginer d'agréable (1). J'ai déjà tant vécu, qu'il me paroît peu possible d'envisager un long avenir; ainsi ce peu qui me reste, j'aimerois à le passer dans le repos. Je n'ai jamais eu de goût pour les personnages qui n'étoient point les jeunes dans les comédies. Cela m'est demeuré pour le théâtre du monde. Ma paresse naturelle, une foible santé sans doute, me donnent de telles pensées, qui s'accommodent si bien avec ma mé-

(1) Madame *de Bracciane* étoit fort vieille.

diocre

diocre fortune, que je n'en puis assez remercier Dieu. J'ai trop aimé le monde. Il me semble cependant que je n'ai pas perdu le temps que j'ai passé à m'en détromper; car il est certain que je préfère la vieillesse aux belles années, par la grande tranquillité dont elle me laisse jouir; mais je veux répondre à vos questions, madame. Le voyage que madame *de Louvois* devoit faire en Bourgogne, est rompu; elle est à Choisi pour toute l'automne; M. *de Coulanges* y est avec elle, et je compte y aller dans sept ou huit jours. Comme je n'ai point encore de maison de campagne, je prends patience à Paris. Si je vis jusqu'à l'année qui vient, j'aurai Ormesson, qui n'est plus reconnoissable que par le bois. La maison est aussi blanche qu'elle étoit noire. Les fenêtres sont coupées jusques en bas; enfin, il y aura pour se coucher, pour se prome-

ner; et, grâce à Dieu, je n'en désire pas davantage. Pardonnez-moi, je désire passionnément de vous y recevoir; les cabarets plaisent quelquefois, quand on est accoutumé aux délices des grands palais. Oui, madame, M. *de Coulanges* ira voir M. le cardinal *de Bouillon*, lequel, à ce que j'apprends, est bien plus heureux qu'il n'a jamais été. Je suis tout à fait sensible au malheur qui vient d'arriver à madame *de Chatelux*. Son fils, bien fait, bien riche, qu'elle alloit marier à une héritière de Bourgogne, a été tué à cette dernière occasion (1). Je crois que le maréchal *de Villeroi* justifiera tout à fait la conduite de M. le maréchal *de Catinat*. Il est si honnête, qu'il ne dira que des vérités. Votre amie, madame *de Lesdiguières*, a été bien

(1) Au combat de Chiari.

heureuse. Vous ne m'aviez jamais confié que ce qu'elle a pour vous, madame, est une passion très-vive. Madame *de Louvois* et moi, passâmes avec elle, il y a quelques jours, une partie de l'après-dînée. Elle nous montra un assortiment pour prendre du café, d'une magnificence et d'une perfection comme il n'y en a point. On proposa d'en faire usage; elle nous assura que personne ne s'en serviroit avant votre retour. Elle l'attend avec une impatience que je comprends mieux que personne; en un mot, madame, vous lui avez inspiré des sentimens qui lui seroient inconnus sans vous. Son palais est plus beau et plus tranquille que jamais. Je m'y trouve à merveille; il me paroît qu'on ne se peut ennuyer dans un lieu où vous êtes si chérie. L'abbé *Testu* a été ravi de l'honneur de votre souvenir, aussi bien que madame *Frontenac* et mademoiselle

d'Outrelaise. Ce premier est plus jeune que jamais ; il seroit tout prêt à conduire le roi d'Espagne (1). Chaque année lui en ôte deux, de façon qu'il est assurément trop jeune. Il y a long-temps que je n'ai vu madame votre belle-sœur. Elle a des vapeurs ; et quand cela est ainsi, elle est seule sur son lit. Je lui ferai vos reproches. Je crois que M. *de Sévigné* reviendra bientôt de Bretagne. A propos de Bretagne, personne ne doute que M. *de Beaumanoir* n'épouse mademoiselle *de Noailles*. Madame *de Simiane* accouchera bientôt. Je voudrois bien pouvoir lui être bonne à quelque chose ; mais je suis très-peu habile sur les accouchemens ; et comme vous savez que je ne joue point, vous voyez bien

---

(1) Allusion à madame *de Bracciane*, qui, malgré son âge avancé, conduisoit la reine d'Espagne.

qu'il m'arrive encore de lui être inutile, quand elle se porte bien. J'aurai cependant l'honneur de la voir, et de vous mander de ses nouvelles, quand elle ne sera point en état de vous écrire. Madame *de Sanzei* est à Autri. La cour est à Marli jusqu'à samedi. Elle partira mardi pour Fontainebleau; elle séjournera deux jours à Sceaux; Meudon, Chaville, Sceaux, Lestang, admirez, madame, comme tout cela a changé en peu de temps : il n'y a que madame *de Bracciane* et l'abbé *Testu* qui ne changent point. Je vous demande pardon de la longueur de ma lettre. Je me laisse aller au plaisir de vous entretenir; je crains qu'il ne m'en coûte d'être long-temps sans recevoir de vos nouvelles. Seroit-il possible, madame, que je vous pusse recevoir à Ormesson? Vous ne me parlez jamais de votre retour, et cela m'afflige. Madame *de Lesdiguières* assure

qu'il est décidé pour le printemps. Je la verrai aujourd'hui, et ce ne sera pas sans qu'il soit bien parlé de vous. J'aime fort à lui plaire ; mais il n'est pas aisé de démêler qui est la complaisante de nous deux, quand il est question de vous, madame.

LETTRE XLIII.

A LA MÊME.

Paris, 4 avril 1702.

Je suis bien récompensée du soin que j'ai pris pour le chocolat de M. *de Grignan*, madame, puisque cela m'a attiré une marque d'honneur de votre souvenir. Il me semble que je vous aurois importunée, si je vous avois écrit dans toutes les occasions où il a été question de vous en ce pays-ci. Vous avez fait les honneurs de la France avec une telle magnificence et une telle profusion que l'on en parle encore tous les jours. Vous allez avoir le roi d'Espagne. J'avoue que tous ces honneurs ne me laissent

point oublier mes intérêts, et je crains toujours que cela ne retarde votre retour, que je ne puis m'empêcher de désirer très-vivement. Je ne doute point que vous n'ayez été fort sensible à la perte de notre pauvre duchesse *de Sulli* (1). Elle vous aimoit véritablement, et c'étoit une très-aimable femme. Ah! madame, je la vis la veille de sa mort. Elle se croyoit bien malade; mais elle étoit bien éloignée de penser que le terme fût aussi court. Sa docilité pour les médecins l'a tuée; cependant s'il est vrai que nos jours sont comptés, pourquoi ne nous pas désaccoutumer de nos ridicules raisonnemens? Quant à moi, qui me trouve seule de toutes les personnes avec qui j'ai passé ma vie, je demeure dans ma solitude sans vouloir

(1) Marie-Antoinette *Servien*, morte le 26 janvier 1702.

faire aucune nouvelle connoissance; cela n'en vaut pas en vérité la peine. Ma vie est très-éloignée de celle du monde. Je ne m'y trouve plus du tout propre. Ces nouveautés qu'il me présente ne sont plus à mon usage; et mon antiquité n'est plus au sien. Ainsi, grâce à Dieu, nous nous passons à merveille l'un de l'autre. Vous jugez bien, madame, que cela me rend peu digne du commerce que je pourrois avoir avec madame *de Simiane*. Son âge (1) et le mien sont trop disproportionnés. Je sais cependant qu'elle va habiter notre quartier, et je la plains beaucoup. Je suis assurée que quand elle auroit tort à votre égard, vous chercheriez toujours à la justifier. Ainsi, j'espère que vous l'aimerez toujours par la

---

(1) Madame *de Simiane* n'avoit alors que 26 à 27 ans.

raison qu'elle vous est fort attachée, et que vous l'aimez naturellement. Elle est aussi très-aimable; cela est constant. Mais, madame, savez-vous bien que votre amie, madame *de Lesdiguières*, n'est point du tout en bonne santé? elle a une jambe qu'elle ne sent point, et qui est enflée. Elle n'imagine point d'autre remède que la saignée, qui est le seul, je crois, qui peut rendre son mal dangereux. Il faudroit fournir des esprits, et elle se veut épuiser, ce qui n'est assurément pas raisonnable. Je vous en avertis comme la seule personne qui peut lui faire entendre raison. La maréchale *de Villeroi* a commencé à être affligée du jour que le maréchal partit pour l'Italie. L'événement n'a que trop justifié sa douleur; il étoit plus heureux, étant le marquis *de Villeroi*. Mais, madame, vous nous avez envoyé un prisonnier, qui l'est, je crois, présente-

ment de mademoiselle *de Bellefonds*. Il soupa avec elle le jour de son arrivée à Vincennes ; il fut charmé avec raison de sa beauté. Il a gagné le donjon depuis, avec l'idée de cette jolie fille, qui est toute des plus aimables. Enfin, elle n'a des *Mancini* que la beauté. J'ai si peu de commerce avec M. *de Richelieu* (1), que je ne l'ai point vu depuis son mariage. Si on le voyoit toutes les fois qu'il se marie, on passeroit sa vie avec lui. Il est trop jeune pour moi ; je ne sais pas si madame *de Richelieu* lui trouvera ce défaut. On ne peut trop louer sa modération ; elle n'a pas encore pris son tabouret. L'hôtel *de Richelieu* est à vendre. Pour l'abbé *Testu*, je le crois très-fâché

---

(1) Armand-Jean *du Plessis*, duc *de Richelieu*, épousa en troisièmes noces, le 20 mars 1702, Marguerite - Thérèse *Rouillé*, veuve du marquis *de Nouilles*.

de ne pouvoir suivre l'exemple de M. *de Richelieu.* Sa jeunesse augmente tous les ans; et vous croyez bien, madame, qu'avec un tel privilége il est assurément trop jeune pour se marier. Il m'a priée de vous dire des choses très-passionnées de sa part. La princesse *de la Cisterne* (1), à qui j'ai appris que vous vous étiez souvenue d'elle, m'a fait promettre, madame, que je vous dirois combien elle est véritablement affligée de ne vous avoir point trouvée en ce pays-ci. Elle y a réussi à merveille; la cour lui en a fait. Elle a tourné l'esprit de sa mère à tout ce qu'elle a désiré. Sa petite fille est morte; et c'est un bien pour faire

(1) Marie-Henriette *le Hardi*, fille unique du marquis *de la Trousse*, lieutenant-général des armées du roi, chevalier des ordres de sa majesté, et de Marguerite *de la Fond*, étoit veuve d'Amédée-Alphonse *del Pozzo*, prince *de la Cisterne*.

réussir ses projets. Elle a un fils aîné, qui est fort grand seigneur dans son pays; et un petit, beau comme le jour, qu'elle prétend établir en France sous le nom de marquis *de la Trousse*, avec ses deux belles terres de la Trousse et de Lisi. Elle ne trouve nul obstacle du côté de sa mère, qui lui a, je crois, assuré tout son bien. C'est une très-habile femme que madame *de la Cisterne*. Je la regrette; elle nous quitte après un voyage de huit jours qu'elle va faire à la Trousse. Elle vous plairoit, madame; elle a un esprit bon et naturel: je pense qu'elle pourra bien se venir établir en France dans quelques années; mais je ne prends plus aucune part dans les projets éloignés. Nous sommes ici dans l'agitation du Jubilé. Cette dévotion n'est point dans les principes du Quiétisme; car il se faut dônner bien du mouvement. Le roi viendra trois jours

de suite à Notre-Dame, à commencer jeudi, et s'en retournera à Meudon; *Monseigneur* y est venu ces jours-ci. Enfin, madame, tout le monde est dans la ferveur, jusqu'à M. *de Coulanges*, qui, avant que d'aller courir les rues, m'a fort priée de vous assurer de ses respects. Je ne puis vous dire, madame, à quel point je sais vous honorer et vous aimer; mais les absences sont trop longues. Je ne les trouve point proportionnées à la brièveté de la vie; et vous jugez bien, madame, par la tristesse de cette réflexion, de tout l'ennui que me cause votre éloignement.

LETTRE XLIV.

A LA MÊME.

Paris, 10 *mai* 1703.

J'ESPÉROIS n'avoir aujourd'hui qu'à vous rendre mille très-humbles grâces d'une très-aimable lettre que je reçus hier de vous, madame, et je me trouve obligée de vous faire un triste compliment sur la mort du petit marquis *de Simiane*. La jeunesse et la fertilité du père et de la mère doivent donner de grandes espérances de voir bientôt cette perte réparée; mais enfin il étoit tout venu, et je prends un véritable intérêt à tout ce qui vous regarde. Je suis ravie, madame, que vous approuviez les dernières

connoissances que j'ai faites, car je n'ose encore traiter d'amis des personnes avec qui j'ai eu aussi peu de commerce. J'ai bien de quoi m'annoncer auprès d'eux par leur conter comme vous parlez de leur mérite; c'est par là que je suis bien sûre de leur plaire. Ils m'ont déjà confié ce qu'ils pensoient de vous et de tout ce qui s'appelle Grignan. M. *de Marsin* est malade; il attend le retour de sa santé pour aller où son devoir l'appelle. Le maréchal (*de Catinat*) est dans sa campagne plus philosophe qu'on ne peut vous le dire. Il a raison de se plaindre que je le fais trop attendre. Nous n'avons plus de temps à perdre tous deux, mais aussi nous sommes trop avancés, pour que le temps nous puisse faire tort ni à l'un ni à l'autre. Ma sœur doit partir pour Bruxelles le lendemain des fêtes; et voilà ce qui m'a empêché jusqu'à présent de m'aller établir à Ormes-

son,

son, où je compte passer une partie de l'été; mais je serai bien honteuse, si j'y reçois jamais M. *de Grignan*, de ne lui présenter qu'un grand bois, lui qui est accoutumé, comme vous dites, madame, aux délices de Capoue. Il n'importe, je désire très-vivement d'avoir cette honte; car si je ne lui présente point les objets charmans, dont il jouit à Mazargues (1), et les belles eaux que je crois qui surpassent en beauté celles de Versailles, je lui présenterai une antique personne très-touchée des charmes de la solitude, et qui, sans avoir aucune aigreur contre le monde, en est fort dégoûtée. J'espère que, par ses conversations, il me tiendra moins de

---

(1) Terre située en Provence, sur le bord de la mer, et qui appartenoit alors à la maison *de Grignan*.

rigueur, et qu'il me pardonnera mes bois très-dénués de vue. Pour vous, madame, j'ose dire que vous serez surprise de l'arrangement de cette vieille maison, si vous pouvez faire un assez grand effort de mémoire pour vous en souvenir. Que dites-vous du parfait bonheur de M. le maréchal *de Villars* ? Il est bien heureux de n'être pas désabusé du monde ; car assurément le monde est tourné bien agréablement pour lui ; et le moyen alors de penser qu'il n'y ait pas de plaisir dans cette vie ? On dit qu'il a des inquiétudes qui le troublent, et que je crois cependant très-peu fondées. Si ma nièce avoit bien voulu me croire, le maréchal seroit heureux, et elle grande dame. Son insensibilité va jusqu'à n'être pas touchée de la conduite qu'elle a eue. J'avoue que je ne reconnois point mon sang à cette indolence. M. *de Coulanges* arriva hier de Ver-

sailles avec un portrait qu'il tenoit de la libéralité de M. le duc *de Bourgogne* : il est aussi content que le peut être le maréchal *de Villars*. Tout Paris dit qu'il va être duc, je ne dis pas M. *de Coulanges*. Je conterai à *Sanzei* que vous savez de ses nouvelles ; il est si discret, qu'il ne nous a point parlé de ses bonnes fortunes. Il est aide de camp de M. le duc *de Bourgogne* ; et il me paroît encore plus attaché à son maître qu'à sa maîtresse. Je ne vous puis rien dire de *Chambon* ; j'en suis désolée. Moins il est coupable, plus sa prison sera longue. Il n'oseroit dire ce qui pourroit le justifier : cela vous paroîtra un peu énigme ; mais je n'ose en dire davantage, de peur d'être à la Bastille. Je vis, il y a deux jours, madame la duchesse *de Lesdiguières*. La manière dont je désire votre retour, me fait un mérite auprès d'elle ; mais je ne suis point

contente que vous parliez de ce retour avec si peu de certitude. Nous attendons la Saint-Jean avec autant de crainte que d'impatience ; car si vous ne donnez point congé à M. *de Rezé*, nous ne tenons rien. Ainsi cet événement-là ne nous est pas assurément indifférent. Si vous saviez ce que c'est que la calèche de velours jaune que madame *de Lesdiguières* vient de faire paroître, vous ne pourriez pas résister au plaisir de vous promener dedans ; on ne parle d'autre chose. Elle est singulière, magnifique, mais très-éloignée d'être ridicule, comme on l'avoit dit. On me l'avoit faite semée de *mores*, et cela est faux. Les roues sont bleues, et paroissent de lapis. Cela fait un effet charmant avec ce jaune. Il y a trois mois que je n'ai vu madame votre belle-

sœur (1); elle n'a plus aucun commerce avec les profanes. J'ai été des dernières avec qui elle a rompu; mais elle ne veut plus de moi, il ne faut point s'en faire accroire : la maison qu'elle va habiter est laide; mais son jardin, qui est triste par la hauteur des murailles, ne laisse pas d'être grand. Vraiment, madame, une maison de campagne n'est pas une retraite digne d'une dévote. On ne trouve pas le P. *Gaffarel* (2) à la campagne; et il est vis-à-vis de la porte où habitera M. *de Sévigné*. Je suis en peine de ce dernier. Sans sa docilité, ce seroit un homme perdu; mais aussi, sans sa docilité n'iroit-il point habiter le faubourg Saint-Jacques. Pardonnez, madame, la lon-

---

(1) Jeanne *de Brehan*, marquise *de Sévigné*.

(2) Prètre de l'Oratoire, d'un très-grand mérite, qui demeuroit au séminaire de Saint-Magloire.

gueur de cette lettre en faveur de la joie que j'ai de vous entretenir, et croyez, s'il vous plaît, qu'on ne peut être plus sensible que je le suis aux bontés dont vous m'honorez. Ne laissez plus aller M. le chevalier *de Grignan* dans sa solitude, et entretenez M. le comte dans l'envie qu'il a de venir faire sa cour. Je ne crois personne plus propre que lui à convertir les Huguenots; il a bien de la douceur, bien de la raison, et n'est point du tout hérétique. Voilà de grands talens pour *Orange;* mais il en a aussi pour le monde, qui le font bien désirer ici. Ne savez-vous pas, madame, que M. le maréchal *de Villeroi* a été voir madame la comtesse *de Soissons* à Bruxelles? Il lui a mené son fils; et madame la comtesse *de Soissons* avoue qu'il y a long-temps qu'elle n'a eu une si grande joie. J'ai lu le *Traité de l'Ami-*

tié (1), qui m'a paru rempli d'esprit ; mais je ne l'aime point. Je donne ce goût pour le mien, et point du tout pour bon. Je hais les règles dans l'amitié, et je ne laisserai jamais mourir mon ami. J'aime cent fois mieux manquer à mon serment.

---

(1) De M. *de Saci*, de l'académie françoise.

LETTRE XLV.

A LA MÊME.

Paris, 17 *juin* 1702.

J'AI eu la même conduite pour vous, madame, que j'ai eue pour moi; c'est celle aussi qu'ont observée toutes les personnes qui, par discrétion, n'ont pas cru devoir écrire à madame *de Maintenon*. Elles ont fait passer leurs complimens par madame la duchesse *du Lude*. J'ai écrit à cette dernière, et je me suis chargée de tout. Vous verrez par sa réponse que je dis vrai; et je suis même assurée que vous me croiriez, quand je ne vous l'enverrois point. Il est impossible d'être plus touchée que madame *de*

de Maintenon l'a été de la mort de M. *d'Aubigné* (1). Pour moi, je le suis fort de celle de *Gourville*, avec lequel j'avois renouvelé un commerce très-vif. J'y ajouterai que son esprit étoit si parfaitement revenu, que jamais lumière n'a tant brillé avant que de s'éteindre. Je n'ai point été à la campagne, comme je l'avois espéré; je me suis amusée à marier le frère de madame *de Mornai* avec mademoiselle *de Menars*. Cette pensée-là me vint; je la proposai à M. l'abbé *Duguet*, qui voulut bien entrer dans cette affaire. Elle est enfin conclue, et les noces se sont passées avec toute la magnificence possible. Nous espérons de la bonté du roi l'agrément pour la charge de président à mortier. Made-

(1) Charles *d'Aubigné*, gouverneur de Berri, chevalier des ordres du roi, frère de madame *de Maintenon*.

moiselle *de Menars* a tant de parens considérables, qu'il y a lieu de croire que cette espérance n'est pas chimérique. On présenta hier la nouvelle mariée au roi et à toute la cour. Madame *de Maintenon* lui fit des prodiges. Ma complaisance n'a point été jusqu'à aller à Versailles, quoiqu'on l'eût désiré. J'ai renoncé au monde, et je n'ai pas l'humilité d'aller dans un pays où je n'ai que faire, et où je n'ai rien d'agréable ni de nouveau à montrer. Je cours ce soir à Ormesson, où M. le maréchal *de Catinat* et M. *de Coulanges* m'attendent. Je vous manderai des nouvelles de la vie que nous allons faire ce maréchal et moi. Je suis ravie d'apprendre que vous avez enfin donné congé à M. *de Rezé*; j'en tire la conséquence que vous revenez cet hiver. Je vous assure qu'il y a long-temps qu'aucun événement ne m'a fait un plaisir si sensible. Je vous prie,

madame, que je sois rassurée sur votre rhumatisme, dont je suis très en peine. Vous vous traitez si durement, que je ne vous trouve point bien entre vos mains. Je vis avant-hier madame *de Simiane*, que je trouvai consolée de la perte qu'elle a faite. Elle l'a réparée, car elle est grosse; mais il en coûte quelque chose à sa jolie figure. M. *de Sevigné* nous a quittés pour sa Bretagne; et madame votre belle-sœur va jeudi habiter la maison de ma grand'mère. Je me suis trouvée attendrie en leur disant adieu; il me paroît qu'ils vont changer et de vie et d'amis. C'est, en vérité, une vraie sainte que madame votre belle-sœur, plus aisée à admirer qu'à imiter. Je me plains, madame, de n'avoir point appris par vous votre retour; mais j'en pardonnerois bien d'autres, si vous reveniez, comme je le veux espérer.

LETTRE XLVI.

A LA MÊME.

Paris, 7 *juillet* 1703.

Je ne suis point contente, madame, de la manière dont vous me parlez de votre retour. Il me paroît que la saison de Noël vous fait peur (pour moi, je suis persuadée que le printemps et l'été n'arriveront qu'alors. Depuis trois semaines que j'habite ma solitude, je n'ai eu qu'un seul beau jour. Les vents sont déchaînés, les pluies continuelles; tous les biens de la terre perdus; voilà les événemens qui nous occupent le plus. Cependant celui de la petite victoire (1)

(1) Le combat d'Ekeren, donné le 30 juin 1703.

de M. le maréchal *de Boufflers* est venu jusques à nous. Il étoit temps qu'il fît parler de lui, et que l'on se souvînt que le maréchal *de Villars* n'est pas le seul conquérant que nous ayons. Nul bonheur sans mélange dans ce monde. La passion de ce dernier pour sa femme est au-dessus de celle qu'il a pour la gloire, et sa délicatesse lui persuade que la gloire le traite mieux. Sa mère est charmante par ses mines, et par les petits discours qu'elle commence, et qui ne sont entendus que des personnes qui la connoissent. Mais, madame, je m'amuse à vous parler des maréchaux de France employés, et je ne vous dis rien de celui (1) dont le loisir et la sagesse sont au-dessus de tout ce que l'on en peut dire. Il me paroît avoir bien de l'esprit,

(1) M. *de Catinat*.

une modestie charmante; il ne me parle jamais de lui, et c'est par là qu'il me fait souvenir du maréchal *de Choiseul*. Tout cela me fait trouver bien partagée à Ormesson (1); c'est un parfait philosophe et philosophe chrétien; enfin, si j'avois eu un voisin à choisir, ne pouvant m'approcher de Grignan, j'aurois choisi celui-là. Il vous honore beaucoup, et nous parlons souvent de vous et de M. *de Grignan*. Il ne lui arrive point aussi d'oublier M. le chevalier.

Madame votre belle-sœur est établie au faubourg Saint-Jacques; et M. votre frère ira y descendre en arrivant de Bretagne. Je suis persuadée qu'il va être compagnon du P. *Massillon* (2); c'est

---

(1) M. *de Catinat* s'étoit retiré à Saint-Gratien dans le voisinage d'Ormesson.

(2) Célèbre prédicateur de l'Oratoire, depuis évêque de Clermont.

son premier métier que celui d'être dévot. Les dévots sont en vérité plus heureux que les autres. Je les envie, et je voudrois bien les imiter. Une des premières visites que je ferai, sera celle d'aller dans la maison de ma grand'mère; car c'est la même qu'occupe madame votre belle-sœur.

L'esprit de *Gourville* étoit plus solide et plus aimable qu'il n'avoit jamais été. Il étoit revenu d'une manière, qui a fait sentir bien vivement le regret de le perdre. Ses mémoires sont charmans ; ce sont deux assez gros manuscrits de toutes les affaires de notre temps, qui sont écrits, non pas avec la dernière politesse, mais avec un naturel admirable. Vous voyez *Gourville* pendu en effigie, et gouverner le monde. Tout ce qui m'en a déplu (car je les ai entièrement lus), c'est un portrait, ou plutôt un caractère de madame *de la Fayette*, très-

offensant par la tourner très - finement en ridicule. Je le trouvai quatre jours avant sa mort avec la comtesse *de Grammont*, et je l'assurai que je passois toujours cet endroit de ses mémoires. Les caractères de tous les ministres y sont merveilleux ; l'histoire de madame *de Saint-Loup* et *de la Croix* y est narrée dans le point de la perfection. Vous m'allez demander si l'on ne peut point avoir un aussi aimable ouvrage (1) ; non, madame, on ne le verra plus, et en voici la raison : *Gourville* y parle de sa naissance avec une sincérité parfaite ; et son neveu n'est pas un assez grand homme pour soutenir une chose aussi estimable à mon gré.

---

(1) Les mémoires dont il s'agit furent enfin imprimés à Paris en 1724, avec privilége ; 2 vol. in-12, et sans doute après la mort du neveu de *Gourville*.

Ma sœur est présentement à Bruxelles. Je lui manderai que vous lui faites l'honneur de vous souvenir d'elle. Notre nouvelle mariée me vint voir hier. C'est une femme très-vertueuse, et qui donne de très-agréables alliances à son mari, et une charge de président à mortier après la mort de M. *de Menars*. Je vous réponds sur toutes les questions que vous me faites, madame, à mesure qu'il m'en souvient, et je n'y cherche point de liaison. On ne vous a pas bien informée de la santé, ou plutôt de la maladie de madame *de Maintenon*. Depuis cette fièvre de l'hiver passé, elle en a toujours eu des accès précédés de grands frissons, sans marquer aucune règle; mais quand ses accès son passés, elle se porte à merveille. Point de dégoût, point d'insomnie, très-peu de changement, voilà de bonnes marques, et qui font espérer qu'elle aura assez de force pour sup-

porter cette bizarre fièvre. Madame la duchesse de Bourgogne s'est baignée à Marli ; il faut espérer au retour de M. le duc de *Bourgogne*. Je suis persuadée que M. le comte *de Grignan* est entièrement délivré de sa fièvre tierce. C'est une petite maladie faite pour le quinquina ; et il me paroît qu'il n'a rien à hasarder à le continuer. Ma galerie est bien honorée d'être le modèle de la belle et magnifique galerie du château de Grignan ; mais la mienne est auprès de vos palais, comme ces petits trous par où l'on fait voir Versailles. Telle qu'elle est, je voudrois bien vous y tenir, madame. Quant à M. le chevalier, j'espère que *Saint-Gratien* (1) l'attirera dans nos bois, et je le désire beaucoup. Je ne

(1) A cause du maréchal *de Catinat*.

puis souffrir que madame de *Sal....* ait des garçons tous les ans, toujours *Gar...* et jamais *Grignan ;* on n'y peut résister.

LETTRE XLVII.

A LA MÊME.

Paris, 5 août 1703.

Je suis ravie, madame, que la bonne santé de monsieur le comte *de Grignan* continue; le quinquina l'a bien mieux servi que madame *de Maintenon*, qui, malgré tout l'usage qu'elle en a fait, a toujours la fièvre. On l'en avoit crue guérie pendant quelques jours; mais la fièvre est revenue avec assez de violence, et peu de règle. Son état rend le voyage de Fontainebleau fort incertain. Elle est cependant à Marli; mais elle ne s'en porte pas mieux.

L'affaire du pauvre *Chambon* n'avance point. J'allai hier à la Bastille ; je fis tout mon possible pour le voir. Jamais mon ami *Joncas* (1) n'y voulut consentir. Je le regarde comme un homme ruiné sans ressource, d'autant qu'on ne voit point la fin de ses malheurs : sa petite femme me fait une extrême pitié.

Je crois que vous regrettez présentement l'hiver du mois de juillet ; car voici un été bien chaud. Cependant il ne faut pas s'en plaindre ; je crois ce temps-là bon pour M. le chevalier *de Grignan* et pour les vignes. J'allai, il y a deux jours, à Choisi. J'y laissai M. *de Coulanges*, qui doit incessamment venir voir votre maison pour y exécuter vos ordres. Madame *de Lesdiguières*, que je vis hier, ne parle que de la joie que lui donne votre retour ; et c'est moi

---

(1) Lieutenant de roi de la Bastille.

qu'elle choisit pour en parler. Elle a, en vérité, raison; car je ne le désire pas moins vivement qu'elle. Nous allâmes hier, madame *de Simiane* et moi; chercher le maréchal *de Catinat*. Il étoit déjà reparti. Il a passé quelques jours à Paris, où il m'avoit cherchée aussi; mais on ne se voit point à Paris. Je retourne incessamment dans la maison *de Polémon*, où je serai ravie de le trouver; un héros chrétien est bien plus à mon usage maintenant qu'un héros romanesque. La maison que je vais habiter m'a vue dans ces deux goûts; car, en vérité, je n'y étois soutenue dans ma jeunesse que par des idées très-romanesques. Ce temps-là est bien éloigné. Les pensées solides sont assurément plus raisonnables; et c'est par là qu'elles sont assez tristes. Au reste, madame, le bel air de la cour est d'aller à la jolie maison que le roi a donnée à la comtesse *de*

Grammont dans le parc de Versailles. Le comte dit que cela jette dans une si grande dépense, qu'il est résolu de présenter au roi des parties de tous les dîners qu'il y donne. C'est tellement la mode, que c'est une honte de n'y avoir pas été. La comtesse va tous les jours dîner à Marli, et le soir revient dans sa jolie maison vaquer à sa famille.

Madame votre belle-sœur (1) est fort joliment logée. J'allai chez elle en dernier lieu; je la trouvai dans une très-parfaite santé, mademoiselle *de Grignan* et le P. *Gaffarel* avec elle; charmée de la vie qu'elle mène; bien des prières, bien des lectures, et une société de personnes qui sont toutes occupées de l'éternité; indifférentes pour les nouvelles du monde, peu sensibles

---

(1) La marquise *de Sévigné*.

à tout ce qui passe. En vérité, madame, ce ne sont pas eux qui ont tort.

La comtesse *de Grammont* se porte très-bien. Il est certain que le roi la traite à merveille; et c'en est assez pour que le monde se tourne fort de son côté. Mais, comme vous savez, madame, le monde est bien plaisant. Permettez-moi de vous supplier de me conserver l'honneur de vos bonnes grâces, et d'assurer M. le comte *de Grignan* et M. le chevalier de mes très-humbles services. Je conterai à notre maréchal tout ce que vous pensez de son mérite. et c'est par là que je prétends me faire valoir auprès de lui.

LETTRE

LETTRE XLVIII.

A LA MÊME.

Paris, 25 septembre 1703.

J'ENTENDS fort bien parler, madame, de la sagesse *de Chambon;* ainsi, j'espère que son ressentiment ne l'obligera point à quitter Paris, où il rétablira mieux le tort que sa prison a fait à ses affaires qu'en lieu du monde. Vous ne connoissez plus la cour, de croire qu'on a pu lire sa justification. On ne liroit pas un billet de deux lignes, de quelque importance qu'il pût être. Vous avez été instruite du beau procédé de M. *de Chamillard*, à l'égard de M. *Desmaret*, et des raisonnemens du public. Ainsi,

madame, je ne vous parlerai plus de cette vieille nouvelle; mais je ne veux pas perdre un moment à vous dire l'état où est madame *de Lesdiguières*, dont je vous croyois bien informée. Son mal a été une dyssenterie très-violente; et son médecin, un suisse qui a tué, ou du moins avancé la mort de M *de Chaulnes*, par un breuvage qu'il lui donna. Cependant madame *de Lesdiguières* ne vouloit voir aucun autre médecin; enfin, il y a six jours que madame la maréchale *de Villeroi* lui mena de son autorité *Helvétius*, qui ne la trouva point en état de prendre son remede. Il crut voir des indices certains qu'elle avoit un abcès. Il craignit la gangrène; il lui fait prendre des lavemens d'herbes vulnéraires avec de l'eau d'arquebusade. Elle en est à rendre du pus. Ainsi, on espère qu'elle reviendra de cette maladie; mais on ne la croit pas encore hors de péril. Son

mal est trop grand pour s'en prendre au café. Notre maréchal (1) l'a abandonné pour le chocolat. Je lui ferai assurément voir ce que vous dites de lui ; il me paroît fort touché de votre approbation, madame, et de celle de M. le chevalier *de Grignan*. C'est le plus aimable homme du monde ; nous ne passons pas un jour sans le voir. Je le trouve seul au bout d'une de nos allées ; il y est sans épée ; il ne croit pas en avoir jamais porté. Il voit le roi tous les quinze jours, et puis revient dans sa solitude avec un goût qui paroît naturel. Vous avez raison, madame, de me trouver à plaindre, quand je retournerai à Paris. J'ai promis à madame *de Louvois* d'aller passer quinze jours à Choisi ; mais je vous avoue que j'ai bien de la peine à m'y

(1) Maréchal *de Catinat.*

résoudre. M. et madame *de Simiane* me firent hier l'honneur de venir dîner ici avec notre fille d'honneur de la reine *Marguerite*; et madame votre fille me promit qu'elle y reviendroit passer encore quelques jours. C'est en vérité une jolie femme. On ne peut avoir plus d'esprit, ni un esprit plus aimable que le sien; une charmante humeur : il n'est pas possible de se dépêtrer d'elle ; mais c'est bien à moi d'aimer une personne de son âge. Cependant je tomberois infailliblement dans cet inconvénient, si je la voyois trop souvent. J'ai bien de l'impatience de vous voir exécuter le projet que vous avez fait de revenir à Paris. Si j'étois en commerce avec les fées, vous me verriez voler à *Grignan*. Tant que cela ne sera point, croyez que je ne vais que terre à terre.

LETTRE XLIX.

A LA MÊME.

Paris, 5 février 1704.

La comtesse *de Grammont*, madame, ne se porte pas bien; aussi je la crois moins soutenue que le comte par les charmes de la cour, quoiqu'elle y soit traitée avec toutes les distinctions possibles. M. *de l'Hôpital* est mort (1); c'étoit une de vos conquêtes. Sa femme (2) demeure avec quarante mille écus de rente. Cela change fort son état; car on ne la

(1) Le 2 février.

(2) Marie-Charlotte *Romillei de la Chesnelaye.*

faisoit vivre que des *infiniment petits* (1). L'abbé *Testu* est dans un état très-digne de pitié. Ses vapeurs augmentent, au lieu de diminuer. Il y a trois mois qu'il n'a dormi. Il ne mange plus, et son imagination se sent des désordres de son corps. Ajoutez à tous ses maux soixante-dix-huit ans, et vous jugerez que nous aurons bien de la peine à le tirer de l'état où il est. Quelle tristesse, madame, de voir disparoître toutes les personnes avec qui l'on a vécu! J'apprends dans ce moment la mort de madame *de Bois-dauphin*. Je vous quitte avec regret, madame, pour aller au secours de madame *de Louvois*. Ce ne sera pourtant qu'après vous avoir suppliée de ne point oublier la manière dont je vous honore,

---

(1) Allusion au livre du marquis *de l'Hôpital*, sur *les infiniment petits*.

j'ose dire plus, celle dont je vous aime. Je vois quelquefois madame *de Lesdiguières*, j'ai même été chez elle avec madame *de Simiane*, qui ne l'avoit point vue depuis la perte de son fils (1). Cette dernière prétend que ce n'étoit point sa faute; mais il étoit un peu tard, je l'avoue. Elle vous adore (*madame de Lesdiguières*); mais elle soutient, et je suis de son avis, que ce n'est pas vous voir que de se souvenir de vous. Je crois le printemps revenu à Marseille; car il se laisse entrevoir dans ce pays-ci. J'oubliois de vous dire que l'abbé *Testu* a été très-sensible à l'honneur de votre souvenir, malgré la cruauté de tous ses maux.

---

(1) Jean-François-Paul *de Créqui*, duc *de Lesdiguières*, mort à Modène le 6 octobre 1703, âgé de 25 ans.

LETTRE L.

A LA MÊME.

Paris, 3 *mars* 1707.

Je me suis acquittée des ordres que vous m'avez donnés, madame, et j'ai mille et mille remercìmens à vous faire de madame *de Louvois*, qui m'a paru fort touchée de votre attention à son égard. La pauvre femme a hérité de cinquante-quatre mille livres de rente. Je ne l'en crois pas plus heureuse, et je sais bien que je me sens tres-éloignée de l'envier. Nous avons eu la duchesse *du Lude* quatre jours ici. Cela devient ridicule d'être aussi belle qu'elle l'est; les

les années coulent sur elle comme l'eau sur la toile cirée. Sa joie est très-grande de l'heureuse grossesse de sa jeune princesse. Le P. *Massillon* réussit à la cour, comme il a réussi à Paris; mais on sème souvent dans une terre ingrate, quand on sème à la cour; c'est-à-dire, que les personnes qui sont fort touchées de sermons, sont déjà converties, et les autres attendent la grâce, souvent sans impatience; l'impatience seroit déjà une grande grâce. En vérité, madame, M. le marquis *de Grignan* est ce qui s'appelle un homme de bien, sans qu'il lui en coûte de déplaire au monde : au contraire, on l'en aime davantage. Pour moi, j'avoue que je l'honore au dernier point. Madame *de Simiane* se porte à merveille; elle se dispose à vous aller trouver ce printemps, puisque le duc de Savoie ajoute à tous les maux qu'il nous fait, celui de vous obliger à demeurer en Provence.

Nous avons ici un voisin qui vous désire beaucoup à Paris, madame, c'est M. le cardinal *d'Estrées*. Il s'adonne fort à venir ici les soirs; et j'ai été assez peu polie pour le prier de ne les pas pousser aussi loin qu'il faisoit. Mon antiquité ne me permet plus d'entretenir la compagnie au delà de neuf heures; et notre cardinal, qui est plus vif et plus jeune que jamais, ne s'amuse point à savoir l'heure qu'il est. Je compte m'aller établir dans ma solitude (1) vers les premiers jours de mai. J'y verrai le maréchal *de Catinat*, qui se trouve toujours à Saint-Gratien, pour y recevoir le premier rossignol. Le maréchal *de Villars* nous quitte pour aller habiter le quartier de Richelieu : il est si amoureux de sa belle maréchale, qu'il est

(1) A Ormesson.

difficile qu'il soit heureux. Cette passion est ordinairement suivie d'une autre qui trouble le repos, lors même qu'on a tout lieu de ne se point inquiéter. Le maréchal est souvent plus aise que s'il avoit épousé ma nièce; mais il est bien moins tranquille qu'il ne l'auroit été. La belle-mère de ma nièce se meurt, et le pauvre *Termes* mourut hier à six heures du matin. L'abbé *Testu* a des maladies bien réelles; il est à craindre maintenant qu'on ne soit obligé de lui faire une opération. Ajoutez à ce mal un cruel rhumatisme, et vous jugerez, madame, que ses vapeurs ne sont pas le plus grand de tous ses maux. Il est comme *Job* sur son fumier, à la patience près; je suis très-fâchée de son état. C'est, pour ainsi dire, demeurer seul sur la terre, que de voir disparoître tout ce que l'on a connu; ce qui est certain, c'est que l'on n'y sera pas long-temps. Votre amie,

madame *de Lesdiguières*, fait des merveilles pour la duchesse *de Lesdiguières*, jadis madame *de Canaples*.

Vous savez, madame, que notre *Sanzei* a été fait brigadier.

Fin des lettres de madame de Coulanges, à madame de Sévigné.

LETTRES

DE

NINON DE L'ENCLOS.

NOTICE

SUR

NINON DE L'ENCOS.

ANNE DE L'ENCLOS naquit à Paris le 15 mai 1616 de M. *de l'Enclos*, gentilhomme de Touraine, et de mademoiselle *de Raconis*, son épouse, d'une famille noble de l'Orléanois.

Madame *de l'Enclos* vouloit faire de Ninon une dévote; mais M. *de l'Enclos*, homme d'esprit et de plaisir, se chargea lui-même de l'édu-

cation de sa fille, et donna une direction toute différente à ses inclinations.

Ninon perdit ses parens de bonne heure : dès l'âge de quinze ans, elle se trouva maîtresse d'elle-même, et d'une fortune que les dissipations de son père avoient considérablement réduite. Elle mit son bien à fonds perdu, et se fit, par ce moyen, un revenu suffisant pour vivre dans l'aisance, et même obliger ses amis au besoin. Elle sut économiser sans avarice, et dépenser sans profusion.

Plusieurs fois elle fut recherchée en mariage; mais elle chérissoit trop l'indépendance pour contracter un pareil engagement.

Elevée dans les principes les moins sévères, et née avec des sens fort vifs,

elle se livra toute entière aux plaisirs de l'amour. Nous n'entreprendrons point de faire l'apologie d'une conduite aussi peu retenue ; en renonçant à la principale vertu de son sexe, Ninon a sans doute perdu une grande partie de ses droits à l'estime ; mais s'il n'est pas permis de chercher à excuser ses torts, il doit l'être au moins de mettre sous les yeux du lecteur, tout ce qui peut contribuer à les faire juger moins rigoureusement. M. *de l'Enclos*, professant ouvertement l'épicuréisme le plus relâché, avoit donné à sa fille des préceptes de volupté qu'il ne confirmoit que trop par sa manière de vivre ; et l'on sait quelle influence exercent sur nos idées et nos actions de toute la vie, les discours et l'exemple des

personnes qui ont présidé à notre éducation, et surtout lorsque ces personnes nous ont été chères, et que leur doctrine a flatté nos goûts, au lieu de les contrarier. Abandonnée fort jeune à sa propre volonté, entourée de mille adorateurs que lui attiroient ses charmes, flattée d'inspirer de l'amour, ne pouvant s'empêcher d'en ressentir elle-même pour des hommes qui réunissoient presque tous aux grâces de l'esprit et du corps l'éclat d'une grande fortune ou d'un grand nom, comment *Ninon* se seroit-elle défendue contre tant de séductions ? Elle y céda sans résistance; mais si elle fut foible, elle ne fut point vile. Quoiqu'elle eut le tort très-grand de ne considérer l'amour que comme une sensation et non

point comme un sentiment, on ne voit pas que ce travers d'opinion, qui auroit pu l'entraîner aux choix les plus honteux, lui en ait jamais fait faire un seul que la délicatesse la plus platonique eût pu désavouer. La liste de ses amans est nombreuse; mais il n'y figure aucun nom que, pour son honneur, on soit fâché d'y trouver inscrit ; ce sont les *Condé*, les *la Rochefoucauld*, les *Longueville*, les *Coligni*, les *Villarceaux*, les *Sévigné*, les *d'Albret*, les *d'Estrées*, les *Gersey*, les *d'Effiat*, les *Clerembault*, les *la Châtre*, les *Banniers*, les *Gourville*, etc. Mais ce qui établit surtout une prodigieuse différence entre *Ninon* et les autres femmes qui, comme elle, ont fait de l'amour une sorte de profession,

c'est qu'elle ne trafiqua point de ses faveurs. Par inclination, par caprice ou même par vanité, elle les accordoit en pur don à l'amabilité, au mérite, à la célébrité ; mais jamais elle ne les vendit à la richesse. Elle poussoit, dit-on, les scrupules du désintéressement jusque-là, que ceux dont elle avoit satisfait les désirs, en perdoient le droit de lui faire accepter les dons les plus légers.

Celle qui rejetoit les présens de l'amour comme un salaire offensant, n'étoit pas faite pour retenir les dépôts de l'amitié : *Gourville*, obligé de fuir du royaume, avoit confié vingt mille écus en or à *Ninon*, dont il étoit alors l'amant, et remit pareille somme entre les mains d'un personnage fameux par l'austérité de ses

mœurs. *Gourville* revint. L'ecclésiastique (c'en étoit un) nia le dépôt. *Gourville*, à qui *Ninon* dans l'intervalle avoit donné un successeur, lui fit l'injure de la croire aussi peu fidèle en affaires qu'en amour, et il doutoit si peu de son malheur qu'il s'épargnoit jusqu'à la peine d'aller s'en assurer. *Ninon* l'envoya chercher. « Mon cher *Gourville*, lui dit-» elle, il m'est arrivé un grand mal-» heur pendant votre absence. J'ai » perdu le goût que j'avois pour » vous; mais je n'ai pas perdu la » mémoire. Voici les vingt mille » écus que vous m'avez confiés à » votre départ de Paris. Ils sont en-» core dans la cassette où vous les » avez serrés vous-même. »

Ninon ne trahissoit point ses

amans ; elle cessoit de les aimer et le leur disoit. Ce ne fut que pour se soustraire aux fatigantes importunités de *la Châtre*, qu'elle lui signa ce fameux billet, où elle faisoit de tous les sermens celui qu'elle étoit le moins en état de tenir, le serment de n'en aimer jamais d'autre de sa vie ; et elle ne se crut pas liée un seul instant par un engagement aussi téméraire. Au reste il est certain, d'après son caractère, que si le porteur de cette risible cédule eût été de retour auprès d'elle, quand il lui vint en fantaisie de manquer à la foi jurée, elle lui auroit ingenûment confié à lui-même que son billet ne valoit plus rien.

Volage en amour, mais non point perfide, *Ninon* étoit en amitié d'une

constance à toute épreuve. Ses amans, en cessant de l'être, devenoient ses amis, et c'étoit pour toujours. L'amitié étoit le seul sentiment respectable à ses yeux, et elle en remplissoit religieusement tous les devoirs. J. J. *Rousseau* a dit : « Je n'aurois » pas plus voulu d'elle pour mon » ami que pour ma maîtresse. » On ne voit pas trop par quel motif il eût répugné si fort à être l'ami de *Ninon ;* on expliqueroit plus facilement encore pourquoi il eût refusé d'être son amant, quoiqu'à dire vrai, *Rousseau* lui-même eût peut-être eu bien de la peine à se défendre de ses charmes, si elle se fût mis en tête de venir à bout de sa philosophie.

Tous ses contemporains s'accordent à la peindre comme la plus sé-

duisante des femmes. Sa taille, disent-ils, étoit pleine de grâce et de noblesse; sa figure n'étoit pas parfaitement régulière, et n'avoit point ce grand éclat de beauté qui frappe d'abord; mais l'examen y faisoit découvrir une foule d'agrémens et de finesses qui la faisoient préférer aux figures les plus correctes et les plus éblouissantes. Elle dédaignoit le luxe des habits, ou plutôt, par une coquetterie mieux entendue, elle le rejetoit comme contraire aux intérêts de sa beauté. Une propreté recherchée, une simplicité élégante faisoient tous les frais de sa parure. Les charmes de sa personne se conservèrent si long-temps, ils diminuèrent d'une manière si lente et si peu sensible, qu'elle prolongea le don de plaire

plaire et d'exciter le désir, jusqu'à un âge où toutes les autres femmes sont trop heureuses de ne pas exciter le dégoût. On prétend qu'à quatre-vingts ans elle inspira une vive passion à l'abbé *Gedoyn*. *Voltaire* ne rejette point entièrement cette anecdote, comme quelques autres ont fait; mais à l'abbé *Gedoyn* il substitue l'abbé *de Château-Neuf*, et il rabat dix années de l'âge attribué à *Ninon* quand elle fit sa dernière folie. Au compte même de *Voltaire*, c'est encore avoir poussé bien loin sa carrière amoureuse. L'abbé *Fraguier*, qui n'avoit connu *Ninon* que dans un âge déjà très-avancé, disoit que *quiconque vouloit faire attention à ses yeux, pouvoit y lire encore toute son histoire*. *Chaulieu* expri-

moit autrement la même idée : *L'amour*, disoit-il, *s'étoit retiré jusque dans les rides de son front.*

L'esprit de *Ninon* n'étoit pas moins célèbre que ses charmes. Elle l'avoit tout à la fois agréable et solide. Elle se l'étoit formé de bonne heure par la lecture de nos meilleurs écrivains. A l'âge de dix ans, *Montaigne* et *Charron* étoient ses livres favoris. Elle parloit avec facilité l'italien et l'espagnol. Elle évitoit avec un soin extrême le ridicule si commun parmi les femmes qui se croient ou sont en effet plus instruites que les autres, celui de faire parade de leur savoir. *Mignard* se plaignoit de ce que sa fille, depuis madame la comtesse *de Feuquières*, manquoit de mémoire : *Vous êtes trop heureux, Monsieur,*

lui dit *Ninon*, *elle ne citera point.* « Son entretien étoit doux et léger, » dit l'abbé *Fraguier* : le contraire » la blessoit, mais il n'y paroissoit » point ». Elle n'avoit pas négligé les arts agréables ; elle dansoit avec grâce, chantoit avec goût, et jouoit très-bien du clavecin, du luth, du tuorbe et de la guitare.

Tant d'agrémens réunis ne pouvoient manquer d'attirer chez elle l'élite de la cour et de la ville. Les hommes les plus distingués par la naissance, l'esprit et les talens, lui faisoient une cour assidue. Les mères ambitionnoient pour leurs fils l'avantage d'être admis chez *Ninon*, auprès de qui ils se formoient aux manières et au ton de la bonne compagnie. Cette faveur n'étoit point ac-

cordée indistinctement à tous ceux qui la sollicitoient. Un mérite reconnu, ou d'heureuses dispositions pour en acquérir, étoient, avec la probité, les seuls titres qui pussent la faire obtenir. *Ninon* n'y fut trompée qu'une fois. A la sollicitation d'un de ses meilleurs amis, elle avoit consenti à recevoir chez elle un M. *Rémond*, dont l'éducation ne lui fit point d'honneur. Il se signala bientôt dans le monde par toutes sortes de ridicules. On apprit à *Ninon* qu'il alloit se vantant partout d'avoir été formé par elle. *Je suis comme Dieu*, dit-elle, *qui s'est repenti d'avoir formé l'homme. Chapelle* fut exclu de sa maison, à cause de son ivroguerie, quoique ce défaut, qui est devenu le partage de la der-

nière classe du peuple, fût encore de mode alors parmi les plus honnêtes gens. *Chapelle*, offensé, jura que pendant un mois il ne se coucheroit pas sans être ivre, et sans avoir fait une chanson contre *Ninon*. Il tint parole, dit *Voltaire*.

On conçoit sans peine que les hommes, moins scrupuleux dans leurs liaisons de tout genre, aient recherché avec empressement la société d'une femme, disons le mot, d'une courtisane charmante, et se soient, en quelque sorte, fait un honneur d'y être admis; mais que des femmes, à qui le soin de leur réputation commandoit à cet égard la plus grande réserve, n'aient point rougi d'être ouvertement les amies de *Ninon*, voilà ce qui étonne avec raison,

voilà ce qu'on ne peut expliquer que par un mérite vraiment extraordinaire dans la personne qui les faisoit ainsi passer par-dessus les conseils du plus sage préjugé. Cela fait supposer aussi que *Ninon* mettoit dans sa conduite autant de décence extérieure qu'il en falloit, pour que des femmes honnêtes ne fussent point embarrassées chez elle de leur contenance. Mesdames *de la Suze*, *de Castelnau*, *de la Ferté*, *de Sulli*, *de Fiesque*, *de la Fayette*, *de Choisi*, *de Lambert*, *de Bouillon-Mancini*, *de Sandwich*, etc., furent liées avec elle d'une amitié très-étroite. Elle en avoit contracté une plus intime encore avec madame *de Maintenon*, lorsque celle-ci n'étoit que mademoiselle *d'Aubigné* ou ma-

dame *Scarron ;* elles couchèrent plusieurs mois ensemble dans le même lit, et l'on assure que mademoiselle *d'Aubigné* enleva à *Ninon, Villarceaux,* son amant, sans que *Ninon* en sût plus mauvais gré à l'un et à l'autre. Madame *de Maintenon,* parvenue au comble de la faveur, fit proposer à son ancienne amie de se faire dévote, et de venir auprès d'elle à la cour. *Ninon* refusa. Ce ne fut pas la seule fois qu'elle sacrifia la fortune et la faveur à son amour pour le repos et la liberté. La reine *Christine* fit en vain mille efforts pour l'emmener avec elle à Rome. *Christine* dit en partant qu'elle n'avoit trouvé aucune femme en France qui lui plût autant que *l'illustre Ninon.* C'est dans une conversation avec cette reine

que *Ninon* qualifia les précieuses de *jansénistes de l'amour.* Madame *de Sévigné* n'aimoit point *Ninon.* Dans plusieurs de ses lettres, elle parle d'elle avec très-peu de considération. Sa prévention est excusable; le marquis *de Sévigné* s'occupoit peu de son avancement, mais en revanche il travailloit assez efficacement à déranger une fortune que sa mère mettoit tous ses soins à conserver. Madame *de Sévigné* crut voir dans l'amour de son fils pour *Ninon* la cause de son indolence et de ses dissipations. La *Champmélé,* qui succéda à *Ninon* dans le cœur du marquis *de Sévigné,* eut aussi sa part de la mauvaise humeur et des ressentimens de cette mère tendre et inquiète. En général, elle ne ménageoit aucun de

ceux

ceux qu'elle croyoit pouvoir accuser du dérangement de son fils. Pour un ou deux soupers que celui-ci fit accepter à *Racine* et à *Boileau*, elle parle quelque part d'eux, comme de poëtes faméliques, pour qui un repas pris en ville est une bonne fortune. Or, on sait que *Boileau* recevoit chez lui les plus grands seigneurs, et que *Racine* refusoit de dîner avec M. le duc *de Bourbon*, pour manger une carpe en famille.

Revenons à *Ninon*. Plusieurs beaux esprits du temps, plusieurs écrivains assez distingués la célébrèrent en prose et en vers. De ce nombre furent *Scarron*, *Regnier-Desmarais*, l'abbé *de Châteauneuf* et *Saint-Evremont*. Ce dernier partageoit ses adorations entre elle et la

fameuse duchesse *de Mazarin*. Tout le monde connoît le joli quatrain qu'il fit pour *Ninon* :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de *Ninon*,
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

Un hommage plus flatteur encore pour elle, c'est le cas que *Molière* faisoit de son goût et de son esprit; il la consultoit, dit-on, sur tous ses ouvrages. Comme il lui avoit lu un jour son *Tartuffe*, elle lui fit le récit d'une aventure qui lui étoit arrivée avec un scélérat à peu près de la même espèce. *Molière* rapporta qu'elle lui en avoit fait le portrait avec des couleurs si vives et si naturelles, que, si sa pièce n'eût pas été faite, il ne l'auroit jamais entre-

prise, tant il se seroit cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait que le *Tartuffe* de mademoiselle *de l'Enclos. Voltaire* trouve l'anecdote peu vraisemblable, quoiqu'on en ait pour garant l'abbé *de Châteauneuf*, qui disoit la tenir de *Molière* lui-même. On peut l'adopter, en admettant que *Molière* a parlé avec un peu trop de modestie sur son propre compte, et d'exagération sur celui de *Ninon*, qui l'avoit frappé d'admiration par son talent pour saisir et peindre le ridicule.

Ses contes et ses bons mots lui avoient fait de bonne heure une réputation. On cite d'elle une foule de réflexions profondes ou ingénieuses. Nous n'en rapporterons que quel-

ques-unes. Elle eut, à l'âge de vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploroient sa destinée qui l'enlevoit à la fleur de son âge. *Ah! dit-elle, je ne laisse au monde que des mourans.* Ce mot est bien philosophique. *La beauté sans les grâces*, disoit-elle souvent, *est un hameçon sans appât.* Elle disoit un jour à *Saint-Evremont qu'elle rendoit grâces à Dieu tous les soirs, de son esprit, et qu'elle le prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur.* Elle prétendoit qu'*une femme sensée ne devroit jamais prendre d'amant sans l'aveu de son cœur, ni de mari sans le consentement de sa raison.* *Ninon* avoit le talent des vers; mais elle en faisoit rarement

usage. Le Grand-Prieur *de Vendôme* avoit essayé inutilement de se faire aimer d'elle ; indigné de ses refus, il mit un jour sur sa toilette ce quatrain :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles appas :
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas.

Elle y répondit par cette plaisante parodie :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles appas ;
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas ?

Le bonheur dont jouissoit *Ninon* ne fut troublé qu'une fois, mais ce fût par l'accident le plus affreux. L'un des deux fils qu'elle avoit eus de *Villarceaux*, ignorant qu'elle

étoit sa mère, devint éperdûment amoureux d'elle, et lorsque voulant mettre fin à cette fatale passion, elle lui eût révélé le secret de sa naissance, l'infortuné jeune homme alla se poignarder de désespoir. Son autre fils, nommé *la Boissière*, fit une espèce de fortune; il devint capitaine de vaisseau, et mourut à Toulon, en 1732, âgé de 75 ans.

Tout le monde sait que *Voltaire* fut présenté à *Ninon* au sortir du collége, par l'abbé de *Châteauneuf*, et qu'elle lui laissa par son testament deux mille francs pour acheter des livres.

Ninon mourut à Paris dans sa maison de la rue des Tournelles, au Marais, le 17 octobre 1706, sur les

cinq heures du soir, à l'âge de quatre-vingt-dix ans et cinq mois.

On a écrit plusieurs fois sa vie. *Voltaire* impatienté de voir paroître tant de *mémoires* sur elle, disoit : *Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'histoires de Ninon que de Louis XIV.*

LETTRES

DE

Mlle. DE L'ENCLOS,

A M. DE St.-EVREMONT,

ET

DE M. DE St.-EVREMONT

A Mlle. DE L'ENCLOS.

LETTRE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

VOTRE vie, ma très-chère, a été trop illustre pour n'être pas continuée de la même manière jusqu'à la fin. Que l'*en-*

fer de M. *de la Rochefoucauld* (1) ne vous épouvante pas ; c'étoit un *enfer* médité, dont il vouloit faire une maxime. Prononcez donc le mot d'amour hardiment, et que celui de vieille ne sorte jamais de votre bouche. Il y a tant d'esprit dans votre lettre, que vous ne laissez pas même imaginer le commencement du retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'amour à qui vous devez votre mérite et vos plaisirs ! Car enfin, ma belle gardeuse de cassette, la réputation de votre probité est particulièrement établie sur ce que vous avez résisté à des amans qui se fussent accommodés volontiers de l'argent de vos

---

(1) *L'enfer des femmes c'est la vieillesse*, disoit un jour le duc *de la Rochefoucauld* à mademoiselle *de l'Enclos*.

amis. Avouez toutes vos passions pour faire valoir toutes vos vertus. Cependant, vous n'avez exprimé que la moitié du caractère. Il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos amis; rien de plus sec que ce qui regarde vos amans. En peu de vers, je veux faire le caractère entier; et le voici formé de toutes les qualités que vous avez, ou que vous avez eues.

Dans vos amours on vous trouvoit légère,
En amitié toujours sûre et sincère;
Pour vos amans les humeurs de Vénus,
Pour vos amis les solides vertus.
Quand les premiers vous nommoient infidelle,
Et qu'asservis encore à votre loi,
Ils reprochoient une flamme nouvelle,
Les autres se louoient de votre bonne foi.
Tantôt c'étoit le naturel d'Hélène,
Ses appétits, comme tous appas;
Tantôt c'étoit la probité romaine,
C'étoit d'honneur la règle et le compas.
Dans un couvent, en sœur dépositaire,
Vous auriez bien ménagé quelqu'affaire;

Et dans le monde, à garder les dépôts,
On vous eût justement préférée aux dévôts.

Que cette diversité ne vous surprenne point.

L'indulgente et sage nature,
A formé l'âme de *Ninon*,
De la volupté d'Épicure,
Et de la vertu de Caton.

LETTRE II.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

J'ÉTOIS dans ma chambre, toute seule, et très-lasse de lecture, lorsque l'on me dit: voilà un homme de la part de M. *de Saint-Evremont.* Jugez si tout mon ennui ne s'est pas dissipé dans le moment. J'ai eu le plaisir de parler de vous, et j'en ai appris des choses que les lettres ne disent point: votre santé parfaite et vos occupations. La joie de l'esprit en marque la force; et votre lettre, comme du temps que M. *d'Olonne* vous faisoit suivre, m'assure que l'Angleterre vous promet encore quarante ans

de vie; car il me semble que ce n'est qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vécu au delà de l'âge de l'homme. J'aurois souhaité de passer ce qui me reste de vie avec vous : si vous aviez pensé comme moi, vous seriez ici. Il est pourtant assez beau de se souvenir toujours des personnes que l'on a aimées; et c'est peut-être pour embellir mon épitaphe que cette séparation du corps s'est faite. Je souhaiterois que le jeune (1) prédicateur m'eût trouvée dans la *gloire de Niquée*, où l'on ne change point; car il me paroît que vous m'y croyez des premières enchantées. Ne changez point vos idées sur cela; elles m'ont toujours été favorables, et que cette communication, que quelques phi-

(1) M. *Turretin*, professeur en histoire ecclésiastique à Genève.

losophes croyoient au-dessus de la présence, dure toujours.

J'ai témoigné à M. *Turretin* la joie que j'aurois de lui être bonne à quelque chose. Il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des louanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reste d'honnêtes abbés en l'absence de la cour, il sera traité comme un homme que vous estimez. J'ai lu devant lui votre lettre avec des lunettes, mais elles ne me siéent pas mal; j'ai toujours eu la mine grave. S'il est amoureux du mérite que l'on appelle ici *distingué*, peut-être que votre souhait sera accompli; car tous les jours on me veut consoler de mes pertes par ce beau mot.

J'ai su que vous souhaitiez *la Fontaine* en Angleterre. On n'en jouit guère à Paris. Sa tête est bien affoiblie : c'est le destin des poëtes; le Tasse et Lucrèce

l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du philtre amoureux pour *la Fontaine*. Il n'a guère aimé de femmes qui en eussent pu faire la dépense.

LETTRE

LETTRE III.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

MONSIEUR *Turretin* m'a une grande obligation de lui avoir donné votre connoissance. Je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir servi de sujet à la belle lettre que je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vue : ces yeux, par qui je connoissois toujours la nouvelle conquête d'un amant, quand ils brillaient un peu plus que de coutume, et qui nous faisaient dire :

Telle n'est point la Cythérée (1),
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant ;
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière ;
Et telle dessus l'horizon,
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux même de Céphale
En feroient la comparaison.

Vous êtes encore la même pour moi ; et quand la nature, qui n'a jamais pardonné à personne, aurait épuisé son pouvoir à produire une petite altération aux traits de votre visage, mon imagination sera toujours pour vous cette *gloire de Niquée*, où vous savez qu'on ne changeoit point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux et pour vos dents, j'en suis

---

(1) *Malherbe*, dans l'ode *à la reine-mère, sur sa bien-venue en France.*

assuré. Le plus grand besoin que vous ayez, c'est de mon jugement, pour bien connoître les avantages de votre esprit qui se perfectionne tous les jours. Vous êtes plus spirituelle que n'était la jeune et vive *Ninon*.

Telle n'étoit point *Ninon*,
Quand le gagneur (1) de batailles,
Après l'expédition
Opposée aux funérailles,
Attendoit avec vous en conversation
Le mérite nouveau d'une autre impulsion.

Votre esprit, à son courage
Qui paroissoit abattu,
Faisoit retrouver l'usage
De sa première vertu.

Le charme de vos paroles
Passoit ceux des Espagnoles,
A ranimer tous les sens
Des amoureux languissans.

---

(1) Le grand *Condé* qui avoit été son amant.

Tant qu'on vit à votre service
Un jeune, un aimable garçon (1),
A qui Vénus fut rarement propice,
Bussi n'en fit point de chanson.

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle Médée,
Qui pourroit en amour rajeunir un Eson.
Que votre art seroit beau, qu'il seroit admirable,
S'il me rendoit un Jason,
Un Argonaute capable
De conquérir la toison!

---

(2) Le comte *de Guiche.*

LETTRE IV.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

1696.

J'AI reçu la seconde lettre que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, spirituelle, où je reconnois les enjouemens de *Ninon* et le bon sens de mademoiselle *de l'Enclos*. Je savois comment la première a vécu ; vous m'apprenez de quelle manière vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le temps heureux que j'ai passé dans votre commerce, et à désirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me transporter en France, et vous y avez des

agrémens qui ne vous laisseront pas venir en Angleterre. Madame *de Bouillon* vous peut dire que l'Angleterre a ses charmes ; et je serois un ingrat, si je n'avouois moi-même que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris avec beaucoup de plaisir que M. le comte de *Grammont* a recouvré sa première santé, et acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici je me suis contenté grossièrement d'être homme de bien. Il faut faire quelque chose de plus, et je n'attends que votre exemple pour être dévot. Vous vivez dans un pays où l'on a de merveilleux avantages pour se sauver. Le vice n'y est guère moins opposé à la mode qu'à la vertus. Pécher, c'est ne savoir pas vivre, et choquer la bienséance autant que la religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant ; il faut être de plus malhonnête homme pour se damner en France présentement. Ceux qui n'ont pas assez de considéra-

tion pour l'autre vie, sont conduits au salut par les égards et les devoirs de celle-ci. C'en est assez sur une matière où la conversion de M. le comte *de Grammont* m'a engagé. Je la crois sincère et honnête. Il sied bien à un homme qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pu faire jusqu'ici. Au contraire, du souvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité passée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'est que l'espérance est perdue : l'espérance, qui est la plus douce des passions, et celle qui contribue davantage à nous faire vivre agréablement. Désespérer de vous voir jamais, est ce qui me fait le plus de peine. Il faut se contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une amitié qui résiste à la longueur du temps, à l'éloignement des lieux, et à la froideur ordinaire de la

vieillesse(1). Ce dernier mot me regarde. La nature commencera par vous, à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire assurer M. le duc *de Lauzun*, de mes très-humbles services, et de savoir si madame la maréchale *de Créqui* lui a fait payer cinq cents écus qu'il m'avoit prêtés. On me l'a écrit, il y a long-temps; mais je n'en suis pas trop assuré.

---

(1) *Saint-Evremont* étoit né le premier avril 1613, et mademoiselle *de l'Enclos* en mai 1616; il avoit trois ans plus qu'elle.

LETTRE

LETTRE V.

M. DE SAINT-EVREMONT *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

Il y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, et personne ne m'en apprend.

M. *de la Bastide* m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoute, que si vous n'avez plus tant d'amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'amis. La fausseté de la dernière nouvelle me fait douter de la vérité de la première. Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Les amans et les joueurs ont quelque chose de semblable. Qui a aimé, aimera. Si l'on m'avoit dit que vous étiez dévote, je l'aurois pu croire. C'est passer d'une

passion humaine à l'amour de Dieu, et donner à son âme de l'occupation; mais ne pas aimer est une espèce de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Ce repos languissant ne fut jamais un bien,
C'est trouver, sans mourir, l'état où l'on n'est rien.

Je vous demande des nouvelles de votre santé, de vos occupations, de votre humeur, et que ce soit dans une assez longue lettre, où il y ait peu de morale, et beaucoup d'affection pour votre ancien ami. L'on dit ici que le comte *de Grammont* est mort, ce qui me donne un déplaisir fort sensible. Si vous connoissez *Barbin*, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choses sous mon nom, qui ne sont point de moi. J'ai assez de mes sottises, sans me charger de celles des autres. On me donne une pièce contre le père *Bouhours*, où je ne pensai

jamais. Il n'y a pas d'écrivain que j'estime plus que lui. Notre langue lui doit plus qu'à aucun auteur, sans excepter *Vaugelas*. Dieu veuille que la nouvelle de la mort du comte *de Grammont* soit fausse (1), et celle de votre santé véritable!

La gazette de Hollande dit que *M. le comte de Lauzun se marie*; si cela étoit vrai on l'auroit mandé de Paris : outre cela, M. *de Lauzun* est *duc*, et le nom de *comte* ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque chose, vous m'obligerez, et de faire bien des complimens à M. *de Gourville* de ma part, en cas que vous le voyiez toujours. Pour des nouvelles de paix et de guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris

---

(1) Elle l'étoit en effet. Le comte *de Grammont* ne mourut que le 10 janvier 1707, âgé de quatre-vingt-six ans.

point, et je n'en reçois pas davantage. Adieu. C'est le plus véritable de vos serviteurs qui gagneroit beaucoup si vous n'aviez point d'amans ; car il serait le premier de vos amis, malgré une absence qu'on peut nommer éternelle.

LETTRE VI.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

Je défie Dulcinée de sentir avec plus de joie le souvenir de son chevalier. Votre lettre a été reçue comme elle le mérite, et *la triste figure* n'a point diminué le mérite des sentimens. Je suis touchée de leur force et de leur persévérance. Conservez-les à la honte de ceux qui se mêlent d'en juger. Je crois, comme vous, que les rides sont les marques de la sagesse Je suis ravie que vos vertus extérieures ne vous attristent point. Je tâche d'en user de même. Vous avez un ami (1),

---

(1) M. le comte *de Grammont*.

gouverneur de province, qui doit sa fortune à ses agrémens. C'est le seul vieillard qui ne soit pas ridicule à la cour. M. *de Turenne* ne vouloit vivre que pour le voir vieux. Il le verroit père de famille, riche et plaisant. Il a plus dit de plaisanteries sur sa nouvelle dignité, que les autres n'en ont pensé. M. *d'Elbene*, que vous appeliez *le Cunctator*, est mort à l'hôpital. Qu'est-ce que les jugemens des hommes! Si M. *d'Olonne* vivoit, et qu'il eût lu la lettre que vous m'écrivez, il vous aurait continué votre qualité de *son philosophe*. M. *de Lauzun* est mon voisin. Il recevra vos complimens. Je vous rends très-tendrement ceux de M. *de Charleval*. Je vous demande instamment de faire souvenir M. *de Ruvigny* de son amie de la rue des Tournelles.

LETTRE VII.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

1693.

M. *de Charleval* vient de mourir, et j'en suis si affligée, que je cherche à me consoler par la part que je sais que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours. Son esprit avoit tous les charmes de la jeunesse, et son cœur toute la bonté et la tendresse désirable dans les véritables amis. Nous parlions souvent de vous, et de tous les originaux de notre temps. Sa vie et celle que je mène présentement avoient beaucoup de rapport. Enfin, c'est plus que de mourir soi-même qu'une

pareille perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intéresse à votre vie à Londres, comme si vous étiez ici, et les anciens amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais si bien que lorsqu'on en est privé.

LETTRE VIII.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

J'APPRENDS avec plaisir que mon âme vous est plus chère que mon corps, et que votre bon sens vous conduit toujours au meilleur. Le corps, à la vérité, n'est plus digne d'attention, et l'âme a encore quelque lueur qui la soutient, et qui la rend sensible au souvenir d'un ami dont l'absence n'a point effacé les traits. Je fais souvent de vieux contes où M. *d'Elbene*, M. *de Charleval* et le chevalier *de la Rivière* réjouissent les modernes. Vous avez part aux beaux endroits. Mais comme vous êtes moderne aussi, j'ob-

serve de ne vous pas louer devant les académiciens qui se sont déclarés pour les anciens. Il m'est revenu un prologue en musique que je voudrois bien voir sur le théâtre de Paris. La beauté : qui en fait le sujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Hélènes n'ont pas le droit de trouver un Homère, et d'être toujours les Déesses de la beauté : me voici bien haut; comment en descendre ? Mon très-cher ami, ne falloit-il pas mettre le cœur à son langage ? je vous assure que je vous aime toujours plus tendrement que ne le permet la philosophie. Madame la duchesse *de Bouillon* est comme à dix-huit ans. La source des charmes est dans le sang Mazarin. A cette heure que nos r is sont amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici ? ce seroit pour moi le plus grand succès de la paix.

LETTRE IX.

M. DE SAINT-EVREMONT *à Mademoiselle* DE L'ENCLOS.

Je prends un plaisir sensible à voir de jeunes personnes, belles, fleuries, capables de plaire, propres à toucher sincèrement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toujours eu beaucoup de rapport entre votre goût, entre votre humeur, entre vos sentimens et les miens, je crois que vous ne serez pas fâchée de voir un jeune cavalier qui sait plaire à toutes nos dames. C'est M. le duc *de Saint-Albans*, que j'ai prié, autant pour son intérêt que pour le vôtre, de vous visiter. S'il y a quelqu'un de vos amis

avec M. *de Tallard*, du mérite de notre temps, à qui je puisse rendre quelque service, ordonnez. Faites-moi savoir comment se porte notre ancien ami M. *de Gourville*. Je ne doute point qu'il ne soit bien dans ses affaires. S'il est mal dans sa santé, je le plains.

Le docteur *Morelli*, mon ami particulier, accompagne madame la comtesse *de Sandwich*, qui va en France pour sa santé. Feu M. le comte *de Rochester*, père de madame *Sandwich*, avoit plus d'esprit qu'homme d'Angleterre Madame *Sandwich* en a plus que n'avoit M. son père. Aussi généreuse que spirituelle, aussi aimable que spirituelle et généreuse ; voilà une partie de ses qualités. Je m'étendrai plus sur le médecin que sur la malade.

Sept villes, comme vous savez, se disputèrent la naissance d'Homère. Sept

grandes nations se disputent celle de *Morelli*. L'Inde, l'Egypte, l'Arabie, la Perse, la Turquie, l'Italie, l'Espagne ; les pays froids, les pays tempérés même, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il sait toutes les langues, il en parle la plupart. Son style haut, grand, figuré, me fait croire qu'il est né chez les Orientaux, et qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la musique passionnément. Il est fou de la poésie. Curieux en peinture, pour le moins; connoisseur, je ne le sais pas. Sur l'architecture, il a des amis qui la savent. Célèbre, sérieusement, dans sa profession; capable d'exercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoissance de tous vos illustres. S'il a bien la vôtre, je le tiens assez heureux. Vous ne lu

sauriez faire connoître personne qui ait un mérite si singulier que vous. Il me semble qu'Épicure faisait une partie de son souverain bien, du souvenir des choses passées. Il n'y a plus de souverain bien pour un homme de cent ans comme moi; mais il est encore des consolations. Celle de me souvenir de vous, et de tout ce que je vous ai ouï dire, est une des plus grandes. Je vous écris bien des choses dont vous ne vous souciez guère; je ne songe pas qu'elles vous ennuieront : il me suffit qu'elles me plaisent. Il ne faut pas, à mon âge, croire qu'on puisse plaire aux autres. Mon mérite est de me contenter. Trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant! Songez à me ménager du vin avec M. *de Gourville*. Je suis logé avec M. *de l'Hermitage*, un de ses parens, fort honnête homme, réfugié en Angleterre pour sa religion. Je suis

fâché que la conscience des catholiques françois ne l'ait pu souffrir à Paris, ou que la délicatesse de la sienne l'en ait fait sortir. Il mérite l'approbation de son cousin, assurément.

LETTRE X.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

A quoi songez-vous de croire que la vue d'un jeune homme soit un plaisir pour moi ? Vos sens vous trompent sur ceux des autres. J'ai tout oublié hors mes amis. Si le nom de *docteur* ne m'avoit rassurée, je vous aurois fait réponse par l'abbé *de Hautefeuille*, et vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, et on y reçut votre lettre, qui m'a autant réjouie qu'aucune que j'aie jamais reçue de vous. Quelle envie d'avoir de bon vin ! et que je suis malheureuse

heureuse de ne pouvoir vous répondre du succès ! M. *de l'Hermitage* vous diroit aussi bien que moi que M. *de Gourville* ne sort plus de sa chambre. Assez indifférent pour toutes sortes de goûts, bon ami toujours, mais que ses amis ne songent pas d'employer, de peur de lui donner des soins. Après cela, si par quelque insinuation que je ne prévois pas encore, je puis employer mon savoir-faire pour le vin, ne doutez pas que je ne le fasse. M. *de Tallard* a été de mes amis autrefois, mais les grandes affaires détournent les grands hommes des inutilités. On m'a dit que M. l'abbé *Dubois* (1) iroit avec lui. C'est un pe-

(1) Guillaume, cardinal *Dubois*, archevêque, duc de Cambrai, prince du Saint-Empire, premier ministre sous la régence du duc *d'Orléans*, né le 6 septembre 1656, et mort à Paris le 10 août 1723, âgé de soixante-six ans, onze mois et quatre jours.

N'étant encore que l'abbé *Dubois*, il fut envoyé,

tit homme délié, qui vous plaira, je crois. Il y a vingt de vos lettres entre mes mains : on les lit ici avec admiration ; vous voyez que le bon goût n'est pas fini en France. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer ; et que vous êtes sage, si vous ne vous souciez plus que de vous ! non pas que le principe ne soit faux pour vous, de ne pouvoir plus plaire aux autres. J'ai écrit à M. *Morelli* ; si je trouve en lui toutes les sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai *docteur*.

---

en 16(8, en Angleterre, pour quelque négociation secrète de la cour de France avec celle de Londres.

LETTRE XI.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

J'AI envoyé une réponse à votre dernière lettre, Monsieur, au correspondant de M. l'abbé *Dubois ;* et je crains, comme il étoit à Versailles, qu'elle ne lui ait pas été rendue. Je serois fort en peine de votre santé, sans la visite du bon petit bibliothécaire de madame *de Bouillon* (1), qui me combla de joie, en me montrant une lettre d'une personne qui songe à moi à cause de vous. Quelque sujet que j'aie eu dans ma ma-

(1) M. l'abbé *de Hautefeuille.*

ladie de me louer du monde et de mes amis, je n'ai rien ressenti de plus vif que cette marque de bonté. Faites sur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puisque c'est vous qui me l'avez attirée. Je vous prie que je sache, par vous-même, si vous avez rattrapé ce bonheur dont on jouit si peu en de certains temps. La source ne sauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable personne qui soutient votre vie (1). Que j'envie ceux qui passent en Angleterre ! et que j'aurois de plaisir de dîner encore une fois avec vous ! n'est-ce point une grossièreté que le souhait d'un dîner ? L'esprit a de grands avantages sur le corps : cependant ce corps fournit souvent de petits goûts qui se réitèrent, et qui soulagent l'âme de ses tristes réflexions.

(2) La duchesse *de Mazarin.*

Vous vous êtes souvent moqué de celles que je faisois : je les ai toutes bannies. Il n'est plus temps quand on est arrivé au dernier période de la vie : il faut se contenter du jour où l'on vit. Les espérances prochaines, quoique vous en disiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles sont plus sûres. Voici une belle morale. Portez-vous bien, voilà à quoi tout doit aboutir.

LETTRE XII.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

Avril 1698.

M. l'abbé *Dubois* m'a rendu votre lettre, Monsieur, et m'a dit autant de bien de votre estomac que de votre esprit. Il vient des temps où l'on fait bien plus de cas de l'estomac que de l'esprit; et j'avoue à ma honte que je vous trouve plus heureux de jouir de l'un que de l'autre. J'ai toujours cru que votre esprit dureroit autant que vous. On n'est pas si sûr de la santé du corps, sans quoi il ne reste que de tristes réflexions.

Insensiblement je m'embarquerois à en faire : voici un autre chapitre; il regarde un joli garçon qu'un désir de voir les honnêtes gens de toute sorte de pays a fait quitter une maison opulente, sans congé. Peut-être blâmerez-vous sa curiosité ; mais l'affaire est faite. Il sait beaucoup de choses ; il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai cru digne de vous voir, pour lui faire commencer à sentir qu'il n'a pas perdu son temps d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par son frère aîné, qui est particulièrement mon ami, d'aller savoir des nouvelles de madame la duchesse *Mazarin* et de madame *Hervey*, puisqu'elles ont bien voulu se souvenir de moi.

LETTRE XIII.

M. DE SAINT-EVREMONT *à Mademoiselle* DE L'ENCLOS.

Mai 1698.

Je n'ai jamais vu de lettre où il y eût tant de bon sens que dans la vôtre. Vous faites l'éloge de l'estomac si avantageusement qu'il y aura de la honte à avoir bon esprit, à moins que d'avoir bon estomac. Je suis obligé à M. l'abbé *Dubois* de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A quatre-vingt-huit ans, je mange des huîtres tous les matins, je dîne bien, je ne soupe pas mal; on fait des héros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on

Qu'on ait plus de bien, de crédit,
Plus de vertu, plus de conduite,
Je n'en aurai point de dépit;
Qu'un autre me passe en mérite
Sur le goût et sur l'appétit,
C'est l'avantage qui m'irrite.
L'estomac est le plus grand bien,
Sans lui les autres ne sont rien.
Un grand cœur veut tout entreprendre,
Un grand esprit veut tout comprendre:
Les droits de l'estomac sont de bien digérer:
Et dans les sentimens que me donne mon âge,
La beauté de l'esprit, la grandeur du courage,
N'ont rien qu'à sa vertu l'on puisse comparer.

Étant jeune, je n'admirois que l'esprit, moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être. Aujourd'hui je répare autant qu'il m'est possible le tort que j'ai eu, ou par l'usage que j'en fais, ou par l'estime et l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez usé autrement. Le corps vous a été quelque chose dans votre jeunesse; présentement vous n'êtes occupée que de ce qui re-

garde l'esprit. Je ne sais pas si vous avez raison de l'estimer tant. On ne lit presque rien qui vaille la peine d'être retenu. On ne dit presque rien qui mérite d'être écouté. Quelque misérables que soient les sens à l'âge où je suis, les impressions que font sur eux les objets qui plaisent, me trouvent bien plus sensible, et nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'est peut-être une jalousie de l'esprit, qui trouve leur partage meilleur que le sien. M. *Bernier*, le plus joli philosophe que j'aie connu. (Joli philosophe ne se dit guère; mais sa figure, sa taille, sa manière, sa conversation, l'ont rendu digne de cette épithète-là.) M. *Bernier*, en parlant de la mortification des sens, me dit un jour : « Je vais vous faire une confi-
» dence que je ne ferois pas à madame
» *de la Sablière*, à mademoiselle *de*
» *l'Enclos* même, que je tiens d'un

» ordre supérieur ; je vous dirai en con-
» fidence que l'abstinence des plaisirs
» me paroît un grand péché ». Je fus surpris de la nouveauté du système. Il ne laissa pas de faire quelqu'impression sur moi. S'il eût continué son discours, peut-être m'auroit-il fait goûter sa doctrine. Continuez-moi votre amitié, qui n'a jamais été altérée ; ce qui est rare dans un aussi long commerce que le nôtre.

LETTRE XIV.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

Août 1698.

M. *de Clérembault* m'a fait un sensible plaisir en me disant que vous songiez à moi : j'en suis digne par l'attachement que je conserve pour vous. Nous allons mériter des louanges de la postérité par la durée de notre vie, et par celle de notre amitié. Je crois que je vivrai autant que vous. Je suis lasse quelquefois de faire toujours la même chose ; et je loue le Suisse qui se jeta dans la rivière par cette raison. Mes amis me reprennent

souvent sur cela, et m'assurent que la vie est bonne, tant que l'on est tranquille et que l'esprit est sain. La force du corps donne d'autres pensées. L'on préféreroit sa force à celle de l'esprit ; mais tout est inutile quand on ne sauroit rien changer. Il vaut autant s'éloigner des réflexions, que d'en faire qui ne servent à rien. Madame *Sandwich* m'a donné mille plaisirs, par le bonheur que j'ai eu de lui plaire ; je ne croyois pas sur mon déclin pouvoir être propre à une femme de son âge. Elle a plus d'esprit que toutes les femmes de France, et plus de véritable mérite. Elle nous quitte ; c'est un regret pour tout ce qui la connoît, et pour moi particulièrement. Si vous aviez été ici, nous aurions fait des repas dignes du temps passé. Aimez-moi toujours. Madame *de Coulanges* a pris la commission de faire vos complimens à M. le comte *de Grammont* par madame la comtesse *de*

Grammont. Il est si jeune, que je le crois aussi léger, que du temps qu'il haïssoit les malades, et qu'il les aimoit dès qu'ils étaient revenus en santé. Tout ce qui revient d'Angleterre parle de la beauté de madame la duchesse *Mazarin*, comme on parle ici de celle de mademoiselle *de Bellefond* qui commence. Vous m'avez attachée à madame *Mazarin*, et je n'en entends point dire de bien sans plaisir. Adieu, Monsieur, pourquoi n'est-ce pas un bon jour? Il ne faudroit pas mourir sans se voir.

LETTRE XV.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT (1).

Le 3 juillet 1699.

QUELLE perte pour vous, Monsieur; si on n'avoit pas à se perdre soi-même, on ne se consoleroit jamais. Je vous plains sensiblement; vous venez de perdre un commerce aimable, qui vous a soutenu dans un pays étranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur? Ceux qui vivent long-temps, sont sujets à voir

(1) Sur la mort de madame la duchesse *de Mazarin*, morte à Chelsey, près de Londres, le 21 juillet 1699, âgée de 75 ans.

mourir leurs amis. Après cela votre esprit, votre philosophie vous servira à vous soutenir. J'ai senti cette mort comme si j'avois eu l'honneur de connoître madame *Mazarin*. Elle a songé à moi dans mes maux : j'ai été touchée de cette bonté ; et ce qu'elle étoit pour vous m'avoit attaché à elle. Il n'y a plus de remède, et il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos amis aiment à vous voir si sain et si sage ; car je tiens pour sages ceux qui savent se rendre heureux. Je vous rends mille grâces du thé que vous m'avez envoyé. La gaîté de votre lettre m'a autant plu que votre présent. Vous allez ravoir madame *Sandwich*, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la situation de sa vie vous pût servir de quelque consolation. J'ignore les manières angloises : cette dame a été très-françoise ici. Adieu mille fois,

Monsieur. Si l'on pouvoit penser comme madame *de Chevreuse*, qui croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec tous ses amis en l'autre monde, il seroit doux de le penser.

LETTRE XVI.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

1699.

VOTRE lettre m'a remplie de désirs inutiles dont je ne me croyois plus capable. Les jours se passent, comme disoit le bon homme *des Yveteaux*, dans l'ignorance et la paresse ; et ces jours nous détruisent, et nous font perdre les choses à quoi nous sommes attachés. Vous l'éprouverez cruellement. Vous disiez autrefois que je ne mourrois que de réflexion : je tâche à n'en plus faire et à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit

que j'ai moins à me plaindre du temps qu'un autre. De quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois pendue. Cependant on tient à un vilain corps comme à un corps agréable. On aime à sentir l'aise et le repos. L'appétit est quelque chose dont je jouis encore. Plût à Dieu de pouvoir éprouver mon estomac avec le vôtre, et parler de tous les originaux que nous avons connus, dont le souvenir me réjouit plus que la présence de beaucoup de gens que je vois, quoiqu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport ! M. *de Clérembault* me demande souvent, s'il ressemble par l'esprit à son père : non, lui dis-je ; mais j'espère de sa présomption qu'il croit ce *non* avantageux, et peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaison du siècle présent avec celui que nous avons vu ! Vous

allez voir madame *Sandwich ;* mais je crains qu'elle n'aille à la campagne. Elle sait tout ce que vous pensez d'elle. Madame *Sandwich* vous dira plus de nouvelles de ce pays-ci que moi. Elle a tout approfondi et tout pénétré. Elle connoît parfaitement tout ce que je hante, et a trouvé le moyen de n'être point étrangère ici.

LETTRE XVII.

M. DE SAINT-EVREMONT *à Mademoiselle* DE L'ENCLOS.

1699.

LA dernière lettre que je reçois de mademoiselle *de l'Enclos* me semble toujours la meilleure ; et ce n'est point que le sentiment du plaisir présent l'emporte sur le souvenir du passé : la véritable raison est que votre esprit se fortifie tous les jours. S'il en est du corps comme de l'esprit, je soutiendrois mal ce combat d'estomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un essai du mien contre celui de madame *Sandwich*, à un grand repas, chez milord *Jersey* ; je ne fus

pas vaincu. Tout le monde connoît l'esprit de madame *Sandwich* : je vois son bon goût par l'estime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu sur les louanges qu'elle vous donna, non plus que sur l'appétit. Vous êtes de tous les pays ; aussi estimée à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les temps ; et quand je vous allègue pour faire honneur au mien, les jeunes gens vous nomment aussitôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maîtresse du présent et du passé ; puissiez-vous avoir des droits considérables sur l'avenir ! je n'ai pas en vue la réputation ; elle vous est assurée dans tous les temps. Je regarde une chose plus essentielle ; c'est la vie, dont huit jours valent mieux que huit siècles de gloire après la mort. *Qui vous auroit proposé autrefois de vivre comme vous vivez, vous vous seriez pendue ;* l'expression me charme ; cepen-

dant vous vous contentez de l'aise et du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.

L'esprit vous satisfait, ou du moins vous console :
Mais on préféreroit de vivre jeune et folle,
Et laisser aux vieillards, exempts de passions,
La triste gravité de leurs réflexions.

Il n'y a personne qui fasse plus de cas de la jeunesse que moi. Comme je n'y tiens que par le souvenir, je suis votre exemple, et m'accommode du présent le mieux qu'il m'est possible. Plût à Dieu que madame *Mazarin* eût été de notre sentiment ! elle vivroit encore ; mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame *Sandwich* va à la campagne. Elle part d'ici admirée à Londres comme elle l'a été à Paris. Vivez ; la vie est bonne quand elle est sans douleur. Je vous prie de faire tenir ce billet à M. l'abbé *de Hautefeuille*,

chez madame la duchesse *de Bouillon*. Je vois quelquefois les amis de M. l'abbé *Dubois* , qui se plaignent d'être oubliés. Assurez-le de mes très-humbles respects.

LETTRE XVIII.

Mademoiselle DE L'ENCLOS *à M.* DE SAINT-EVREMONT.

14 *octobre* 1700.

Le bel esprit est bien dangereux dans l'amitié! Votre lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois votre imagination vive et étonnante, et j'ai même eu besoin de me souvenir que *Lucien* a écrit à la louange de la Mouche, pour m'accoutumer à votre style. Plût à Dieu que vous pussiez penser de moi ce que vous en dites! je me passerois de toutes les nations. Aussi est-ce à vous que la

gloire en demeure. C'est un chef-d'œuvre que votre dernière lettre. Elle a fait le sujet de toutes les conversations que l'on a eues dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la jeunesse : vous faites bien de l'aimer. La philosophie sied bien avec les agrémens de l'esprit. Ce n'est pas assez d'être sage, il faut plaire; et je vois bien que vous plairez toujours tant que vous penserez comme vous pensez. Peu de gens résistent aux années. Je crois ne m'en être pas encore laissé accabler. Je souhaiterois, comme vous, que madame *Mazarin* eût regardé la vie en elle-même, sans songer à son visage, qui eût toujours été aimable, quand le bon sens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame *Sandwich* conservera la force de l'esprit en perdant la jeunesse, au moins le pensé-je ainsi. Adieu,

Monsieur ; quand vous verrez madame la comtesse *de Sandwich* , faites-la souvenir de moi ; je serois très-fâchée d'en être oubliée.

LETTRE XIX.

M. DE SAINT-EVREMONT *à Mademoiselle* DE L'ENCLOS.

Le premier janvier 1701.

On m'a rendu dans le mois de décembre la lettre que vous m'avez écrite le 14 octobre 1700. Elle est un peu vieille ; mais les bonnes choses sont agréablement reçues, quelque tard qu'elles arrivent. Vous êtes sérieuse, et vous plaisez. Vous donnez de l'agrément à *Sénèque*, qui n'est pas accoutumé d'en avoir. Vous vous dites vieille avec toutes les grâces de l'humeur et de l'esprit des jeunes gens. J'ai une curiosité que vous pouvez satisfaire : quand il vous sou-

vient de votre jeunesse, le souvenir du passé ne vous donne-t-il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur de l'indolence que du trouble de la passion ? Ne sentez-vous point dans votre cœur une opposition secrète à la tranquillité que vous pensez avoir donnée à votre esprit ?

Mais aimer et vous voir aimée,
Est une douce illusion,
Qui dans votre cœur s'est formée
De concert avec la raison.

D'une amoureuse sympathie
Il faut pour arrêter le cours,
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin est celle de la vie.

Puissent les destins complaisans
Vous donner encore trente ans
D'amour et de philosophie !

C'est ce que je vous souhaite le pre-

mier jour de l'année 1701, jour où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour étrennes des souhaits.

Fin des Lettres de mademoiselle de l'Enclos et de M. de Saint-Evremont.

LA COQUETTE VENGÉE;

PAR MLLE. DE L'ENCLOS.

Ma nièce, disoit *Éléonore* à *Philimène*, quand vous serez à Paris, ne faites point amitié ni conversation avec toute sorte d'hommes; il y a bien du choix à faire parmi eux: mais sur-tout évitez les philosophes. Voilà un mot que vous n'entendez pas, je le vois bien; un peu de patience, vous allez bientôt savoir ce que c'est. Quand *Dorilas*, votre frère, alloit au collége, vous avez vu souvent dîner chez vous un certain homme qui faisoit tant de révérences et tant de gestes en entrant, qui rioit au nez à tout le monde, qui parloit toute sorte de langues hormis la nôtre, qui avoit toujours les cheveux mal peignés, la barbe sale, et le collet entr'ouvert,

toujours crotté, toujours la soutane grasse et le long manteau déchiré. Ne vous souvient-il pas d'un éclat de rire qui vous prit à table un jour, quand il disoit au laquais qui lui donnoit à boire qu'il se couvrît, autrement qu'il n'accepteroit jamais le verre de sa main, avec des complimens si longs et si opiniâtres, qu'il fût mort de soif, si votre père n'eût eu pitié de lui? Vous le connoissez; c'étoit le maître qui enseignoit la philosophie à *Dorilas*, c'étoit un philosophe; mais il n'étoit pas de ceux dont je vous veux parler.

Vous avez encore ouï parler cent fois d'un certain abbé qui est dans notre voisinage, dont la vie est toute retirée, qui ne songe qu'à lui, qui ne veut point faire d'amis de peur de s'engager à être le leur, qui se cache au grand monde pour en éviter l'embarras, qui fuit les compagnies comme autant d'occasions d'intri-

gues

gues et de soucis, qui n'aime que ses livres et ses chiens, et encore plus ses chiens que ses livres; et autant de fois que nous en avons parlé, vous nous avez toujours ouï dire que c'étoit un philosophe; ce n'est point encore là ce que j'entends.

Il y a d'autres philosophes qui aiment la compagnie, mais celle de leurs semblables, où ils ont leurs coudées franches et la liberté entière de tout dire et de tout faire, des philosophes goinfres qui courent le cabaret, qui ivrognent sans cesse, parce qu'ils disent qu'ils n'ont jamais tant de plaisir que quand ils ont noyé ou endormi leur raison, qui leur joue cent mauvais tours quand elle veille, qui les contraint de faire cent réflexions fâcheuses, et qu'ils appellent l'ennemie capitale de leur repos. Ces philosophes-là portent leur reproche avec eux.

Quand je dis donc que vous devez

élever les philosophes, je n'entends point parler, ni d'un docteur, ni d'un solitaire, ni d'un libertin dont la profession est ouverte et déclarée. J'entends certains pédans déguisés, pédans de robe courte, des philosophes de chambre qui ont le teint un peu plus frais que les autres, parce qu'ils se nourrissent à l'ombre, et qu'ils ne s'exposent jamais à la poussière et au soleil; des philosophes de ruelles qui dogmatisent dans des fauteuils; des philosophes galans qui raisonnent sans cesse sur l'amour, et qui n'ont rien de raisonnable pour se faire aimer. Vous ne sauriez croire combien ces gens-là sont incommodes.

Au commencement que j'étois à Paris, encore toute pleine de l'air de nos provinces, lorsque le premier venu m'étoit bon, pourvu qu'il me dît quelque chose, je fis connoissance avec un de ces gens-là. Il vint par hasard dans une maison où

j'étois en visite avec une de mes cousines; il était habillé fort uniment, il n'avoit ni ruban, ni dentelle, il ne me souvient pas même s'il avoit des glands; son chapeau étoit un peu lustré avec un petit crêpe, son bas de soie ne faisoit pas le moindre pli, le manteau sur ses deux épaules, le pourpoint fermé, la petite manchette au bout, le gant de Grenoble à la main, il n'y avoit rien de surperflu; un clin-d'œil, un sourirs, un petit mouvement de tête suppléeoient à toutes ces révérences étudiées qui ne sont bonnes à rien. Le fils de la maison lui fit un grand accueil. Voilà mon fils qui est ravi de vous voir, lui dit sa mère; c'est monsieur tel, dit-elle à toute la compagnie; et dans la compagnie il y avoit force dames. Je ne vis pas qu'elles s'en émurent beaucoup. Je crus que le sujet de l'entretien qu'il avoit interrompu par son arrivée, les attachoit si fort qu'elles ne pen-

sèrent point à lui faire compliment. Son nom ne m'étoit pas inconnu ; des jeunes gens qui revenoient de Paris m'en avoient parlé dans la province. Il prit un siége auprès de moi. On continua l'entretien d'un certain mariage qui s'étoit fait à la cour. Ni lui , ni moi ne disions pas un mot ; moi , parce que je ne savois rien ; lui , parce que le sujet ne lui plaisoit pas. Il s'imagina que la même raison nous faisoit taire tous deux. Après avoir attendu quelque temps : nous ne sommes, ni vous , ni moi , me dit-il tout bas , du grand entretien ; nous en pouvons faire un second entre nous sans troubler le leur : aussi-bien elles parlent si haut qu'elles s'étourdissent elles-mêmes , et par conséquent , il est impossible , dans le bruit qu'elles font , qu'elles nous entendent. Je lui répondis ; il me dit encore quelqu'autre chose ; je lui fis aussi quelque autre réponse , mais j'affectois

toujours de mettre dans ce que je disois quelque pointe ou quelque mot extraordinaire. Il me reconnut provinciale ; il me fit alors cent questions sur mon pays, sur ma naissance, sur mon nom, sur ma demeure, sur les livres que je lisois. Que ne dit-il point contre *Balzac*, *Voiture* et tous les faiseurs de lettres, de comédies et de romans ! On abandonne lâchement la connoissance des choses solides pour s'attacher aux mots. Il me tint un grand discours là- dessus ave tant de chaleur, que souvent il en roidissoit le bras et fermoit le poing. Trouvez bon, me dit-il à la fin, que j'aie l'honneur de vous aller voir, et vous en saurez plus en un mois que tous ces conteurs de bagatelles ne pourroient vous en apprendre en toute votre vie. Il n'y aura point de grand sujet, dont vous ne puissiez parler sur-le-champ ; d'une ligne que je vous dirai, vous

pourrez tirer mille conclusions et former mille discours.

Il me vint voir quelque temps après, comme il m'avoit promis. J'achetai certains livres qu'on appelle des tables. Il me les expliquoit toutes les fois qu'il venoit au logis. C'étoit toute mon occupation ; je négligeois toute autre chose. Ses visites et mon étude durèrent un an et quelques mois : j'avois du loisir, je ne connoissois pas encore le grand monde ; mais enfin je fus obligée de recevoir tant de visites tous les jours et à tous momens, que je ne pouvois plus le voir qu'en compagnie.

Il entra dans ma chambre, un jour que *Polixène* y étoit avec *Philidor*, son frère, qui est un gentilhomme aussi adroit et aussi spirituel que j'en connoisse. Monsieur, lui dit *Philidor*, vous êtes venu bien à propos; vous avez appris tant de philosophie à *Eléonore*

qu'elle nous fait enrager ; je lui disois qu'un amour constant étoit la plus belle de toutes les vertus. Elle m'a répondu fièrement que je confondois les vertus avec les passions, que l'amour étoit une passion et non pas une vertu, et qu'une passion ne devient pas vertu par sa durée, mais seulement une plus longue passion. Elle m'a dit cent choses de la même force ; je suis à bout, je vous demande secours. Comment vous pourrois-je secourir, répondit-il à *Philidor*, *Eléonore* a toutes mes forces de son côté. Elle vous a découvert la source d'une erreur, qui est commune parmi les hommes, de prendre pour une passion ce qui est souvent ou une vertu, ou un vice, faute de savoir la nature et le nombre des passions. Tout cela, ajouta-t-il, est expliqué en deux tables. Il prit le livre qui étoit sur un guéridon, et ayant cherché la table des passions, il la don-

na à lire à *Philidor*. Comment ! dit *Philidor*, est-ce là tout ce qu'on peut dire des passions, de tous ces mouvemens impétueux qui nous agitent dans la vie ? Certainement voilà une grande mer renfermée dans un espace bien étroit. Vous travaillez admirablement en petit. Quoi ! il n'y a qu'une ligne pour l'amour ! voilà une divinité bien serrée. Si c'est assez d'une ligne pour fournir à tous les amans, il faut qu'elle soit bien longue. Qui veut devenir savant avec cela a besoin d'un grand naturel. *L'amour est une inclination de l'appétit au bien sensible considéré absolument*. J'en serai bien plus galant quand je saurai cela ! j'aurai bien plus de quoi me faire aimer ! j'en aurai de bien plus belles idées pour remplir la conversation ! Il n'y a rien de si beau, ni de si plein que l'amour, et cependant ce livre nous en fait un squelette tout sec, sans embonpoint et sans

couleur. Si toute la philosophie de cet homme-là est de même, savez-vous ce que j'en pense? c'est une reine bien pauvre et bien maigre, dont les tables sont bien mal servies.

Mon philosophe vouloit s'échauffer contre *Philidor*; mais pour finir le sujet d'un entretien qui alloit s'aigrir, je pris mon luth, je touchai quelques sarabandes. *Philidor*, avec son dégagement ordinaire, les dansa toutes. Nous parlâmes ensuite de la danse. Je croyois avoir ôté par ce moyen toute occasion de dispute, quand *Polixène*, par une belle malice, s'avisa de me demander si dans mon livre il n'y avoit pas une table de la danse. Monsieur, dit *Polixène* au philosophe, il faut que vous en fassiez une pour l'amour de moi. Cela est fort aisé, dit *Philidor*, je lui en sauverai la peine. Je mettrai premièrement quelques propositions générales

pour montrer la nécessité ou utilité de la danse. J'en ferai après la définition. *La danse est un mouvement mesuré du corps au son de la voix ou de l'instrument. Elle est ou simple, ou figurée, ou par bas, ou par haut.* Ensuite, j'en remarquerai la différence: les sarabandes, les branles, les courantes, les ballets; j'en distinguerai les pas; le pas coulé, le gravé, le coupé, l'entrechat. Adieu, les maîtres à danser; quand ma table sera faite, quiconque la lira sera un habile sauteur.

Polixène se mit à rire de tout son cœur. Mon philosophe sortit de dépit. Je courus après lui; je lui fis des excuses dans mon antichambre le mieux que je pus. Il me dit que tout cela ne le choquoit point; que *Philidor* étoit un jeune homme sorti fraîchement de l'académie, qui vouloit s'égayer, qu'il étoit bien trompé si sa sœur n'étoit une franche

coquette ; qu'il voyoit bien qu'il ne pourroit plus me gouverner à l'avenir ; qu'il me supplioit de l'en dispenser ; qu'il m'enverroit à sa place un de ses anciens écoliers, qui savoit sa méthode aussi-bien que lui. Je lui fis mille remercîmens des bontés qu'il avoit pour moi. Nous nous séparâmes. Voici le commencement d'une histoire bien plus plaisante.

Mon philosophe, encore qu'il ne parlât que par tables, par définitions et divisions, étoit pourtant commode en ce point, qu'il étoit content, pourvu qu'on l'écoutât, et n'exigeoit rien autre chose ni de moi, ni des femmes qu'il voyoit, qu'un peu d'attention qui étoit bien dû à ses discours.

Ce n'étoit point là l'humeur de son ami, que *Philidor* appeloit son prévôt de salle. Il faisoit le galant ; il vouloit persuader l'amour dont il parloit ; il

soupiroit quelquefois ; il chantoit même des airs dont il se disoit l'auteur, aussi-bien que des paroles. Il étoit jaloux généralement de tous les hommes ; il censuroit tout ce qu'ils disoient ; il n'en trouvoit pas un qui raisonnât à son gré ; ils étoient tous ou des ignorans ou des étourdis. Notre sexe même, qui est sacré et inviolable parmi les honnêtes gens , n'étoit point pour lui plus privilégié que tout le reste ; il s'érigeoit en censeur de toutes les beautés ; il se mêloit de juger du caractère et du tour d'esprit que chacune avoit , avec une présomption si grande , qu'il sembloit , à l'entendre, que nous n'eussions de grâce que ce qu'il lui plaisoit de nous en distribuer.

Cela attira sur lui une conjuration universelle de toutes les femmes et de tous les hommes qui venoient chez moi. On ne m'en dit rien , parce qu'on savoit

bien que j'eus eu pitié de lui, et que j'eusse rendu le complot inutile en le découvrant.

Comme ils épioient sans cesse quand il me viendroit voir, il leur fut aisé de le surprendre dans ma chambre. Ils y arrivèrent tous en un moment. Jamais assemblée ne fut plus grande. Tout le monde lui fit d'abord cent civilités. J'en étois étonnée. L'incomparable, l'inimitable, le plus galant, le plus spirituel, le plus propre à tout, le plus poli de tous les hommes, lui disoit-on. Il ne se reconnoissoit pas. on le pria de faire un petit discours; il expliqua les huit béatitudes. On s'écrioit de temps en temps: sans mentir cela est admirable! on le pria de chanter; et bien qu'il le fît avec des efforts effroyables, des convulsions et des contorsions de possédé; bien que sa voix fût aussi pitoyable et lugubre, que son visage est basané et mélancolique,

en disoit tout haut qu'on n'avoit plus besoin de *Lambert* ni de sa sœur. C'étoient des applaudissemens perpétuels. *Polixène* lui montra un billet doux qu'elle avoit reçu ; il ne voulut pas seulement le lire. C'étoient des bagatelles qui ne pouvoient amuser que des esprits mal faits ; chacun lui dit qu'il avoit bien raison, et que l'homme étoit né pour des choses plus grandes. Jamais homme ne fut plus satisfait, ni plus content de lui-même ; et parce que c'étoit *Polixène* qui le caressoit le plus, cela lui donna la hardiesse de venir auprès d'elle, et de lui dire quelques douceurs. Elle les recevoit avec un tel tempérament, qu'elle l'embarquoit toujours de plus en plus ; il lui prenoit même la main, lui touchoit le bras, et feignant de lui vouloir dire un mot à l'oreille, il la baisa. Alors Polixène lui appuya un grand soufflet.

C'étoit le signal des conjurés. Chacun se rua sur lui ; l'un lui donnoit une nasarde : voilà pour le philosophe amoureux. L'autre, de grands coups d'épingle : voilà pour le musicien amoureux. L'autre de grands coups de busc sur les oreilles : voilà pour le poëte amoureux. Je fis ce que je pus pour secourir sa philosophie, sa musique et sa poésie attaquées de toutes parts ; et tout ce que je pus, fut de le tirer de la presse, et de lui ouvrir la porte pour s'enfuir.

Il crioit de toute sa force, en s'en allant : *coquettes*, *coquettes*, je saurai bien me venger ; et on m'a dit qu'étant mort, ou de ses blessures, ou de désespoir, on a trouvé parmi ses papiers, une grande invective contre les femmes, sous le nom d'*Aristandre*, que ses héritiers ont fait imprimer à leurs dépens.

J'étois assez fâchée que ce malheur lui fût arrivé chez moi ; mais je m'en dois

accuser moi-même pour avoir été si facile que de donner accès chez moi à des philosophes, c'est-à-dire, à des gens qui portent la censure, la médisance et le désordre dans les plus belles, les plus douces et les plus agréables compagnies. Ma nièce, soyez sage par mon exemple, et donnez-vous-en de garde.

Ainsi parloit *Éléonore* à *Philimène*, qui en entendoit une partie et devinoit le reste.

Fin du Tome second.

